[?]e ANNÉE N° 158 1er NOVEMBRE 1926

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

HOMMAGE A STÉPHANE MALLARMÉ

STÉPHANE MALLARMÉ : *Ouverture ancienne d'Hérodiade*
GENEVIEVE BONNIOT-MALLARMÉ : *Mallarmé par sa fille*
T.-S. ELIOT : *Note sur Mallarmé.* — G. UNGARETTI : *Innocence et Mémoire.* — PAUL CLAUDEL : *La catastrophe d'Igitur.* — HENRY CHARPENTIER : *De Stéphane Mallarmé.* — FRANCIS PONGE : *Notes d'un poème.* — HENRI RAMBAUD : *Poétique de Mallarmé.* — ALBERT THIBAUDET : *Epilogue à la poésie de Stéphane Mallarmé.*

ANDRÉ GIDE : Voyage au Congo (I)
GEORGES DUHAMEL : Journal de Salavin (III)

Lettre sur les faits-divers, par ANDRÉ GIDE
Le suicide d'un Lycéen — Parricide par peur de l'enfer
Mort du comte Hasnic

Chronique dramatique, par BENJAMIN CRÉMIEUX
Le Dictateur à la Comédie des Champs-Elysées

NOTES, par MARCEL ARLAND, GABRIEL BOUNOURE, JEAN CASSOU, RAMON FERNANDEZ, JEAN PRÉVOST.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE. — *Eléments d'une doctrine radicale ; le citoyen contre les pouvoirs*, par Alain. — *Lamiel*, par Stendhal. — *Disjecta Membra*, par Barbey d'Aurevilly.

LE ROMAN. — Sur Marcel Jouhandeau à propos de *M. Godeau intime*.

LETTRES ÉTRANGÈRES. — *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, par Rainer Maria Rilke. — *Vie de Dostoiewsky par sa fille ; Dostoiewsky à la roulette*, par R. Fulop Miller et Fr. Eckstein.

Les Revues. — Memento.

Le Théâtre Alfred Jarry.

NOTULES, par RENÉ LALOU

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Fleurus 12-27
Vente au numéro : France : 5 francs
Belgique : 5.80 (francs français) — Autres pays : $ 0.20



BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. L. ARAGON. Le paysan de Paris .. 12.60
2. P. ARBELET. Stendhal, épicier. 12 fr.
3. H. BÉRAUD. Ce que j'ai vu à Berlin. Prix .. .. 12 fr.
4. P. BOST. Crise de Croissance.. 12.60
5. R. BOYLESVE. Les deux romanciers. Prix. .. .. 10 fr.
6. Abbé BREMOND. De la poésie pure. Prix .. .. 12 fr.
7. Abbé BRÉMOND. Prière et Poésie. Prix .. .. 12 fr.
8. F. CHAMPSAUR. Le chemin du désir. Prix. .. .. 12 fr.
9. C. DEBUSSY. Mr Croche, antidilettante. Prix. 12.60
10. T. DELONEY. Jack de Newburry-Thomas de Reading 14.40
11. R. DORGELÈS. Partir. .. .. 12 fr.
12. L. DUBECH. La Comédie-Française d'aujourd'hui. .. .. .. 12 fr.
13. E. FLEG. L'Enfant prophète.. 12.60
14. F. FLEURET. Histoire de la bienheureuse Raton, fille de joie .. 12.60
15. J. GONTCHAROFF. Oblomoff.. 12.60
16. HOFFMANN. Les Elixirs du Diable. Prix. 19.20
17. O. HOMBERG. La grande injustice. Prix. .. .. 5 fr.
18. G. D'HOUVILLE. Chez le magicien. Prix .. .. 12 fr.
19. J. KESSEL. Les captifs 12.60
20. P. LÉAUTAUD. Le théâtre de Maurice Boissard. 14.40
21. J. LONDON. Le peuple de l'abîme. Prix .. .. 12 fr.
22. J. MARITAIN. Charles Maurras et le devoir des Catholiques .. .. 5 fr.
23. E. MARSAN. Savoir vivre en France. Prix. .. .. 12 fr.
24. H. MELVILLE. Un Eden cannibale. Prix 12.60
25. B. PILNIAK. L'année nue .. 12.60
26. J. PREVOST. Vie de Montaigne 12.60
27. RECONNAISSANCE A RILKE. .. 10 fr.
28. J. RIVIÈRE et ALAIN-FOURNIER. Correspondance (1905-1906), deux volumes 28.80
29. N. SEGUR. Saint François d'Assise. Prix .. .. 10 fr.
30. M. TWAIN. Les aventures d'Huck Finn. Prix 7.50
31. P. VALERY. Charmes .. .. 15 fr.

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

32. L. ARAGON. Le mouvement perpétuel. Prix. .. .. 90 fr.
33. H. DE BALZAC. Les Contes drolatiques, illust. de G. Doré.. .. .. 80 fr.
34. C. BAUDELAIRE. Petits Poèmes en Prose, illust. de M. Gromaire 400 fr.
35. J. DELTEIL. Allo ! Paris ! illust. de Delaunay .. .. 400 fr.
36. J. GIRAUDOUX. La Pharmacienne, ill. par Alexeieff. .. .. .. 200 fr.
37. R. DE GOURMONT. Esthétique de la langue française .. .. .. 70 fr.
38. D. JALABERT. La sculpture gothique. Prix. .. .. 6 fr.
39. E. JALOUX. André Favory. .. 6 fr.
40. J. DE LACRETELLE. Lettres Espagnoles, ill. de Marie Laurencin .. 800 fr.
41. P. LOUYS. Le Crépuscule des Nymphes, ill. de Bosshard.. .. .. 400 fr.
42. A. MAUROIS. Les silences du colonel Bramble, ill. de Laboureur. 400 fr.
43. E. MOREAU-NELATON. Manet 500 fr.
44. M. DES OMBIAUX. Le dernier des Paladins. .. .. 15 fr.
45. Marquis DE SADE. Ernestine, illust. de S. Sauvage .. .. 150 fr.
46. A. SALMON. Vénus dans la balance. Prix .. .. 150 fr.
47. V. SEGALEN. Odes. .. .. 125 fr.

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (19)

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Le Catalogue Juin 1926

vient de paraître

BULLETIN à détacher et à envoyer aux
Editions de la N. R. F., PARIS, 3, rue de Grenelle, (6e)

Veuillez m'envoyer franco votre CATALOGUE JUIN 1926.

NOM .... (Signature)

ADRESSE ....

....

nrf VIENT DE PARAITRE



PIERRE BOST

CRISE DE CROISSANCE

Un vol. in-16 double-couronne .. **10.50 + 20 %**

Il y a trois personnages dans ce livre.

Un homme, Antoine Blon, jeune, trop « moderne » au gré de l'auteur, et qui cherche d'abord son plaisir.

Une jeune fille, Reine Cézard, presque une enfant, qui s'étonne d'entrer dans un âge nouveau et marche à la conquête de la vie avec une ardeur imprudente.

Une jeune fille encore, Marguerite Aussage, moins dégagée de l'enfance, et qui devine bien qu'elle deviendra femme, mais s'avance avec une prudence craintive.

Le lieu, c'est Brévalles, petite ville calme, jolie, honnête, où l'on aime la musique et la vertu.

Antoine Blon, un jour, entre dans Brévalles, et les deux jeunes filles le regardent, Marguerite inquiète, Reine hardie. Antoine séduira assez bassement Reine, qui paiera d'une grande douleur son imprudence. Marguerite qui, de loin, a suivi leur aventure, d'abord sans comprendre, puis avec peur, avec horreur enfin, apprendra à se connaître elle-même à la lumière de ce malheur qui a blessé son amie.

C'est cet âge incertain, entre l'enfance et l'adolescence, qu'a voulu saisir l'auteur, cet âge où la croissance du corps et le développement de l'âme s'enchevêtrent obscurément, l'âge le plus émouvant de la vie.

C'est une histoire d'amour vue « de l'extérieur » ; c'est un événement vu par celui qui n'y est pas mêlé. C'est l'amour de Reine et d'Antoine, l'imprudente et le cynique, présenté par les réactions qu'il provoque chez Marguerite, l'enfant toute pure qui s'éveille.

Cet « âge ingrat » où sont Marguerite et Reine est trouble, souvent. C'est pour cette seule raison que l'auteur a placé en tête du livre ces quelques mots :

> *Je n'ai pas osé écrire après le titre de ce livre : « roman pour les jeunes filles » ; j'en ai quelque regret. Mais l'équivoque est la chose du monde la plus déplaisante, et je laisse à de mieux qualifiés que moi le soin d'accepter ou de refuser ce sous-titre. »*

On trouvera aussi, de ci de là, quelques jugements assez sévères sur les jeunes hommes nés en même temps que le XXe siècle.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE " UNE ÉDITION SUR PAPIER VELIN PUR FIL A 850 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

Du même auteur :

HERCULE ET MADEMOISELLE, nouvelles. Un vol. .. .. **9** fr. + 20 %
PRÉTEXTAT, roman. Un vol. .. .. **9** fr. + 20 %
L'IMBÉCILE (dans la collection " Répertoire du Vieux Colombier "). Un vol. **2.50** + 20 %

Bibliographie :

Théâtre : **L'Imbécile**, comédie en quatre actes (*Théâtre du Vieux-Colombier, 1923*), — **Deux Paires d'Amis**, comédie en trois actes (*Comédie des Champs-Elysées, 1926*).
L'Imbécile (1923), comédie en quatre actes (*N. R. F.*). — **Homicide par Imprudence** (1924), roman (*Société des Editions Fast*). — **Hercule et Mademoiselle** (1925), nouvelles (*N. R. F.*). — **Prétextat** (1925), roman (*N. R. F.*),
Sous presse : **A la Porte** (*aux Editions du Sans-Pareil*).

Notice biographique : *Né le 5 septembre 1901 à Lasalle (Gard).*

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

FERNAND FLEURET

HISTOIRE
DE LA
BIENHEUREUSE RATON
FILLE DE JOIE

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. .. **10.50** (+20 %)

Raton, femme de chambre de la Duchesse d'Aiguillon, contrainte de céder aux sollicitations amoureuses du Duc, y met un prix qui ferait douter de sa vertu et de son désintéressement, si M. Fernand Fleuret, le romancier des *Derniers Plaisirs*, ne nous contait la fin de ses aventures. On verra la Poésie et la Vertu environnées des circonstances odieuses ou ridicules dont le monde entoure communément l'une et l'autre, et surtout lorsque brille la fleur des débauchés, des extravagants et des sophistes, comme le Cardinal de Bernis, le banquier Peixotte, Restif de la Bretonne et le Marquis de Sade, qui donnent à la seconde moitié du XVIIIe siècle un caractère si particulier. M. Fleuret, avec un talent où l'idéalisme et l'esprit satirique se rencontrent heureusement, a su conduire son héroïne à travers les péripéties les plus scabreuses et les plus divertissantes, sans que le tour frivole et libertin du récit en voile la profonde clairvoyance. L'auteur a trouvé l'idée de son roman dans une *nouvelle à la main* encore inédite : c'est donc une histoire vraie qu'il nous conte, ou du moins vraie pour le fond.

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'EDITION ORIGINALE" UNE EDITION SUR PAPIER VELIN PUR FIL A 850 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4º TELLIERE SUR PAPIER VERGE DE PUR FIL LAFUMA POUR LES "BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIEREMENT SOUSCRITS.

Du même auteur :

LES DERNIERS PLAISIRS, *Roman* .. .. 9 fr. (+20 %)
FRIPERIES, illustré par RAOUL DUFY .. .. 35 fr. (+20 %)
LE CENDRIER (dans la collection " UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT "), orné d'une calligraphie de HALICKA.
LA MERVEILLEUSE INVENTION DE JIM CLICK *(en préparation)*
FALOURDIN, dans la collection "UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT", avec un portrait par RAOUL DUFY .. .. *en souscription*

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

ELLE

ANÇAISE

DE CRITIQUE — 13e ANNÉE
QUES RIVIERE
eur en chef : JEAN PAULHAN
HAQUE MOIS

au public lettré, par le souci constant d'éclairer
icte. information critique de ses chroniques,
E FRANÇAISE
téraire contemporain.

UE FRANÇAISE

VOYAGE AU CONGO

(suite)

par ANDRÉ GIDE

* * *

LE TEMPS RETROUVÉ

par MARCEL PROUST

* * *

AU JAPON

par PAUL CLAUDEL

RIBOUILLE OU LES GANTS BLANCS

ROMAN, par MAX JACOB

* * *

ALLEN

par VALERY LARBAUD

RTANTE

ent consulter le prospectus rose encarté
galement dans ce prospectus les bulletins
étacher.

nrf

VIENT DE PARAITRE

" Les Documents Bleus "

No 31

HERMAN MELVILLE

Un Eden cannibale

(" Typee ")

Récit des Iles Marquises

Traduit de l'anglais par THÉO VARLET

Un volume in-16 double-couronne	**10.50**+20 %
60 exemplaires sur pur fil	**25** fr.

Une œuvre qui rendit son auteur célèbre du jour au lendemain, en Amérique, voici plus d'un demi-siècle... une œuvre considérée comme classique, depuis lors, dans les pays de langue anglaise, et rééditée à des centaines de mille exemplaires... une œuvre qui, par une fortune étrange, n'avait jamais encore été translatée en français : tel est cet « Eden cannibale » que nous offrons aujourd'hui au public, dans la version de Théo Varlet.

Théo Varlet, l'excellent traducteur de Stevenson, était mieux qualifié que personne pour restituer dans sa saveur originale le livre où Herman Melville narre ses aventures chez les « sauvages » des Iles Marquises.

Ceux d'entre nous qui, depuis la guerre, se sont plu, en nombre toujours croissant, à rêver aux terres édéniques où les derniers représentants de l'âge d'or vivent dans l'innocence des premiers hommes avant le péché... les lecteurs de Loti, de Stevenson et des autres écrivains qui ont célébré le charme sirénéen des Iles du Sud, goûteront, avec un « Eden cannibale », les joies d'une découverte, et aimeront passionnément l'œuvre d'Herman Melville...

Bien qu'elle date de l'été de 1846, et que l'aventure dont elle nous entretient ne soit plus possible aujourd'hui dans les mêmes lieux, cette œuvre, si profondément humaine, n'a pas vieilli : elle reste fraîche et malicieusement naïve dans sa bonhomie souriante, et la morale qui s'en dégage se trouve encore plus d'actualité, peut-être, qu'à l'époque où Melville, fils de la civilisation industrielle et positive des Etats-Unis, rédigeait les souvenirs tout frais de sa captivité de six mois chez les naturels de Nouka-Hiva... les idylliques anthropophages de la vallée de Taïpi.

Notice :

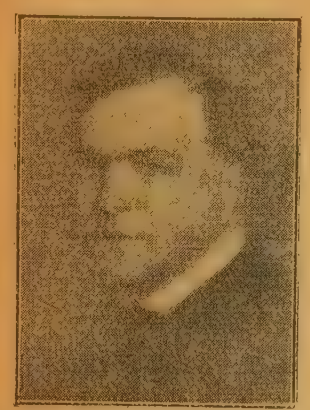
Né à New-York le 1er août 1819. S'engage comme mousse à dix-huit ans. Sa vie : une dizaine d'années vagabondes, et quarante-quatre ans de retraite dans un ermitage fleuri de roses.

ŒUVRES : **Typee** (*1846*), **Omoo** (*1847*), **Moly Dick, ou la Baleine** (*1851*), **White Jacket,** *etc.*



ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE



EDMOND FLEG

L'ENFANT PROPHÈTE

ROMAN

Un volume in-16 double-couronne .. **10.50** + 20 %

Sous les arbres qu'ombragent les contreforts et les clochetons de Notre-Dame, dans le clair-obscur intérieur où naissent et se développent les muettes passions de l'enfance, le petit Claude et la petite Mariette mêlent leurs jeux, leurs rêves, leurs scrupules et leurs désespoirs.

Un mot échappé à une vieille nounou, devant un prêtre qui passait, a révélé à Claude qu'il est un petit Juif. "Juif", il ignore ce que c'est. Et, sur ce grand mystère, l'enfant mène une enquête que son cœur sensible rend chaque jour plus douloureuse. La pieuse Mariette, qui prépare sa première communion, lui enseigne les paroles et les miracles de Jésus, et il revit au pied de la croix le drame de la Passion, qui remplit le " petit Juif " d'admiration et de honte, et le pousse jusqu'aux portes du suicide.

Vainement il cherche dans les pratiques d'Israël, dans le rêve sioniste et jusque dans la Loi de ses camarades, les Eclaireurs, un apaisement à sa soif mystique. Vainement aussi la pitié et l'amour enfantin de Mariette préparent " pour son salut " l'eau bénite de la conversion. Derrière la façade vermoulue des vieux rites juifs, le petit Claude, dans le tâtonnement de sa pensée naissante, redécouvre l'autre Messie, le Messie de la Justice et de la Paix, celui qu'Israël attend toujours, « et que le monde entier attend avec lui ». Et, dans son juvénile enthousiasme, il rêve d'aller prêcher aux hommes ce Messie, tandis que, désespérant à jamais de le convertir, la petite Mariette ira s'enfermer dans un couvent et « prier pour les Juifs toute sa vie ».

Comme l'a fait remarquer M. René Lalou, dans son *Histoire de la Littérature française contemporaine*, M. EDMOND FLEG est moins sensible au particularisme d'Israël qu'au caractère moderne et universel de l'antique idéal des prophètes. De même que ses grandes œuvres poétiques et dramatiques, cette histoire si naïvement contée de deux enfants que rapproche un même amour et que tourmente une même inquiétude du divin déborde de toutes parts le cadre de la vie juive ou chrétienne : tout le pathétique moral de notre époque, toute l'angoisse d'une humanité qui cherche à revivre sur un monde qui s'écroule, on en retrouve ici l'image, réfractée par la fraîche et fluide atmosphère que respirent deux âmes encore innocentes.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE " UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 850 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA N. R. F. ". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT SOUSCRITS.

Notice biographique et bibliographique :

Ancien élève de l'Ecole normale supérieure (1896), agrégé de l'Université (1900), a collaboré, de 1900 à 1905, à la Presse, *à l'*Eclair *et au* Journal des Débats.

Théâtre : **Le Message** (3 actes), *Librairie Molière*, 1905. — **La Bête** (4 actes), *Eugène Rey*, 1910. — **Macbeth**, (7 tableaux, musique d'Ernest Bloch), *Librairie Théâtrale*, 1910. — **Le Démon** (1 acte), *Comœdia*, 1er septembre 1913. — **Le Trouble-Fête** (4 actes), *Illustration*, 7 juin 1913. — **La Maison du Bon Dieu** (3 actes), *Illustration*, 27 novembre 1920. — **Le Juif du Pape** (12 tableaux), *Rieder*, 1926.

Film : **Le Penseur** (mis en scène par Léon Poirier), *Gaumont*, *1921*.

Anthologies : **Anthologie Juive,** des Origines à nos jours, 2 volumes, *Crès*, 1923. — **Anthologie Juive,** édition classique, 1 volume, *Crès*, 1924.

Traductions : **L'Histoire de Tévié,** de Scholem Aleïchem, *Rieder*, 1925. — **La Haggada de Pessah,** *Bernouard*, 1925.

Poèmes : **Ecoute Israël,** livre I, *Cahiers de la Quinzaine*, 1913. — **Le Mur des Pleurs,** *Camille Bloch*, 1919. — **Le Psaume de la Terre promise,** *Kundig, Lipschutz*, 1920. — **Ecoute Israël,** livres I et II, *Crès*, 1921.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

ABEL CHEVALLEY

THOMAS DELONEY

LE ROMAN DES MÉTIERS AU TEMPS DE SHAKESPEARE

UN VOL.. .. .. 10.50 (+20 %)

EXTRAITS DE PRESSE

La résurrection de Thomas Deloney est plus qu'une trouvaille de lettré. Elle est peut-être un enseignement pour une génération qui cherche sa voie...

RENÉ PUAUX, *Le Temps*, 20-7-26.

... M. Chevalley, with his light and elegant monograph which anybody may enjoy, serves to open a door which was still closed though no longer locked.

EDMUND GOSSE, *Sunday Times* (Londres), 1-8-26.

Il est rare qu'une œuvre longtemps ignorée sorte du passé pour témoigner à la fois d'une importante étape littéraire et d'un état social à son plus beau moment. Encore plus rare est la bonne fortune de découvrir cette œuvre en pleine masse populaire à l'une des grandes époques de l'esprit humain. Cette heureuse rencontre, longtemps pressentie, M. Abel Chevalley l'a faite en étudiant l'histoire du roman au temps de Shakespeare.

MARCEL TIMMERMANS, *L'Homme Libre*, 3-8-26.

Le livre de M. Chevalley éclaire à la fois les origines du roman et l'histoire du travail. Il fait attendre avec impatience la traduction des romans de Thomas Deloney, qui nous est promise par l'auteur ; il en contient déjà une analyse très serrée. C'est une des lectures les plus amusantes et les instructives qu'on puisse faire.

JOSEPH AYNARD, *Le Journal des Débats*, 4-8-26.

... Ouvrage composé avec application, selon les règles de l'essai littéraire, et d'une matière savoureuse. Avec méthode et clarté, M. Abel Chevalley révèle un auteur populaire du temps de Shakespeare, tout imprégné de la vie sociale de son époque et dont l'œuvre présente une exceptionnelle valeur, comme document social et littéraire... M. Chevalley a été bien inspiré de préparer la voie à Thomas Deloney avec autant d'affection communicative et d'élégante érudition.

GEORGES BERGNER, *Le Journal de l'Est*, 4-8-26.

Livre savoureux, évocation d'une époque haute en couleur de la joyeuse Angleterre que le puritanisme n'avait pas encore assombrie et glacée.

LOUIS PÉRIÉ, *Le Courrier du Centre*, 1-9-26.

M. Chevalley gives a fascinating account of the artisan-novelist, Deloney, and is the first writer to affirm the true literary significance of this sixteenth century weaver who was work man, vagabond, troubadour, pamphleteer, and finally novelist of the workshop and the street in the days of Elizabeth...

LOUISE MORGAN SILL, *The Saturday Review* (New-York) 11-9-26.

... le livre le plus curieux, le plus vivant, le plus instructif que l'on puisse imaginer...

PAUL DOTTIN, *La Revue de France*, 15-10-26.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

ANDRÉ GIDE

SI LE GRAIN NE MEURT

3 vol. in-8 tellière.. .. .. 27 fr.+20 %

La présente édition est limitée à 5.500 exemplaires sur papier ordinaire et à 550 exemplaires sur Hollande Van Gelder, sous couverture bleue, dont 50 exemplaires hors commerce numérotés de I à L et 500 exemplaires numérotés de 1 à 500. *souscrits*

(Il reste quelques exemplaires)

RAPPEL :

ANDRÉ GIDE

LE PROMÉTHÉE MAL ENCHAINÉ

1 vol. in-8 tellière .. .. 9 fr.+20 %

550 exemplaires sur Hollande Van Gelder, sous couverture bleue, dont 50 exemplaires hors commerce numérotés de I à L et 500 exemplaires numérotés de 1 à 500. *épuisé*

ANDRÉ GIDE

AMYNTAS

1 vol. in-8 tellière.. .. .. 10.50+20 %

550 exemplaires sur Hollande Van Gelder, sous couverture bleue, dont 50 exemplaires hors commerce numérotés de I à L et 500 exemplaires numérotés de 1 à 500. *épuisé*

SHAKESPEARE

ANTOINE ET CLÉOPATRE

traduit de l'anglais par ANDRÉ GIDE

1 vol. in-8 tellière .. .. 9 fr.+20 %

550 exemplaires sur Hollande Van Gelder, sous couverture bleue, dont 50 exemplaires hors commerce numérotés de I à L et 500 exemplaires numérotés de 1 à 500. *épuisé*

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

OUVERTURE ANCIENNE D'HÉRODIADE [1]

LA NOURRICE

(incantation)

Abolie, et son aile affreuse dans les larmes
Du bassin, aboli, qui mire les alarmes,
Des ors nus fustigeant l'espace cramoisi,
Une Aurore a, plumage héraldique, choisi
Notre tour cinéraire et sacrificatrice,
Lourde tombe qu'a fuie un bel oiseau, caprice
Solitaire d'aurore au vain plumage noir...
Ah ! des pays déchus et tristes le manoir !
Pas de clapotement ! L'eau morne se résigne,
Que ne visite plus la plume ni le cygne
Inoubliable : l'eau reflète l'abandon
De l'automne éteignant en elle son brandon :
Du cygne quand parmi le pâle mausolée
Ou la plume plongea la tête, désolée
Par le diamant pur de quelque étoile, mais
Antérieure, qui ne scintilla jamais.

1. Cette *ouverture*, que nous devons à l'extrême obligeance de M. le Docteur Bonniot, a été composée dans le même temps que la scène dialoguée connue qu'elle précédait immédiatement ; on peut l'inférer de l'écriture d'abord, puis des papier rayé et encre bleue, ceux dont l'auteur usait à Tournon. Il pensait la remplacer par « une autre en le même sens », où était enchâssé le Cantique de Saint Jean.

Crime ! bûcher ! aurore ancienne ! supplice !
Pourpre d'un ciel ! Etang de la pourpre complice !
Et sur les incarnats, grand ouvert, ce vitrail.

La chambre singulière en un cadre, attirail
De siècles belliqueux, orfèvrerie éteinte,
A le neigeux jadis pour ancienne teinte,
Et sa tapisserie, au lustre nacré, plis
Inutiles avec les yeux ensevelis
De sibylles offrant leur ongle vieil aux Mages.
Une d'elles, avec un passé de ramages
Sur ma robe blanchie en l'ivoire fermé
Au ciel d'oiseaux parmi l'argent noir parsemé,
Semble, de vols partis costumée et fantôme,
Un arôme qui porte, ô roses ! un arôme,
Loin du lit vide qu'un cierge soufflé cachait,
Un arôme d'os froids rôdant sur le sachet,
Une touffe de fleurs parjures à la lune,
(A la cire expirée encor s'effeuille l'une,)
De qui le long regret et les tiges de qui
Trempent en un seul verre à l'éclat alangui...
Une Aurore traînait ses ailes dans les larmes !

Ombre magicienne aux symboliques charmes !
Une voix, du passé longue évocation,
Est-ce la mienne prête à l'incantation ?
Encore dans les plis jaunes de la pensée

Traînant, antique, ainsi qu'une toile encensée
Sur un confus amas d'ostensoirs refroidis,
Par les trous anciens et par les plis roidis
Percés selon le rythme et les dentelles pures
Du suaire laissant par ses belles guipures
Désespéré monter le vieil éclat voilé
S'élève ; (ô quel lointain en ces appels celé !)
Le vieil éclat voilé du vermeil insolite,
De la voix languissant, nulle, sans acolyte,
Jettera-t-il son or par dernières splendeurs,
Elle, encore, l'antienne aux versets demandeurs,
A l'heure d'agonie et de luttes funèbres !
Et, force du silence et des noires ténèbres
Tout rentre également en l'ancien passé,
Fatidique, vaincu, monotone, lassé,
Comme l'eau des bassins anciens se résigne.

Elle a chanté, parfois incohérente, signe
Lamentable !
le lit aux pages de vélin,
Tel, inutile et si claustral, n'est pas le lin !
Qui des rêves par plis n'a plus le cher grimoire,
Ni le dais sépulcral à la déserte moire,
Le parfum des cheveux endormis. L'avait-il ?
Froide enfant, de garder en son plaisir subtil
Au matin grelottant de fleurs, ses promenades,
Et quand le soir méchant a coupé les grenades !
Le croissant, oui le seul est au cadran de fer
De l'horloge, pour poids suspendant Lucifer,
Toujours blesse, toujours une nouvelle heurée,
Par la clepsydre à la goutte obscure pleurée,

Que, délaissée, elle erre, et sur son ombre pas
Un ange accompagnant son indicible pas !
Il ne sait pas cela le roi qui salarie
Depuis longtemps la gorge ancienne et tarie.
Son père ne sait pas cela, ni le glacier
Farouche reflétant de ses armes l'acier,
Quand sur un tas gisant de cadavres sans coffre
Odorant de résine, énigmatique, il offre
Ses trompettes d'argent obscur aux vieux sapins !
Reviendra-t-il un jour des pays cisalpins !
Assez tôt ? car tout est présage et mauvais rêve !
A l'ongle qui parmi le vitrage s'élève
Selon le souvenir des trompettes, le vieux
Ciel brûle, et change un doigt en un cierge envieux.
Et bientôt sa rougeur de triste crépuscule
Pénètrera du corps la cire qui recule !
De crépuscule, non, mais de rouge lever,
Lever du jour dernier qui vient tout achever,
Si triste se débat, que l'on ne sait plus l'heure
La rougeur de ce temps prophétique qui pleure
Sur l'enfant, exilée en son cœur précieux
Comme un cygne cachant en sa plume ses yeux,
Comme les mit le vieux cygne en sa plume, allée,
De la plume détresse, en l'éternelle allée
De ses espoirs, pour voir les diamants élus
D'une étoile, mourante, et qui ne brille plus !

STÉPHANE MALLARMÉ

MALLARMÉ PAR SA FILLE

(LETTRE A C. M.)

Aussi loin que se reportent mes yeux d'enfant, la chère figure passe semblable à elle-même dans mon souvenir : celui qui fait toujours ce qui doit être fait. En toutes circonstances de la vie, graves ou souriantes, le geste juste s'y appliquant, bon, droit, sûr, ou joli. Et je vous assure, C..., que ce n'est pas ma filiale admiration seule qui parle, c'est parce que c'est vrai.

Bonté, tendresse, ces mots si souvent pris en acception banale ou vague me semblent créés pour lui. Aussi : sérénité. Sérénité obtenue par sa netteté d'âme, tout lui. Et cette beauté intime s'alliait si bien à l'extériorisation de l'être physique, à la douceur souriante et lointaine du regard gris-vert, aux attitudes précises, à la voix nette et un peu chantante, à la courtoisie distante du maintien.

Il vivait son rêve, mais il n'était étranger à rien de ce qui fait le charme de la vie. C'était l'être le plus présent, le plus cœur à cœur avec les siens, avec ses amis préférés. Nous l'aimions tellement, maman et moi, que chaque fois qu'il rentrait nos cœurs battaient en fête — ce n'est pas un vain mot — lorsque nous entendions son pas. Pour moi, c'était le camarade aîné, fraternel, gai — si gentil.

Il eut des heures bien difficiles et jamais, jamais, vous le savez, n'est-ce pas ? il n'envisagea l'idée de faire de la besogne littéraire ; il aurait pu, comme maints autres, produire des choses dont tant se seraient contentés,

car il avait le don d'écrire. Il préféra le dur métier professoral, si loin de lui, au fait de se « galvauder » comme il le disait. Il en souffrit effroyablement toute sa vie. Que je l'ai vu malheureux du heurt de son travail coupé deux fois par jour par les classes ! Mais il choisit ce « bagne », selon sa douloureuse expression, plutôt que le reste.

Il poussait si loin le pur souci littéraire, le désir de l'œuvre travaillée arrivant à être parfaite, qu'il avait demandé qu'on ne publiât pas ses lettres après lui. — Et pourtant qu'elles sont exquises ! Vous vous souvenez de ce qu'il m'avait dit en souriant : « Si tu laissais faire cela, mon enfant, je sortirais de ma tombe, car lorsque je ne suis plus même capable de fumer une cigarette, j'écris une lettre. »

Jamais non plus pendant les heures pénibles il n'eut une défaillance vers la bohême. Sa vie simple garda toujours l'admirable tenue de dignité qu'il eut littérairement.

Tous l'aimaient par le seul fait d'exister tel qu'il était. Son accueil était unique de cordialité affectueuse. Tant de jeunes gens qui vinrent à lui le surent. Jamais il n'en découragea aucun. Il cherchait toujours dans l'œuvre qu'on lui apportait, s'il n'existait déjà, le petit coin de talent qui pourrait luire plus tard, après travail. La vie nous a montré la vérité de cette pensée indulgente. Parfois il disait gaminement : « Il n'y a personne qui soit complètement idiot. »

La poésie faisait tellement partie de sa nature qu'il avait trouvé ce jeu charmant, ingénieux, l'adaptation des vers — de ceux qu'il appelait *petits vers* — à mille choses. Vers brodés sur l'uniformité d'une étoffe tendant un mur.

Vers placés au fond des différentes pièces composant un service qu'un ami peintre devait illustrer, — ce projet si amusant allait être réalisé.

Devises d'un sac de papillottes.

Vers s'enroulant autour d'un mirliton.

Quatrains d'adresses.

Sur des éventails.

Sur les rayons d'une bibliothèque ; je trouve ceux-ci tellement parfaits que je vais vous les dire :

Ci-gît le noble vol humain
Cendre ployée en mille livres
Pour que toute tu la délivres
Il faut en prendre un dans ta main

Il avait un goût si sûr. Pour tout. Vous avez vu les livres édités par lui. Il aimait un intérieur harmonieux. Le premier il rechercha les meubles anciens, n'en voulant pas d'autres, dès sa jeunesse. Seuls alors les collectionneurs y songeaient. Quand j'étais tout enfant encore il me disait : « Tu peux obtenir un joli aspect avec les choses les plus simples, avec un rien, pourvu que cela soit choisi avec goût et aille ensemble. » Il mettait un soin extrême à n'importe quel détail. Jusqu'aux adresses sur l'enveloppe, il les disposait élégamment.

La maison était toujours fleurie et jamais elle ne fut vide de quelque bestiole. Ces petites présences vivantes et naïves lui étaient nécessaires. Voici pour vous faire sourire et venant en ordre : l'oiseau bleu et le bengali, la chatte angora blanche Neige et son fils blanc, Frimas ; la levrette Yseult, le lévrier kirghiz Saladin, le chat-huant Clair-de-lune, la chatte noire Lilith ; les petites perruches toutes vertes, de lignée ininterrompue, dont nous avons encore les représentants, appelés irrévérencieusement : les petits académiciens.

Tout de suite après son mariage, en 1863, il fut envoyé à Tournon où il resta deux ans. Les années de province lui furent lourdes, car il était éloigné du centre littéraire parisien. Ensuite il alla à Besançon, un an, puis vint Avignon. Il s'y plut mieux. Le beau climat, l'accueil des félibres, bien que ceux-ci fussent l'opposé de sa nature ne se livrant pas facilement, mais ils aimaient les mêmes choses que lui, l'aidèrent à supporter l'exil. Il connut Aubanel, Roumanille, Mistral. Il avait quand même la nostalgie de Paris. Ses joies furent vives du passage d'amis

choyés, Henri Regnault, Glatigny, Villiers de l'Isle-Adam, Mendès.

Il revint à Paris l'automne qui suivit la Commune et habita alors rue de Moscou. C'est là qu'il fit vers cette époque, à lui seul, un journal de mode. L'entière rédaction, chroniques, modes, recettes de gourmandise, tout venait de lui. Les numéros, peu nombreux et introuvables, sont d'aspect gracieux. Louis Morin, dessinateur de la *Vie Parisienne*, avait illustré la couverture. On recevait alors le Jeudi ; France, Leconte de Lisle, Cladel, Mendès, Augusta Holmès étaient les hôtes habituels.

En 1874 on changea d'appartement et on s'installa rue de Rome. Il sortait peu, travaillait aux rares heures de liberté, puis le Jeudi, le Dimanche. Il allait cependant régulièrement aux soirées littéraires de Leconte de Lisle, à celles de Mendès, d'Augusta Holmès, puis chez Banville, maître et ami. Chaque jour aussi il entrait, en revenant le soir du lycée, dans l'atelier de Manet avec lequel il s'était très lié. Il correspondait alors régulièrement avec Swinburne.

C'est cette même année que nous allâmes pour la première fois à Valvins. Le beau pays au vaste horizon le prit tout entier. Il s'y attacha pour toujours. Cette retraite de clarté et d'arbres, calme, allait à sa nature de beauté égale. Les paysages de vue bornée, même attrayants, lui déplaisaient : « Je crois, disait-il, que si j'avais un parc merveilleux j'irais toujours m'asseoir sur le banc de pierre extérieur, celui qui est de l'autre côté du mur, à la porte. » Les antiques futaies, le canot à voile qu'il conduisait lui-même, « l'aile sur la rivière » comme il disait, les couchers de soleil qu'il allait contempler à un point des coteaux voisins lui furent de belles récréations au travail. Il aimait la nature profondément.

Je me souviens de ses joies de collégien dont s'ouvre la geôle au début de chaque vacance alors qu'on partait pour là-bas : « Tout le monde a un pays natal, disait-il, moi j'ai adopté Valvins. »

En 77-78 il commençait à recevoir le Mardi, mais les Mardis demeurés légendaires ne datent que de 83. A ces premiers Mardis je vois Forain, Maupassant, Hennique et plus tard Gustave Kahn.

En 79 nous eûmes l'immense peine de perdre mon petit frère, un enfant exquis de huit ans. J'étais bien jeune alors mais la douleur si profonde quoique sans fracas que je sentais en père me fit une impression inoubliable. « Hugo, disait-il, est heureux d'avoir pu parler (à propos de la mort de sa fille), moi cela m'est impossible. »

C'est vers 1885 que toute la magie de la musique s'ouvrit pour père. Jeune il la dédaignait. On disait alors : la musique est dans le vers. Il ne voulut jamais que j'apprenne le piano — le bois sonore, comme Banville l'appela. Vous savez les choses définitives qu'a écrites père sur la musique, C... ; chaque Dimanche d'hiver il laissait — pour cela seul — une après-midi de travail afin d'aller au concert Lamoureux. « Je vais aux vêpres », nous disait-il en partant.

Il ne borna pas ses amitiés seulement aux littérateurs, il en eut de vivaces pour Manet, Monet, Renoir, Whistler — tout-à-fait intime de la maison — Rodin.

Voici un regard en arrière jeté sur les Mardis. C'est, comme je vous le disais, à partir de 83 que la jeunesse vint à père. Tout de suite après le dîner on préparait la petite salle à manger car beaucoup, bien qu'ayant pour la plupart Paris à traverser, arrivaient tôt. On pliait sur elle-même en demi-cercle la table ancienne Louis XVI afin de donner plus de place. On y disposait le pot de vieux Chine plein de tabac dans lequel chacun puiserait tout à l'heure, le papier à cigarettes, un bouquet.

Tout autour de la table on rangeait les chaises, serrées entre elles, car la chambre était petite et les coups de sonnette nombreux. On arrangeait dans la suspension la lampe dont un volant de crépon japonais adoucissait la clarté. Lilith sur un coin de l'antique buffet regardait ces arrangements.

On sonnait, père ouvrait la porte lui-même, ou moi, s'il parlait. On arrivait parfois en tel nombre que tous les sièges de la maison étaient apportés là, que se mouvoir était difficile. Les uns amenaient les autres. L'envoi d'un livre, auquel père répondait, faisait aussi franchir le seuil de la maison. Parfois de simples admirateurs demandaient à venir et toujours le mot accueillant de père leur parvenait.

Peintres et musiciens étaient là aussi. Combien ai-je vu également d'artistes étrangers passant par Paris.

Père était le plus souvent debout devant le poêle de faïence blanc placé en angle dans le mur de la chambre, son châle frileusement jeté sur les épaules, la pipe ou la cigarette aux doigts. — Quelquefois il s'asseyait, assez rarement, dans son rocking-chair. Il parlait, presque monologuait, car à part quelques exceptions — et les aînés Villiers, Dierx, Verlaine, Hérédia — tous ces jeunes gens étaient pris d'une sorte de mutisme religieux. Cela désolait père qui s'ingéniait à les faire parler, mais je crois qu'il les intimidait malgré sa simplicité si bienveillante. Et puis, tout ce qui sortait de sa bouche était tellement beau et séduisant que je comprends leur silence. Peu d'entre eux récitaient leurs vers — ils les confiaient, comme en confession, à père. Que d'admirables choses furent dites ces soirs-là. De charmantes aussi, car, après avoir remué les pensées les plus abstraites, venait toute la grâce d'anecdotes exquises, spirituelles ou malicieuses.

Peu à peu les étains du dressoir, les tableaux des murs, les tentures d'Orient de la fenêtre s'estompaient sous le nuage de fumée. Les visages paraissaient plus lointains — Maman et moi nous disparaissions alors. Il n'y avait point de dames. Si, Mlle Claudel vint deux ou trois fois.

Vers neuf heures et demie on servait des grogs. Certains partaient tôt, d'autres venaient encore, puis un peu après minuit l'on s'en allait, car l'on savait père peu veilleur, forcé par le labeur quotidien à de matinals réveils.

Des noms ? Ce serait une liste interminable. En voici

certains d'assidus. Je commence par ceux qui me semblent les plus lointains : Laforgue, Moréas, Hennequin, Charles Vignier, Charles Morice, Barrès, Ghil, Jean Lorrain, Victor Margueritte, Le Cardonnel, Rodenbach, Claudel, Maeterlinck, Mirbeau, Dujardin, Henri de Régnier, Pierre Louys, Debussy, Ferdinand Hérold, Verhaeren, Fontainas, Mockel, Gide, Merrill, Tailhade, Natanson, Oscar Wilde, Jarry, Vielé-Griffin, Ch. Louis Philippe, Descaves, Valéry, Mauclair.

Puis ceux que je vous nommais tout à l'heure, Villiers, etc... Les dernières années, Whistler, chaque fois qu'il était à Paris, ne manquait pas un Mardi.

En 1893, père prit sa retraite. Trente ans, sans défaillance, il accomplit cette lourde tâche. Libre il réalisa son rêve de travail suivi, de séjours à Valvins durant cinq ou six mois, puis vint en 1898 l'abominable moment et il n'avait que cinquante-six ans.

Nous avons de beaux portraits de père. Vous les connaissez, C..... Le portrait de Manet, peint à l'huile, le premier de tous alors que père ne portait que les seules moustaches. Celui de Renoir, à l'huile aussi, plus récent. Une eau-forte de Gauguin. L'admirable petite lithographie de Whistler, celle qui est en tête de « Vers et Prose », une évocation qui a l'ampleur d'un grand portrait. Hélas ! un portrait en pied, à l'huile, devait être commencé par Whistler à la fin de l'année 1898.

Un portrait au crayon, la tête seule — presque de grandeur naturelle — fort curieuse et intéressante d'un peintre norvégien, Münch.

J'ajoute aussi, bien que cela touche peu à l'art, la belle photographie au châle, de Nadar, la dernière chose faite d'après père, d'absolue ressemblance.

Nantes, 5 novembre 1916.

GENEVIÈVE BONNIOT-MALLARMÉ

NOTE SUR MALLARMÉ ET POE

Il est téméraire à moi d'écrire sur Mallarmé. Sa poésie compte beaucoup d'admirateurs et même de fanatiques, hors de France, et particulièrement en Angleterre, qui sont mieux qualifiés pour prendre la parole. Il me faut donc chercher une excuse. Voici, je crois, la plus plausible : beaucoup d'admirateurs de Mallarmé, surtout à l'étranger, se sont appliqués à déchiffrer ses énigmes et à apprécier sa syntaxe et sa métrique. Mais il y a un autre aspect du « problème » que je puis peut-être traiter avec plus de compétence, et qui n'est pas négligeable : ce qu'on pourrait appeler l'aspect de littérature comparée — je ne veux pas dire une vaine étude des origines et des influences, mais la définition du type du poète, établie par une comparaison avec d'autres manifestations de ce type dans d'autres langues et à d'autres époques. Je ne propose pas une solution — qui exigerait tout un volume — mais une suggestion, la simple esquisse d'un schème qu'il serait peut-être possible de développer.

Dans une suite d'études encore incomplète j'essaie de définir la nature de ce qu'on appelle la *poésie métaphysique*. L'expression n'est pas des plus heureuses, car on s'en est servi d'abord pour désigner le style poétique employé en Angleterre dans la première moitié du dix-septième siècle ; et son extension comprend Marino et Gongora, c'est-à-dire le style baroque. Il nous faut pourtant travailler avec les mots que nous trouvons, en tâchant de leur donner un sens plus précis. La poésie métaphysique n'est pas identique à la poésie *philosophique* : chez Dante nous trouvons l'une et l'autre, Lucrèce est avant tout et à peu près exclusivement philosophique. Et le terme psychologique ne convient pas

non plus. On pourrait suggérer la différence en disant que George Eliot est un romancier philosophique, Dostoïevsky un romancier psychologique, Henry James un romancier « métaphysique » : encore que cette division ne soit aucunement exacte ni suffisante.

Le poète philosophique est celui qui vit d'un système, soit complet et conscient comme ceux de Dante et de Lucrèce, soit fragmentaire ou simple objet de recherche comme celui de Baudelaire. Le poète « métaphysique » peut avoir, et quand il excelle il a le tour d'esprit philosophique : par exemple Cavalcanti, Donne, Poe et Mallarmé. Mais la théorie particulière qu'il fait sienne, s'il la fait sienne, n'est pas nécessairement une avec ce qu'il a à donner. Donne, Poe et Mallarmé ont la passion de la spéculation métaphysique, mais il est évident qu'ils ne *croient* pas aux théories auxquelles ils s'intéressent ou qu'ils inventent à la façon dont Dante et Lucrèce affirmaient les leurs. Ils se servaient de leurs théories pour atteindre un but plus limité et plus exclusif : pour raffiner et pour développer leur puissance de sensibilité et d'émotion. Leur œuvre était une expansion de leur sensibilité *au-delà des limites du monde normal*, une découverte de nouveaux objets propres à susciter de nouvelles émotions.

En cela ils se distinguent aussi de l'*halluciné :* ils ne sautent pas brusquement dans un monde de rêve ; c'est le monde réel qui est par eux agrandi et continué. Parmi les grands écrivains l'halluciné est peut-être plus rare qu'il ne semble. Les distinctions absolues sont dangereuses en cette matière ; cependant on peut dire en toute confiance qu'il y a fort peu de *l'halluciné* chez Poe et chez Mallarmé. Pour être admis dans le monde de Rimbaud ou de Blake nous devons nous soumettre patiemment à une réorganisation complète [1], tandis qu'avec Mallarmé, avec Donne, avec Baudelaire, et je crois avec Poe, nous sommes dans un

1. Ceci ne peut évidemment s'appliquer à l'œuvre *entière* de l'un ou de l'autre ; c'est une façon de marquer des points extrêmes.

monde où tout le matériel, toutes les données, nous sont parfaitement familières ; seulement par chacun de ces poètes notre sensibilité est prolongée ; d'où vient que le développement, étant continu, demeure parfaitement réel. Rien n'est plus réel que le monde de Mallarmé : presque un monde de *natures mortes*, mais un monde qui comprend le développement de la passion humaine la plus grave.

Parvenu à ce point, et surtout si l'on compare Mallarmé à Poe, on peut faire ressortir de très grandes différences. Poe fait du réel avec le plus artificiel des mélodrames (par exemple *L'Assignation*). Ce qui chez Byron est complètement artificiel et faux devient chez Poe une expérience réelle. Le matériel de Mallarmé est tout à fait différent, mais ce qu'il fait est pareillement une transmutation de l'accidentel en réel.

Il n'est peut-être pas insoutenable de croire que la « poésie métaphysique » précède ou suit la poésie philosophique et apparaît en l'absence d'une philosophie constituée. Chez Poe et Mallarmé la philosophie est en partie remplacée par un élément *d'incantation*. Dans *Ulalume* par exemple, et dans *Un Coup de Dés*, cette incantation, qui insiste sur la puissance primitive du Mot (*Fatum*), est manifeste. En ce sens le vers de Mallarmé, qui s'applique si bien à lui-même, constitue une brillante critique de Poe : *donner un sens plus pur aux mots de la tribu*. L'effort pour restituer la puissance du Mot, qui inspire la syntaxe de l'un et de l'autre et leur fait écarter le sonore pur ou le pur mélodieux (qu'ils pourraient tous les deux, s'ils le voulaient, si bien exploiter), cet effort, qui empêche le lecteur *d'avaler d'un coup* leur phrase ou leur vers, est une des qualités qui rapprochent le mieux les deux poètes. Il y a aussi la fermeté de leur pas lorsqu'ils passent du monde tangible au monde des fantômes.

(*traduit par* RAMON FERNANDEZ) T. S. ELIOT

INNOCENCE ET MÉMOIRE

Il y a eu un temps (je n'enseigne rien) où les hommes ne croyaient pas seulement au surnaturel ; ils savaient aussi par le détail comment ce surnaturel était fait et pouvaient facilement le représenter. Le soupçon est enfin né que ce surnaturel n'était qu'une image de la nature. Il se peut que ce soupçon soit né avec Pétrarque. Depuis lors, on n'a plus pensé que Dieu se faisait nature afin que l'homme à son aise eût à l'interpréter. La poésie perdit son caractère de verbe du Seigneur. A la suite de l'homme, tout objet revint prendre son caractère de créature, et la divinité n'eut qu'à s'éclipser.

Le retour de la mythologie païenne ne fut pas simplement la conséquence d'un mouvement de culture. Par cette soif de beauté, se manifestait une piété sans espérance. Un tel état d'exil, après Pétrarque, ne comportait plus que des aventures humaines. Le poète ne disposait plus que d'un jeu de reflets ; il ne lui était accordé que de faire surgir, de la nature contemplée, les apparitions de la mémoire. Mémoire, profondeur de l'homme.

La poésie, adonnée au vice, perdit toute retenue au dix-neuvième siècle, et, par le fait de l'antinomie croissante entre l'individu et la société, l'*élusion* prit alors non plus un caractère de divertissement, mais de spasme et de délire.

La présomption de l'homme est telle au dix-neuvième siècle, qu'il érige des autels à la mémoire. C'est le siècle des flaireurs de momies et des physiciens insensés.

*
* *

Oserai-je pousser l'imprudence jusqu'à mettre en tête-à-tête Leopardi et Mallarmé ? S'ils s'étaient rencontrés ici-bas, certes ils ne se seraient pas regardés d'un bon œil, et, là-haut, ce ne sont pas de doux regards qui doivent couler entre eux ; mais l'on peut, en rapprochant leurs deux noms, résumer l'apport du dix-neuvième siècle à la poésie : un espoir inassouvi d'innocence.

On verrait, si l'on poussait à peine ce parallèle absurde, que l'un et l'autre, partant de l'esthétique romantique, qui transférait tout absolu dans les signes, ne peuvent éviter d'observer que la vie des mots est variable, et souvent éphémère.

Ils s'efforcent de parer à cette faiblesse.

Leopardi mettra en avant sa théorie de l'élégance. Il affirmera qu'une langue n'est parfaite qu'au moment de sa maturité, alors qu'elle dispose de l'ensemble de ses ressources. Il remarquera qu'une langue n'est bonne qu'à la condition d'être « de penchant populaire », c'est-à-dire de ne porter l'empreinte particulière d'aucune classe sociale, de pouvoir se séparer de la langue parlée, d'avoir la faculté et la facilité, à l'égal des langues anciennes, d'être audacieuse, d'être enfin — semblable à la nature qui enferme toutes les qualités et les facultés dont l'homme est suceptible — prête sans contrainte à tout mode d'expression, au poétique, au logique...

Des soucis analogues dictent à Mallarmé son éloge de l'anglais : « Par sa Grammaire marche vers quelque point futur du Langage et se replonge aussi dans le passé, même très-ancien et mêlé aux débuts sacrés du Langage, l'Anglais : langue contemporaine peut-être par excellence, elle qui accuse le double caractère de l'époque, rétrospectif et avancé ». Et Mallarmé saura rompre la tournure habi-

tuelle du discours, et mettre au service de la versification une langue extrêmement assouplie.

Et les deux philologues, attachés surtout à ce qui dans le mot ne se peut définir, au pouvoir musical du mot, à la substance du mot qui leur semblait la moins périssable, la plus universelle, auraient pu se flatter d'avoir tiré de leur science un bon parti.

Mais l'un et l'autre étaient de vrais poètes, et la pensée devait quand même en eux rebondir et dominer la lettre. Parce què Leopardi, ayant constaté que l'ennui est source de pensée, se voue à l'ennui ; parce que Mallarmé sait que « toute Pensée émet un Coup de Dés » et qu' « un Coup de Dés jamais n'abolira le Hasard », leurs mots ont un pouvoir de séduction plein d'aventures.

*
* *

Au siècle dernier, la soif d'*élusion* a porté les poètes vers le mot de mémoire, vacillant de solitude, lourd de pressentiment.

Le dix-neuvième siècle, épuisé par son effort démesuré de mémoire — l'image du naufragé qui, sur le point d'être englouti, revoit toute sa vie en un éclair, et, même athée, se recommande à Dieu, vient ici à propos — ayant dissipé son illusion d'avoir embrassé le temps infini, s'est retrouvé dans le vide ; il avait le sentiment, puisque la Providence n'est pas une fable, que les ailes lui poussaient.

*
* *

Les personnages de notre drame, les artistes du premier quart du vingtième siècle, sont la mémoire et l'innocence.

L'innocence, nous avons su comment elle était faite. Elle nous est apparue, et nous a gardés sous ses ailes déjà grandes, au milieu des bouleversements de nos années.

Elle occupait tout notre esprit. La mémoire avait un bandeau sur les yeux. Perdue, la notion du temps.

Et que vous ne sauriez jamais être plus qu'un frêle fil, lorsque dans la nuit nous plongions la figure dans nos mains pour vous retrouver, vous, signe unique de la dignité humaine, pensée, nos doigts l'ont bien senti La vie a moins d'importance.

L'horreur de l'éternité ne nous a pas été cachée. L'instinct seul régnait. La familiarité avec la mort était telle que le naufrage était sans fin. En réalité, notre vie n'était rien de plus qu'objective. Le premier objet venu. Cette concentration dans l'instant d'un objet était démesurée. L'éternité éblouissait l'instant. Je ne connaîtrai plus autant de sujétion, ni cette liberté, la véritable, d'un miroir constant. L'objet s'élevait aux proportions d'une figure divine. J'ai enfin compris pourquoi le Nègre fait avec des débris de miroir les yeux de son idole.

GIUSEPPE UNGARETTI

LA CATASTROPHE D'IGITUR

On enseignait communément au siècle dernier que, l'œuvre étant le produit de l'artiste, c'est presque assez de connaître l'un pour comprendre l'autre. Un peu de réflexion aurait suffi cependant pour saisir ce que cette idée a d'incomplet. L'huître n'explique pas la perle et la mentalité de l'ouvrier n'a rien à voir avec le brocart qu'il tisse. En fait on dirait que de temps en temps, dans l'histoire de l'Humanité, une idée est introduite, un thème peu à peu essaye de se constituer, qui au cours des années ou des siècles recrute de tous les côtés les hommes ou les instruments l'un après l'autre capables de lui donner sa pleine sonorité et d'épuiser son expression. Un de ces thèmes a apparu avec Hamlet, (et l'on en découvrirait peut-être la première vague exhalation dans le grand Euripide), qui devait attendre deux siècles avant de trouver une atmosphère propre à son développement. Je l'appellerai la sympathie avec la Nuit, la complaisance au malheur, l'amère communion entre les ténèbres et cette infortune d'être un homme. Il s'est trouvé au XIX[e] siècle une lignée parfaitement déterminée de trois poètes, dont la grande nuit métaphysique, qui est non pas le néant mais le silence de la lumière (Dante), était pour ainsi dire le climat spirituel, elle formait la condition même de leur parole et de leur œuvre, le fond nécessaire à leur apparition. Et, fait curieux, ces trois hommes de la nuit ont été éminemment des lucides, des intelligences subtiles et déliées, et, parmi les ouvriers du mot et de la fiction, ceux qui ont le mieux parlé de leur art et qui en ont déterminé avec le plus de profondeur les ressorts et les moyens. Il n'y a pas là simplement une rencontre fortuite.

On dirait que l'état habituel de désespoir qui formait le fond de l'âme de ces pénalisés leur donne la clairvoyance de ceux-là qui ont touché les réalités dernières et qui, fût-ce sur un lit de mort ou derrière les barreaux d'une prison, ont été admis aux conseils de la nécessité. Chez eux, l'illusion une fois pour toutes paralysée en même temps que l'espérance, l'intelligence seule dans une spéculation désintéressée conservait une ressource d'évasion. Il fallait cet impénétrable tain derrière le cristal du regard pour que l'image se formât dans sa pureté.

Tout de suite on a compris que je voulais parler de Poë et de Baudelaire, tous les deux victimes de noirs démons. J'aurais hésité à ajouter à leurs noms celui de Mallarmé, si la publication récente d'un document capital, *Igitur* [1], n'était venue jeter un jour nouveau (le jour ici, c'est l'ombre qui accuse et qui modèle), sur le passé et sur la pensée de notre vieux maître et nous livrer en quelque sorte la matrice d'où tout son art est sorti. Je pourrais aussi comparer *Igitur* au talon qui reste d'un livre de chèques, quand toutes les feuilles, dûment enrichies de chiffres et de noms, en ont été portées à la Banque. Tous les thèmes, toutes les idées, toutes les images, tous les accessoires, que nous retrouvons poussés avec détail et travaillés du dehors dans l'Album de prose et de vers, les voici à l'état d'idées et de croquis l'un sur l'autre repris et répétés dans le carnet d'esquisses, encore engagés avec l'âme. La lampe, la glace, la console, les rideaux, l'horloge, la bibliothèque, les dés, sans oublier, dans sa vacuité transparente, « cette goutte de Néant qui manquait à la mer », le fameux flacon ou ptyx [2].

1. Il est bien significatif que Mallarmé ait choisi comme pseudonyme un adverbe. L'adverbe et la conjonction, ces figures du discours (comme on dit une figure de ballet), qui donnent à la phrase son attitude et son articulation, jouent un grand rôle dans l'expression de ce génie si curieusement syntactique. *Igitur*, c'est cet index levé accompagné d'un coup de jarret dont notre maître accentuait certains essors de sa conversation.

2. Se rappeler dans les *chambres d'amis* d'autrefois la nécessaire

Tout le mobilier étoffé et étouffant de l'ère Victorienne, (aussi la suspension à gaz avec son petit sifflement si bien décrite et recommandée dans l'un des numéros de la *Dernière Mode*), où un nouveau rêveur, le cigare aux doigts, vient de succéder à celui du Corbeau. Au dehors il n'y a que la nuit sans espérance. Ce n'est même pas la peine de soulever les rideaux et de regarder par la fenêtre. Mais, comme le commandant du navire dans son blockhaus tout garni d'organes de renseignements et de direction, le suprême Hamlet au sommet de sa tour, succédant à deux générations d'engloutis, tandis que l'inexorable nuit au dehors fait de lui pour toujours un *homme d'intérieur*, s'aperçoit qu'il n'est entouré que d'objets dont la fonction est de signifier, qu'il est enfermé dans une prison de signes. Une école pour l'attention, une classe pour les interprètes, nous y avons tous passé à notre tour. Hamlet, professeur d'anglais. Un homme dont le gagne-pain était précisément d'interpréter, de traduire et d'expliquer. (Et aussi un Parisien ironique et usé à la Degas, habitué à comprendre et à se faire comprendre à demi-mots).

Un professeur d'attention.

Le poème ou plutôt le drame d'*Igitur* [1] (car c'est un drame, le plus beau, le plus émouvant, que le XIXe siècle ait produit, et, quoi qu'en ait pensé l'auteur, *il est fait*, avec ce monologue cinq fois répété et ce court dénouement comme un pied qui tout à coup trébuche), établit une liaison qui jusqu'à ce jour nous échappait entre les deux parties de la la vie de notre maître, l'une, en l'exil provincial, mystique et douloureuse, l'autre à Paris didactique et somme toute souriante. Et il est remarquable que la carrière de ce prince de la moderne Elseneur ne se soit achevée que quand il eut

carafe avec un sucrier sur un plateau de verre. Nulle hospitalité qui ne comprît cet élixir.

1. Il faut y ajouter, pour cette période capitale de la vie de Mallarmé, quelques lettres dont l'une surtout, à Catulle Mendès, est d'un puissant intérêt.

repris et développé le geste suprême d'Igitur, ce coup de dés [1] jeté dans la nuit, et en somme un peu pareil au pari de Pascal, cette magnificence du grand seigneur qui jette sa bourse, cette abdication du mage qui n'attend plus rien de la science et de l'art (en un mot du chiffre), cette connaissance que le contingent n'arrivera jamais à faire de l'absolu et à réaliser autre chose qu'une combinaison précaire et dès lors frivole. Au moment où dans l'œuvre de Mallarmé, avant cet éclat final, la prose succède au vers et où avec l'émotion religieuse la sève poétique s'est réfugiée dans d'autres canaux, — car après *Hérodiade* il faut bien convenir qu'il n'y a plus que des bibelots poussiéreux [2], — le reclus du cabinet des Signes que j'ai essayé de décrire tout à l'heure a fait une découverte qui va lui permettre de rentrer dans la vie, découverte immense et qui d'ailleurs restera stérile entre ses mains, comme le téléphone, la photographie et le kinétoscope, qui n'ont d'abord été que des joujoux. Jusqu'à Mallarmé pendant tout un siècle depuis Balzac, la littérature avait vécu d'inventaires et de descriptions : Flaubert, Zola, Loti, Huysmans. Mallarmé est le premier qui se soit placé devant l'extérieur, non pas comme devant un spectacle, ou comme un thème à devoirs français, mais comme devant un texte, avec cette question : *Qu'est-ce que ça veut dire ?*

Question qui pour lui d'ailleurs comportait non pas une réponse, non pas une explication, mais une authentification par le moyen de cette abréviation incantatoire qu'est le Vers, comme le savant dit qu'il a expliqué un phénomène quand il en a fourni un dessin schématique. Le Vers pour Mallarmé était le moyen par excellence de faire passer la réalité du domaine du sensible à celui de l'intelligible, du domaine du fait à celui de la définition, du temps à l'éternité, du hasard à la nécessité, en l'enfermant

1. *Un Coup de dés jamais n'abolira le hasard*, poème.
2. *Le silence déjà funèbre d'une moire*
Dispose plus d'un pli seul sur le mobilier...

dans une combinaison numérique infrangible ; à l'image qui se fait dans nos yeux de substituer cette création que nous faisons avec notre souffle, d'imiter la chose en la faisant [1]. A ce point de vue il se rattache à notre plus pure tradition classique et française et l'on peut même dire qu'il en est le couronnement.

Telle est la théorie. Mallarmé a toujours tenu que l' « explication » du monde, soit par le Vers, soit, autant que j'ai pu le comprendre au cours de nos rares conversations, par une sorte d'énonciation scénique ou de programme auquel la musique et la danse auraient servi de commentaire, soit par le livre et cette espèce d'équation typographique qu'il a réalisée dans le *Coup de dés*, était une chose possible. Mais au devant de cette possibilité, il n'y eut plus désormais à sa place qu'une ballerine de l'Opéra avec son écharpe de gaze, elle-même impersonnellement gaze, élusion et sourire. Et en effet si ce monde autour de nous tel quel est la seule réalité, si l'explication que nous pouvons en trouver n'est qu'une mimique et non pas une clef, à quoi bon se fatiguer à sortir de nos ressources poétiques un double vain ? Le Poète sait déjà l'essentiel. En face de toute cette matérialité qui l'écrase, le voici, comme dans la parabole du Roseau pensant de Pascal, armé de son regard ironique et lucide. Il sait que tout cela n'existe pas par soi-même et que le fait à son égard ne saurait remplacer le droit. Sous la copieuse machine des apparences il y a en réalité vacance, absence. Il a planté au flanc du monstre un regard pur. L'aventure d'Igitur est achevée [2]. Il a passé de la nuit au vide et du noir au blanc, comme jadis son œil de la fenêtre voilée d'obscur velours se reportait au blême

1. Le physicien Lord Kelvin disait qu'il ne comprenait réellement un phénomène que quand il en avait construit au moyen d'un appareil une représentation mécanique.

2. De même quelques années auparavant celle de Wagner. La « Goetterdaemmerung », c'est la catastrophe de l'Imagination, après quoi sur le Rhin débordé commencent à flotter les premières lueurs de la Rédemption. « *Morgenroth ! Morgenroth !* »

lac entre ses rivages d'or de la glace. Et sans doute que le meilleur moyen d'exprimer l'absence, c'est encore l'abstention.

Soit ! Mais l'aventure d'Igitur est terminée et avec la sienne celle de tout le XIX[e] siècle. Nous sommes sortis de ce fatal engourdissement, de cette attitude écrasée de l'esprit devant la matière, de cette fascination de la quantité. Nous savons que nous sommes faits pour dominer le monde et non pas le monde pour nous dominer. Le soleil est revenu au ciel, nous avons arraché les rideaux et nous avons envoyé par la fenêtre l'ameublement capitonné, les bibelots de bazar et le « pallide buste de Pallas ». Nous savons que le monde est en effet un texte et qu'il nous parle, humblement et joyeusement, de sa propre absence, mais aussi de la présence éternelle de quelqu'un d'autre, à savoir son Créateur. Non pas seulement l'écriture, mais le scripteur, non pas seulement la lettre morte, mais l'esprit vivant, et non pas un grimoire magique, mais le Verbe en qui toutes choses ont été proférées. Dieu ! Nous savons avec l'*Ecriture* — l'Ecriture par excellence, celle-là ! la Sainte Ecriture — que *nous sommes un certain commencement de la créature*, que *nous voyons toutes choses en énigme et comme dans un miroir* (le miroir d'Igitur précisément), *que le monde est un livre écrit au dedans et au dehors*, (ce livre dont Igitur cherchait à établir un fac-similé), et *que les choses visibles sont faites pour nous amener à la connaissance des choses invisibles*. Avec quelle attention ne devons-nous donc pas, non seulement les regarder, mais les étudier et les questionner, et comme il faut remercier la philosophie et la science d'avoir mis pour cela à notre disposition tant d'instruments admirables ! Rien ne nous empêche plus de continuer, avec des moyens multipliés à l'infini, une main sur le Livre des Livres et l'autre sur l'Univers, la grande enquête symbolique qui fut pendant douze siècles l'occupation des Pères de la Foi et de l'Art.

Tokyo, avril 1926.

PAUL CLAUDEL

DE STÉPHANE MALLARME

I

Si je fus privé, trop jeune de quelques années, de connaître la personne même de Mallarmé, j'eus la bonne fortune d'avoir été, très tôt, saisi par les prestiges de son œuvre et en état d'en comprendre l'importance. Puis, ma chance continuant, je fus admis dans l'intimité spirituelle du Poète, conservée avec piété, en son cadre même, à Paris comme à Valvins, par celui de ses familiers qui, en dehors de toute préoccupation littéraire personnelle, subit peut-être le plus profondément son influence et garde fidèlement sa mémoire [1].

Puis-je imaginer, favorisé par ces circontances, que le Mallarmé qui vit en mon esprit n'est pas très éloigné du Mallarmé réel et que ces fragments, que j'extrais des réflexions nombreuses, qu'il me suggèra, permettront de retrouver quelques aspects d'une pensée et d'une œuvre conservant étrangement, par delà la mort et l'écriture, la mobilité des choses vivantes et une puissance de suggestion qui, loin de s'épuiser, s'est déjà plusieurs fois renouvelée avec chaque génération de poètes.

* * *

George Moore écrit dans ses mémoires que, lorsqu'il rencontra Mallarmé, il eut d'abord l'impression de se trou-

1. Son gendre, M. le Docteur Bonniot.

ver en présence d'un « ouvrier français ». J'aime l'emploi de ces deux mots. Vers 1880, ils sous-entendaient des qualités de vivacité d'esprit, de conscience professionnelle, de finesse, de bonhomie et d'ironie, qui sont pour moi étroitement unies à l'idée que je me fais de Mallarmé. Elles m'apparaissent dans le sourire de ses portraits ; elles éclairent son œuvre, où je trouve la préoccupation constante d'aborder la poésie, non seulement en artiste, mais aussi en artisan.

Pour la première fois en France, un poète s'occupe de la technique de son art, avec le souci et l'application que les ouvriers des bonnes époques apportaient à façonner un meuble précieux, à conquérir la maîtrise en construisant leur « chef-d'œuvre ».

Boileau, Hugo, avaient formulé des rhétoriques, Banville écrit de versification. Mallarmé recherche la solution du problème « intérieur », les conditions que pose la matière employée, langage, mots, syllabes, — et comme il est du métier, comme il est simple et de bonne foi, il n'a point la tentation de se tromper ni de nous tromper.

*
* *

Dès que sa personnalité s'affirme, il ne se soucie plus du lyrisme romantique : l'ascension des Sinaïs ne l'intéresse guère.

La Poésie romantique tendait à devenir une suite de discours philosophiques sur l'Histoire universelle, envisagée d'un point de vue social un peu superficiel. Les Parnassiens s'adonnaient à la description, aux arts plastiques, à la composition de tableaux et de statues qu'ils animaient peu.

Mallarmé publie en 1865, dans l'Artiste, un important article où il rend à Baudelaire, à Gautier et à Banville les honneurs qu'il leur doit, mais qui sonne comme un adieu.

Certes ! il n'avait pas échappé à l'influence souveraine de Hugo, ni à celle — d'ailleurs moins dominatrice — de

Baudelaire, mais il voulait déjà retrouver la solitude avec la liberté d'y penser et construire au delà des formes réalisées.

* * *

Sa première éducation avait été chrétienne. Quoiqu'il eût composé, élève encore au lycée de Sens, des cantiques et de pieuses méditations enfantines [1], sa nature sensuelle et rationaliste ne l'inclinait point vers la Religion et Baudelaire lui apparut beaucoup plus comme un libérateur que comme un maître de théologie et un mystique.

Il était bien jeune encore [2] lorsqu'il acheta cette deuxième édition des *Fleurs du mal*, que lui confisquèrent, à deux reprises, son père et sa belle-mère et dont il ne conserva, lecteur obstiné, qu'un troisième exemplaire, qu'il compléta en y ajoutant, de sa main, les six pièces condamnées et qu'il garda toute sa vie.

Ce ne fut donc point, de Baudelaire, l'inquiétude catholique qui l'attira, mais la sensualité triste [3] et le « son » prolongé, infini de certains vers, rares au milieu de tant de prosaïsmes, mais inoubliables. Cette harmonie, encore inentendue, devait conduire le jeune Mallarmé vers son véritable maître, Poe, musicien, architecte et inventeur de la poésie analytique, appelée depuis Poésie pure.

De Hugo, pour lequel Mallarmé ne cessa de montrer la plus complète admiration, il put dire, lorsqu'il revint de le visiter pour la première fois : « Il détient le génie, la puis- « sance, la gloire, mais il lui manque une petite flamme « que j'ai et que je voudrais lui donner ».

Hugo, sans doute, savait superbement jouer avec les mots, mais cette petite flamme qui les éclaire par le dedans, qui leur donne « l'orient », lui manquait en effet. C'est à

1. Voir le N° 3 du *Manuscrit Autographe*.
2. 1861.
3. Cf. *Angoisse*, *Une négresse par le démon*... et le poème publié dans le N° 3 du *Manuscrit Autographe* : *l'Enfant Prodigue*.

Mallarmé que toute la Poésie ultérieure, à laquelle on se puisse intéresser aujourd'hui, doit cet essentiel et assez mystérieux rayonnement.

*
* *

En quoi consiste-t-il exactement ?

Il est assez malaisé à définir. Je viens d'écrire qu'il est mystérieux et il doit l'être et le demeurer pour être. Il ne réside pas dans le choix du thème poétique. C'est un problème de mots, le problème du langage à son origine même.

Pour l'examiner et le résoudre, autant que possible, il était indispensable de posséder ces qualités de bon artisan, d'observateur méticuleux, que fut, pendant de longues années, Mallarmé, dans le silence méditant; indispensable de savoir écouter, en soi-même, cette formation secrète, à voix basse, des mots, qui coïncide presque avec la pensée, qui parfois, peut-être, la devance et détermine, et qui précède, en tout cas, sa construction et le discours. Alors des rapports inconnus, qui ne sont point commandés par le sens usuel, par les tyrannies de l'habitude et de la phrase, mais par la couleur, la saveur, le dessin, le son des mots et les souvenirs personnels qu'ils suscitent, s'imposent.

Puisque c'est *ce qui se passe*, Mallarmé en tint compte, en cela plus réaliste que les rieurs qui, de son temps, travaillaient dans l'artificiel et le décor et qui accablaient de sarcasmes ses poèmes.

Plus réaliste, et plus idéaliste aussi ! car il fallait, pour oser entreprendre une telle « œuvre de patience », avoir une foi singulière en sa réussite future. Il fallait croire en une merveilleuse harmonie préétablie et que certains mariages d'amour des lettres et des syllabes pouvaient être plus féconds que les unions coutumières toujours convenues et réglées par un invariable et froid lexique.

L'expérience lui donna raison : qui n'a remarqué que ces mots qui, d'ordinaire, se nuisent les uns aux autres et per-

dent, dans la phrase, au profit d'un sens général moyen, atténué et presque indépendant d'eux-mêmes, leur éclat particulier, reprennent dans le moindre texte de Mallarmé tout cet éclat, en élargissent indéfiniment le halo.

On pourrait ici parler de poésie impressionniste, mais il s'agit, beaucoup plus simplement, de l'application méthodique et réfléchie d'une des plus anciennes lois de la poésie qui veut que tout vocable se rehausse ou s'efface, change de timbre et d'aspect, selon sa position dans le vers, selon que tel accent le soulève ou le retient.

Cette loi qui ne se manifestait guère que par d'heureux hasards ou l'empirisme du Génie, Mallarmé l'utilisa sans défaillance, volontairement, chaque fois qu'il écrivit : « majestueuse idée inconsciente, à savoir que la forme appelée vers est simplement elle-même la littérature, que vers il y a sitôt que s'accentue la diction, rythme dès que style ».

Ni mage illuminé, ni orfèvre des vers, mais profond philologue, il ne cessa point d'entendre et d'observer attentivement le *mot*, matière première du poème.

Quel éblouissant dictionnaire de rapports et d'analogies aurait-on pu établir, si l'on avait conservé et su déchiffrer ces obscurs petits carrés de papiers sur lesquels il nota pendant de longues années ses découvertes verbales ! Malheureusement on dut les détruire, après sa mort, selon sa volonté, à l'exception de quelques feuillets qui permettent de deviner la nature d'une partie de ses investigations : on a pu voir, dans l'édition récente d'*Igitur*, comment il s'approchait d'idée en idée, de consonance en consonance, de trait en trait, du terme définitif.

Ailleurs des fragments de poèmes apparaissent, esquissés. Quelques mots caractéristiques sont jetés sur la page à l'endroit même qu'ils auraient, sans doute, occupé ; les rimes, dans leur ensemble, sont placées.

C'était bien là suivre une méthode rigoureuse : ayant, avec discernement, choisi la substance de son œuvre, le poète veut voir cette Thèbes spirituelle s'édifier elle-même,

au son de la lyre, sachant que l'accord de la musique et des matériaux ne *pourra* produire qu'une architecture intelligible, ordonnée et pure.

II

« Pour comprendre mes vers, disait Mallarmé, il faut les lire simplement ». Cette prescription n'était pas inutile. Proclamé de son vivant « sphinx des Batignolles [1] » et poète sybillin, il pouvait se prévoir des commentateurs indiscrets.

Il faut dire que le spirituel et malicieux Mallarmé, chez qui l'humour anglo-saxon de Poe s'allie à l'esprit parisien, ne manqua pas de tendre quelques embûches à ces rhéteurs compliqués, qu'il nomme, non sans ironie, et pour laisser vivre la légende de son obscurité, ses scoliastes futurs.

Il supprime la ponctuation, sans doute dans une intention d'abord esthétique, le vers devant apparaître nu afin de mieux faire ressortir la richesse parnassienne des rimes, la beauté plastique des mots, l'unité de chaque mètre, dont la ponctuation naturelle est la marge blanche, si riche de possibilités inexprimées, qui termine ou continue (silencieusement) le sens et la sonorité. Mais aussi ce manque d'indication permettra-t-il des interprétations diverses, amphibologiques, déroutera-t-il les chercheurs de spécieuses subtilités.

Il emploie fréquemment le mot ou la tournure grammaticale à significations multiples et il sourit peut-être, en songeant que c'est l'acception la moins intelligible et la moins naturelle qui sera longtemps préférée et donnera matière à d'interminables épilogues. Mais ses amis, les amateurs véritables de sa poésie, il prend soin de les prévenir, il les prie de lire ses vers simplement. Que l'on aborde quelques-unes de ses difficultés les plus célèbres, avec cet esprit de simplicité, on verra qu'elles ne subsistent guère.

1. Par Leconte de Lisle.

Le *ptyx* n'est pas un mot vide de sens, composé expressément et arbitrairement pour exprimer le pur néant [1]. Il est sans relation avec le vers du Satyre de Hugo, cité, à son propos, je ne sais pourquoi :

Sylvain du ptyx que l'homme appelle Janicule.

C'est tout simplement la transcription littérale du mot grec qui signifie la coquille, la conque creuse où l'on entend le bruit éternel de la mer

Aboli bibelot d'inanité sonore,

bibelot modeste qui manque même au salon abandonné

Car le maître est allé puiser des pleurs au Styx
Avec ce seul objet...

Les deux strophes finales de l'admirable *Prose pour des Esseintes* laissent les meilleurs lecteurs dans l'inquiétude. Reprenons-les. Lorsque le Poète a suscité les merveilles de son art poétique, art de raffinement hyperbolique et un peu fiévreux, limité par sa perfection même, art dont chaque détail, chaque fleur devient un tout achevé, suffisant en soi, mille changeantes facettes d'un diamant, mille poèmes en un seul,

Telles, immenses que chacune
Ordinairement se para
D'un lucide contour, lacune
Qui des jardins la sépara,

la compagne du poète, la maîtresse spirituelle, la lectrice unique *(nous fûmes deux !)* comme éveillée d'un songe, mais instruite, docte, va par le monde réel :

Et docte déjà, par chemins,
Elle dit le mot Anastase
Né pour d'éternels parchemins.

1. Selon T. de Wyzewa.

Le mot, et non pas seulement le nom propre *Anastase*. Si l'on veut bien tenir compte de l'étymologie on comprend que ce mot, outre la touche dorée et byzantine qu'il pose sans doute, du bout de la plume, annonce d'abord la Résurrection de la poésie, la vie nouvelle que l'art subtil du suprême poète a créée pour d'éternels parchemins.

Mais non ! La beauté, Pulchérie, est toujours éphémère. Née du Néant et du Vide elle y retourne ; *(sous aucun climat, son aïeul)*, l'artifice de l'art, le trop grand glaïeul, peut dissimuler son tombeau : elle y sera bientôt, encore une fois, enclose et desséchée à jamais, comme le furent toutes ses incarnations précédentes, comme le seront toutes celles futures :

Avant qu'un sépulcre ne rie
Sous aucun climat, son aïeul,
De porter ce nom Pulchérie
Caché par le trop grand glaïeul.

Le sonnet « A la nue accablante... » qui passe pour l'un des plus difficiles perd toute obscurité lorsqu'en supprimant les inversions, on rétablit l'ordre des mots dispersés, suggestivement d'ailleurs, comme les pièces éparses d'un navire que brise la tempête :

« Quel sépulcral naufrage, tu à la nue accablante, basse de « basalte et de laves,... abolit le mât dévêtu. »

* * *

Parvenu à ce point de compréhension, le lecteur de Mallarmé s'écrie souvent : « Quoi? Ce n'était que cela ! Tant de recherches pour décrire une fenêtre, un salon désert, un vaisseau détruit par la Mer. Ces poèmes manquent de substance lyrique. Ne sont-ils pas inutiles ? »

C'est ici qu'il faut révéler l'un des secrets, le principal, de l'obscurité mallarméenne. Le Poète a éprouvé à telle heure du jour, devant tel spectacle, dans telle pièce de son appartement, le phénomène subjectif de l'émotion poétique. Ses vers ne veulent que rétablir cette circonstance, le lieu,

le moment, l'atmosphère particulière de son inspiration. Il te place, lecteur, dans les conditions où il se trouva lui-même en cet instant suprême et singulier. Tu retrouveras, dans le poème, les objets qu'il vit alors, éclairés de la même lumière, touchés du même éclair ou de la même ombre de pensée. Rien de plus. C'est à toi, maintenant, de méditer parallèlement à lui. Si tu étais lui aussi tout à fait, ta ligne de rêverie se confondrait avec la sienne, exactement. Etant autre, elle en sera voisine, mais nécessairement différente. En cela l'œuvre de Mallarmé ouvre au songe, dans des limites précises, des possibilités indéfinies : nulle contrainte ; création seulement de l'état poétique par la reconstitution d'un décor dont le poète a éprouvé la vertu suggestive.

Mallarmé, à partir du moment où il atteint sa perfection, ne nous présente plus que des cadres destinés à enclore les cinq ou six miroirs où l'homme voit apparaître les motifs de toute poésie. Dans le vide magique, « dans l'oubli fermé par ces cadres », se fixera ce que ta propre âme est capable de produire, ce que ton propre regard est à même de découvrir : rien ou presque rien, le paysage quelconque qui t'environne, si tu n'es point poète. Si tu l'es, des visions infinies et merveilleuses comme les songes, les couchants et les nuages.

Avant Mallarmé le poème était achevé, sitôt écrit. Pour Mallarmé l'œuvre, le Livre auquel doit aboutir l'Univers se forme, s'accroît, se recommence sans cesse. Le texte, thème, ne détermine que l'acte initial. Au rare et précieux lecteur, à l'indispensable partenaire, qui sait jouer la partie, de continuer ! C'est en lui et par lui que vit et se poursuit magnifiquement le poème [1].

HENRY CHARPENTIER

1. Il n'est pas inutile de remarquer en outre que beaucoup de ces poésies « *ou études en vue de mieux comme on essaie les becs de sa plume* » sont des esquisses du décor où se déroulera le poème synthétique et final : *Un coup de dés jamais n'abolira le Hasard*.

NOTES D'UN POÈME

Le langage ne se refuse qu'à une chose, c'est à faire aussi peu de bruit que le silence.

L'absence se manifeste encore par des loques (cf. Rimbaud). Tandis que n'importe quels signes sauf peut-être ceux de l'absence nous laissent absents.

Mallarmé n'est pas de ceux qui pensent mettre le silence aux paroles. Il a une haute idée du pouvoir du poète. Il trahit le bruit par le bruit.

Il ne décourage personne de l'ordre, de la folie.

Il a coffré le trésor de la justice, de la logique, de tout l'adjectif. Les magistrats de ces arts repasseront plus tard.

Moments où les proverbes ne suffisent plus. Après une certaine maladie, une certaine émeute, peur, bouleversement.

A ceux qui ne veulent plus d'arguments, qui ne se contentent plus des proverbes de fonte, des armes d'enferrement mutuel, Mallarmé offre une massue cloutée d'expressions-fixes, pour servir au coup-par-supériorité.

Il a créé un outil antilogique. Pour vivre, pour lire et écrire. Contre le gouvernement, les philosophes, les poètes-penseurs. Avec la dureté de leur matière logique.

A brandir Mallarmé le premier qui se brise est un disciple soufflé de verre.

Chaque désir d'expression poussé à maximité.

Poésie n'est point caprice si le moindre désir y fait maxime.

Non à tout prix l' « idée », non à tout prix la « beauté », la forme reconnue, mais ce qui mérite tout du coup les éloges de l'esprit de recherche et les éloges de l'esprit de découverte.

Il y a autant de hasard d'appétition que de hasard d'imagination. Autant de hasard de « il faut vivre » que de hasard de « on ne peut vivre ».

Affranchissement non pas de l'imagination, du rêve, de la fuite des idées, mais affranchissement de l'appétition, du désir de vivre, de chaque caprice d'expression.

Nécessité purement cristalline, purement de formation.

N'importe quel hasard élevé au caractère de la fixité. Proverbes du gratuit. Folie capable de victoire dans une discussion pratique.

Plus tard on en viendra à faire servir Mallarmé comme proverbes. En 1926 il n'a pas encore beaucoup servi. Sinon beaucoup aux poètes, pour se parler à eux-mêmes. Il s'est nommé et demeurera au littérateur pour socle d'attributs.

Malherbe, Corneille, Boileau voulaient plutôt dire « certainement ». La poésie de Mallarmé revient à dire simplement « oui ». « Oui » à soi-même, à lui-même, chaque fois qu'il le désire.

Poète, non pour exprimer le silence.

Poète, pour couvrir les autres voix surprenantes du hasard.

FRANCIS PONGE

POÉTIQUE DE MALLARMÉ

Les vrais disciples rendent aux maîtres plus qu'ils n'en ont reçu ; comme les fils, parfois, dévoilent les pères, par delà le temps et le lieu ils les accomplissent et les achèvent ; et la mort n'interrompt pas l'échange.

Pointe extrême, paradoxale et pure, de diamant, longtemps on fut en droit de tenir la poésie de Mallarmé pour stérile. Ne légiférant jamais, n'imposant qu'à lui-même ses exigences et ses scrupules, il avait fui de faire école ; ceux-là même qui l'admiraient le plus devaient convenir qu'un art si particulier n'était pas imitable et doutaient qu'aucun autre y pût puiser ses forces vitales. Il semblait que cet inventeur n'eût travaillé que pour lui seul.

Mais un système n'est jamais strictement personnel. Il nous aura été donné de voir de quelles applications inattendues celui-ci était capable. La poétique de Mallarmé domine une autre œuvre, qui restitue à son nom, en grandeur et en gloire, l'étincelle dont elle fut suscitée.

*
* *

La plupart des découvertes relèvent de l'analogie, et procèdent du transfert dans un ordre, de moyens et de méthodes prévus pour un autre. Mais la poétique de Mallarmé ne doit presque rien qu'à la poésie. Les apports extérieurs y sont négligeables. La musique elle-même l'enrichit beaucoup moins qu'elle ne le troubla ; elle surexcita son ambition, elle le contraignit, comme une rivale, de resserrer

et d'affiner encore sa technique, mais ses procédés demeurèrent autonomes. Cette technique et ces procédés n'ont presque pas d'autre source qu'une pratique patiente et fervente de son art, nourrie d'une méditation obstinée.

Il était entré dans la vie poétique par des poèmes si somptueux, si surprenants d'éclat et de force qu'ils laissent aux regards un enchantement de mirage et de songe. Il faut douter que le génie du style puisse être porté plus loin que dans certaines strophes des *Fenêtres* ou de l'*Azur*. La composition traditionnelle et claire y laisse mieux qu'ailleurs discerner les dons inouïs : ampleur et mouvement de la phrase et de la strophe, valeur expressive et sonore des mots, art de les mettre en place et d'isoler leurs puissances, — jamais encore volonté de poète ne s'était soumis matière verbale si belle et si pure.

En revanche, nul poète, avant lui, n'avait montré tant d'indifférence à ce qui n'est pas la poésie, mais qui peut la nourrir. Hormis la poésie, hormis ses moyens, sa nature et tout ce qui relève de son règne, il est visible que rien ne l'intéressait. Si l'on excepte quelques rares sonnets d'amour, et ces pièces de circonstance dont la frivolité du sujet indique assez que le sujet n'est pas ce qui doit y retenir, la recherche de la poésie non seulement anime toute son œuvre, mais elle en constitue le thème unique et profond.

Il savait, plus finement et plus délicatement que personne, écrire ; mais il n'entendait en lui aucune de ces voix qui veulent être proférées sur l'heure, coûte que coûte, et contraignent d'écrire, fût-ce moins bien que l'on n'eût aimé. Ni extérieure, ni intime, aucune nécessité ne le pressait.

Il aurait pu se taire, et, de fait, il écrivit peu : mais il aimait trop la poésie pour n'écrire point du tout, et il était trop scrupuleux pour se répéter. Avant lui, d'autres s'étaient renouvelés, ou l'avaient cru, en changeant de thème et de sujet. Ce recours lui eût-il été permis, il l'eût

refusé. Par une nouveauté plus profonde, il tenta de porter à ses limites le génie qui lui était propre. On le vit corriger minutieusement ses anciens poèmes, ou les refaire ; tel de ses derniers sonnets — *A la nue accablante tu* — reprendra, selon une autre poétique, mais fort exactement, le thème du *Guignon*.

*
* *

La prodigieuse sensibilité verbale qui avait fait la beauté de ses poèmes du Parnasse l'inspira très consciemment : « L'œuvre pure, écrivit-il, implique la disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots... »

Deux sortes bien différentes de poètes peuvent se laisser guider par les mots : soit que la surabondance des idées poétiques soit telle en eux que la rime incline seulement leur choix, et c'est le cas de Victor Hugo ; soit qu'ils en aient fort peu, et que la rime crée le vers.

Imaginons Mallarmé dans sa première opération, qui est d'abstraire du langage commun les éléments les plus purs. Il est peu de phrases, même fort belles, et peu de vers, dont les mots ne soient très inégalement expressifs : du premier regard, l'analyse discerne ceux qui l'animent et l'illuminent tout entière, et ceux dont le rôle se borne à signifier quelque chose : les uns qui sont un charme, et les autres, des commodités ou des nécessités. Mallarmé avait toujours exclu de son vers ces fragments de prose dont le robuste génie d'Hugo avait tiré un si prodgieux parti. Et déjà, dès ses premiers poèmes parnassiens, il usait des mots de façon originale et neuve. Point d'effet de contraste : les *Poésies* ne contiennent pas une seule antithèse formelle et sa prose est renarquablement exempte de ces symétries qui sont l'ossature à peu près obligée de toute prose soutenue. Il s'interdit même de jouer en virtuose de leur diversité, comme on varie un thème fondamental. Mais il les considère à part, il isole soigneusement leurs

puissances par l'artifice des sonorités et des coupes : dans la plénitude de leur sens, chacun d'eux sonne distinctement selon son timbre le plus pur.

Passé l'*Après-midi*, il s'avance dans cette voie beaucoup plus loin, pour atteindre dans ses derniers sonnets à une densité dont la poésie française n'avait pas encore montré d'exemple. On le voit alors rechercher les syntaxes, non les plus directes et les plus solides, mais les plus brèves, réduire à l'extrême, et quelquefois à l'excès — parfois au prix de quelque laideur — le lien grammatical, multiplier les appositions ; ou encore, capter dans la courbe d'une même phrase, une gerbe d'images successives. Partout, il paraît guidé par l'ambition, qui ne fut pas toujours un rêve, non pas de peindre avec des mots, mais de susciter la poésie par le seul rapprochement de mots choisis et doctement illuminés.

Que les réussites aient été inégales, il n'y a pas lieu de le contester, ni de s'en étonner : la veine rare de Mallarmé était gênée par la forme fixe du sonnet autant qu'elle en était soutenue. Il est remarquable que si les tercets atteignent presque toujours à une pureté miraculeuse, en revanche, de plus d'un, le second quatrain montre une incontestable faiblesse.



Mallarmé n'aura pas seulement rappelé aux poètes, par l'attention qu'il porta aux problèmes du langage, que les mots sont la matière première de leur art. Mais il montra, par son œuvre, plus distinctement que personne n'avait fait avant lui, le rôle du langage, de ses possibilités et de ses résistances, dans la création poétique.

Assez d'échecs, qu'aucune réussite prolongée ne balance, ont démontré qu'il n'était pas possible de traduire heureusement en vers français un poète étranger : faute de pouvoir utiliser librement les hasards du langage, on cheville.

Mais l'imprudent qui écrirait en prose, ou penserait d'abord trop précisément, un poème, se réservant de le versifier, se verrait accablé des mêmes chaînes. L'acte du vers et l'acte du style ne peuvent être qu'indiscernables, consubstantiels.

Davantage, la poésie ne peut naître que de la matière même du poème : et c'est pour n'obliger point à la trouvaille, à l'imprévisible création, que les rimes trop voisines n'amènent ordinairement que des vers médiocres. Mais au contraire il faut que les exigences du langage contraignent à l'effort ; que l'intrusion d'un ordre du tout étranger à celui de la pensée — puisqu'il n'a pas pour matière des sens, mais les sonorités qui leur sont arbitrairement liées — ne laisse d'autre ressource au créateur que de créer en effet, d'inventer quelque chose qui *pour lui-même* soit nouveau. Poésie, naissance de l'inattendu...

Ce n'est pas autrement que les influences les plus lointaines sont aussi les plus fécondes.

HENRI RAMBAUD

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

ÉPILOGUE A LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ

On réédite aujourd'hui un livre à l'histoire pittoresque duquel je ne puis guère songer sans un de ces sourires amusés qui coïncident si bien avec la ligne de la vie. En 1911, où triomphait un néo-classicisme et où le nom de Mallarmé figurait à peu près une enseigne de cénacle à mettre au musée des curiosités, c'était une idée bizarre qu'un livre de quatre cents grandes pages sur la *Poésie de Stéphane Mallarmé.* Il fut présenté vainement aux éditeurs, dut paraître aux frais de l'auteur, à cinq cents exemplaires, ne commença à se vendre que sept à huit ans plus tard à la fin de la guerre, à l'époque littéraire qui commence par ces deux événements, le prix Goncourt à Marcel Proust, l'apparition de la *Jeune Parque,* et où il semble que nous devions vivre encore quelques années, intéressantes et bien employées. Il eût été réimprimé plus tôt si l'exemplaire corrigé et remanié pour le second tirage n'était resté longtemps égaré dans les bureaux de la rue de Grenelle (les bons, pas ceux de l'Instruction Publique). Peut-être eût-il été plus convenable qu'il reparût l'hiver dernier, celui de la poésie pure.

Etant intervenu dans cette affaire de la poésie pure, je m'attirai de M. Henri Bremond un apologue charmant. Le malicieux abbé rappela l'histoire de ces deux ermites du désert qui, vivant en paix, d'accord sur tout, dans leur solitude, furent curieux de l'esprit du siècle et décidèrent

de se disputer pour voir. Ils étaient assis sur leur banc. « Ce banc est à moi, dit l'un. — Il est à moi, dit l'autre. — Mais oui, il est à vous. » Et le fait est que notre désaccord n'était pas bien vif. J'aurais voulu simplement que M. Bremond s'expliquât sur un dédoublement de l'idée de poésie pure en inspiration pure et en technique pure. Comme le vent du désert n'était pas à la théologie, il préféra parler d'autre chose, et je n'insistai pas.

Le diable, ce jour-là, me paraît avoir cédé bien facilement. Car enfin le banc est un petit peu à moi, — ce fameux banc de la poésie pure devant lequel le Landerneau littéraire défila pendant trois mois comme s'il eût vu un phénomène. Je n'en ai rien dit. Mais aujourd'hui que mon éditeur hasarde vaillamment des sommes, en pleine crise de la librairie, sur la réimpression de cet énorme bouquin, mon vieux Pourana, il faut tout de même que je lui fasse quelque réclame et que, tout comme notre bon ermite, je vive dans l'esprit du siècle. Au dix-septième chapitre de la première partie, que j'ai appelé la *Recherche de l'Absolu*, est esquissée une théorie de la poésie pure avec l'exemple de Mallarmé pour point d'appui. « La nudité d'Hérodiade paraît le symbole de sa poésie, nudité mystique qui supporte les draperies du poème, et qui, en se dévoilant, mourrait à la fois de sa splendeur excessive et du sursaut de sa pudeur. Il garda cette vision de la poésie pure, de la poésie nue, par delà tout décor et tout épanouissement extérieur, vision qu'il n'a point matérialisée, (et c'eût été contradictoire), mais indiquée par des allusions, par un jeu mouvant et des courbes légères... Il tenta donc incertainement en essais d'art, il indiqua plus précisément en spéculations techniques, une poésie pure... La personnalité de l'art, l'horreur de l'inspiration reçue aussi bien que de celle communiquée, il les a poussées, elles aussi, à leur extrémité absolue, à leur hyperbole de poésie pure. » Puis, dans un chapitre sur l'*Existence du Poète*, j'ai essayé

de dégager « une idée du poète pur qui se rencontre sur les chemins de l'absolu avec la poésie pure. » Le sujet appelait d'ailleurs M. Bremond, et sa place sur le banc était réservée.

Que la vitre soit l'art soit la mysticité

ce vers de Mallarmé pourrait servir de devise à M. Bremond. Car l'art et la mysticité sont faits des mêmes verres translucides. Il fallait ici, autant qu'un expert en poésie, un expert en mysticisme. On ne saurait donc s'étonner d'avoir vu la question, à l'Académie, s'agiter autour de l'anatomiste des mystiques. Je rappelais au chapitre cité, qu' « un disciple de Malebranche, le P. André, dans son *Traité du Beau*, distinguait le Beau essentiel, le Beau naturel, le Beau humain. » L'idée du Beau essentiel est spontanée chez un théologien, elle concorde avec l'*Hyperbole !* de la poésie pure. « La poésie pure, écrivais-je encore, est hyperbolique comme le doute premier de Descartes est dit par lui hyperbolique. » Il n'est pas jusqu'à Fénelon auquel, en terminant, je n'aie cru convenable de comparer Mallarmé, et au « petit troupeau » la phalange poétique de la rue de Rome.

* * *

Mais, après tout, ce banc était-il vraiment à moi ? Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants. Voilà des revendications en effet bien puériles. L'inventeur, le propriétaire, ici, ce n'est ni M. Bremond, ni Valéry, ni moi : c'est Mallarmé.

Que Mallarmé n'ait pas prononcé le mot de poésie pure, cela n'a aucune importance à côté de ce fait, qu'il n'a presque rien écrit qui ne relevât du problème de la poésie pure, et que, comme les grandes mystiques sur la religion pure, comme Spinoza sur la philosophie pure, il a joué sa vie sur la poésie pure, jeté le dé pour abolir le hasard qui la contamine. Il a circulé sur un parvis où il ne croise que les plus hautes branches de la philosophie et de

la religion. Quand il a médité sur le théâtre, il s'est aperçu que c'était presque inutile, le théâtre pur se trouvant réalisé dans la messe. A la limite de son élan poétique il y a une sorte de messe, dite dans l'église de Saint-Spirit. Vous vous demandez quel est ce saint qui ne figure pas au calendrier. Je m'étais posé la même question pour un village de Vaucluse qui s'appelle Saint-Trinit, jusqu'au jour où le Bottin des départements (pioché selon le conseil d'Amouretti) m'apprit que la fête du pays avait lieu le jour de la Trinité. Nos braves Méridionaux avaient fait de la Trinité un saint local. Je voudrais qu'un village français eût eu la même pensée pour le Saint-Esprit, et dédié une église à Saint-Spirit, où je ne manquerais point d'aller en pélerinage. Faute de l'office de ce saint, nous avons le salut de Mallarmé

Solitude, récif, étoile,
A n'importe ce qui valut
Le blanc souci de notre toile.

Et voilà, comme le flair sacerdotal de M. Bremond l'a subodoré, la vraie littérature de chapelle.

La chapelle c'était le salon de la rue de Rome. Elle eut son petit clergé, ou du moins ses enfants de chœur, les poètes symbolistes. Voici Henri de Régnier, voué dès lors à une belle destinée d'évêque, élégant et habile, ayant au doigt l'améthyste authentique de la poésie purifiée, plus lumineux que charnel et à qui le roman est venu à souhait ouvrir les voies du siècle ; Louys, cardinal de la Renaissance, Bembo qui rêve à César Borgia ; Mauclair, acolyte loyal et fidèle ; Souza, l'argumentateur et le théologien de l'église poétique ; Viélé-Griffin, qui occupe l'harmonium intime les jours de semaine ; Valéry, qui tient, en principe, les grandes orgues aux jours de fête, qui les tiendra, disaient les sceptiques, à Pâques ou à la Trinité, laissant à sa place, en le plus authentique mallarmisme, une absence d'organiste. Et pourtant les sceptiques ont eu tort. Pâques et

la Trinité sont venus. C'est Valéry à l'orgue (le jour où l'abbé Bremond parle en chaire) qui attire le monde, le beau monde. Quelle messe verte, le jour de l'enterrement d'Anatole France, le vrai, l'an prochain ! — Claudel, qui, par delà le Nouveau Testament, spirituel, de Mallarmé, retrouve et revit Rimbaud comme un Ancien Testament, charnel, — André Gide, qui voit la religion par le côté où on la réforme, qui songe à aménager l'église en temple, la réflexion sur l'art en réflexion sur la morale et la vie, le porche sculpté en porte étroite.

Religion et poésie, les deux Idées, dans leur ciel platonicien, tournent ici l'une sur l'autre avec la souplesse de la vie. Le XIXe siècle, avec Chateaubriand, a débuté par la poésie de la religion. Il se clot, avec Mallarmé et ses disciples, par une religion de la poésie. Voilà le bénéfice que le recul d'un quart de siècle, en 1926, nous permet d'apprécier en toute connaissance.

Comme c'est curieux, comme c'était imprévisible, la manière dont les choses se sont passées ! Il a semblé d'abord que Mallarmé, le symbolisme, ce fussent des vieilles lunes du temps des robes longues. Robert de Souza, homme de foi, eût été à peu près seul, il y a dix ans, à oser envoyer de Nice le télégramme à la Paul Alexis : « Symbolisme pas mort. Lettre suit. » (Lisez *Où nous en sommes ?* qui prend bonne place dans les archives de la question poésie pure.) On attend le mouvement d'art nouveau, l'inévitable mouvement d'après-guerre, le 1830 de ce 1815, on retient son strapontin pour une bataille d'Hernani. Et il se trouve que brusquement occupent une place centrale quatre gloires à retardement, Proust, Valéry, Gide, Claudel. Proust ne figure ici que comme leur compagnon d'âge, dont l'influence s'exerce, comme la leur, sur une génération qui n'est pas la sienne. Mais Valéry, Gide et Claudel sont en somme des symbolistes. Nous étions bien un millier qui les mettions au dessus des gloires volumineuses : leur renommée n'en était pas moins une renommée à tirage

restreint. Un polémiste appelait cela le snobisme de la mévente. Je veux bien. Drumont disait qu'avec un lingot d'or dans sa poche on peut être embarrassé pour payer sa place en omnibus, et c'est là une vieille histoire de la littérature. Mais précisément l'économie d'après-guerre nous a habitués à distinguer plus spontanément (comme les gamins de dix ans discernent aujourd'hui à un kilomètre la marque d'une voiture) les valeurs or et les valeurs papier. Toute une psychologie de l'inflation littéraire est devenue facile, et nous l'esquisserons au premier jour. En attendant il est apparu que le nom, le signe de Mallarmé authentiquaient une valeur or. Il y a là une psychologie de l'idéal que vous retrouverez en relisant dans *Divagations* le *Phénomène Futur* et le sonnet qui s'y enchâsse.

Parlons sans imagerie. Il ne s'agit, sous ce signe de Mallarmé, pas seulement de la poésie pure, mais aussi et surtout de la littérature pure. Je veux dire la littérature, l'acte de mettre du noir sur du blanc et de publier, se prenant lui-même comme matière à approfondir et comme objet à réfléchir. Si je traitais ici des origines historiques du problème, je consacrerais un paragraphe à Sainte-Beuve, un autre aux Goncourt, un encore aux Parnassiens. Ces avenues aboutiraient à Mallarmé, à Valéry, à tout un pan de la littérature actuelle. Le seul mouvement collectif, cohérent, à place marquée, qu'il y ait eu entre le symbolisme et l'après-guerre, l'unanimisme, ne s'est pas produit sur ce terrain. Mais le mouvement Dada ? le surréalisme ? Ici plus d'un lecteur se récrie. « A l'unanimisme, qui a donné des œuvres, qui a mené à la lumière Romains, Duhamel, Vildrac, Durtain, Arcos, vous comparez la fumisterie Dada, le surréalisme qui n'est jusqu'à présent qu'une littérature de manifestes ! » Pardon. La critique peut se trouver devant ce que j'appellerai des mouvements purs, c'est-à-dire des mouvements littéraires qui viennent à leur temps, jalonnent un courant, permettent au critique de se mouvoir librement parmi les idées sans se voir dérangé

par des hommes de génie, dont la personnalité irrationnelle mange tout. Ainsi la querelle des Anciens et des Modernes au XVII[e] siècle, événement littéraire aussi important en soi que la réforme de Malherbe et le romantisme, ne s'est que fort peu manifestée par des œuvres, à cause peut-être de la maladresse d'une nourrice qui a laissé choir au maillot le génie qui l'eût interprétée. Qu'est-ce que cela fait au critique, s'il a repéré le mouvement ? Notons qu'il n'y a pas eu une littérature Dada, mais un mouvement Dada, que le poisson soluble d'André Breton est un mouvement qui se meut, s'emporte, se dévore lui-même, comme les chopes à Genève, dont les faux-cols sont si élevés qu'en laissant reposer la bière on les voit se boire toutes seules. La littérature pure se trouve intéressée là-dedans. Le titre de la revue *Littérature* était fort bien choisi. Elle débuta à peu près par une enquête qui posait aux écrivains cette question : « Pourquoi écrivez-vous ? » Plusieurs répondirent. Les Mastuvus, vieille garde du genre enquête, paraphrasèrent plus ou moins le : J'écris pour soulager ce qui gémit en moi. D'autres virent là une question insolemment ironique. Je préfère croire que ces jeunes gens s'émerveillaient indéfiniment, comme Mallarmé, devant le mystère de l'encrier, et demandaient à leurs aînés : Comment est-ce possible ? — de même que le jeune bachelier de philosophie prend en pitié ses parents, notables commerçants, dont toute l'activité et les propos impliquent qu'ils ne se sont jamais posé la question de savoir si le monde extérieur existe. Moi, qui fais vaguement fonctions, en littérature, de prof de philo, je trouve cela très bien. L'intelligence consiste à se poser ces questions-là au moins une fois dans sa vie. Des spécialistes se les posent toute leur vie.

J'entends d'ici la vieille objection. Vous parliez de chope qui se boit toute seule. Voilà une littérature qui risque de se lire toute seule, je veux dire de n'avoir d'autres lecteurs que les littérateurs eux-mêmes. « Ils se lisent entre

eux !» disait, lors d'un charivari, cet ami qui tapait si fort sur un poêlon et qui n'a pas une figure à laisser la bière se boire elle-même. C'est vrai, ou plutôt ce pourrait être vrai dans un monde plus paradoxalement préoccupé d'essences littéraires, plus perméable aux mouvements purs, plus mallarméen encore. Si vous voulez, maladies des vieilles littératures, mais maladies qui ne risquent pas d'être contagieuses. La perle est d'ailleurs une maladie de l'huître et le fromage lui-même une maladie du lait. Mallarmé a réalisé le type non seulement d'une littérature sur la littérature, mais d'une littérature pour les littérateurs. Il en faut. Et, pour qui sent dans sa durée organique la littérature française, il en fallait à la fin du XIX[e] siècle.

Mais qu'est-ce qu'une littérature sur la littérature, sinon la définition même de la critique ? Ce Mallarmé qui provoque et déçoit l'exégèse, qui figure le centre d'un dialogue jamais fini, dans ce nuage bleu (brumes d'été ? encens de chapelle ? fumée de tabac ?) il me paraît le type du poète non seulement pour les littérateurs, mais, plus spécialement, pour les critiques. Critique, lui, non des auteurs, mais des essences. J'avoue, disait-il, mon incompétence sur toute autre chose que l'absolu. L'âme littéraire, liée à un corps, à des corps, ne saurait demeurer longtemps en contact avec ces essences. Il faut qu'elle les visite, qu'elle sache qu'elles existent. Ainsi fait des mystiques l'âme religieuse.

Voilà le bienfait de Mallarmé. J'accuse ici intentionnellement — et on excusera — le parti-pris de dégager de ce paysage littéraire un ordre de mouvements purs. Ce parti-pris trouve aujourd'hui un public non seulement pour l'accepter, mais pour le sous-entendre. J'aurais voulu rendre ma *Poésie de Mallarmé* moins indigne non seulement du Poète, mais de ce magnifique été de 1911 où elle fut écrite et qui produisit les meilleurs vins du XX[e] siècle. La date, cependant, importe. En ce temps les spéculations sur le mouvement pur ne sortaient guère du monde des phi-

losophes, de l'héraclitéisme bergsonien, et même, dans Bergson, c'était à l'intuition plutôt qu'à la mobilité qu'on s'attachait. Quelques années de vie nouvelle, d'invention mécanique, de mode, de littérature, de peinture, ont jeté l'homme d'après-guerre, sa vision, son goût, son sens interne, en plein courant de mobilisme. Jusqu'à l'inévitable réaction.

Esquissons dès maintenant une réaction, nous aussi. Il faudrait nous souvenir que la critique ne porte pas seulement sur des idées et des mouvements, mais sur des hommes, sur des individus. Les racines des personnalités originales soutiennent, étagent en terrasses, disposent pour la production et la culture, œuvres de patience, ces terres qui sur les pentes vives s'ébouleraient avec les eaux et comme elles. Mallarmé fut une de ces personnalités, dont une ample *Vie* à l'anglaise, écrite par qui de droit, éclairerait patiemment le visage que j'ai laissé, par incompétence, dans une ombre presque impersonnelle. Le paysage d'idées ne servait, pour Sainte-Beuve, que de fond au portrait. C'est la voie saine et complète de la critique, parce qu'elle porte avant tout sur les individus, sur l'histoire et la personnalité de génies uniques, sur ce que jamais on ne verra deux fois, sur ce qui déclasse et rejette dans le subalterne nos jeux d'école à propos de la race, du milieu et du moment — ou de l'évolution des genres — ou des mouvements purs.

ALBERT THIBAUDET

VOYAGE AU CONGO [1]

CARNET DE ROUTE

Chapitre I

Better be imprudent moveables
than prudent fixtures.
Keats (6 Août 1819).

21 juillet. — Troisième jour de traversée.

Indicible langueur. Heures sans contenu ni contour.

Après deux mauvais jours, le ciel bleuit ; la mer se calme ; l'air tiédit. Un vol d'hirondelles suit le navire.

Ce carnet me fut donné par Mme Théo, alors que nous pensions nous embarquer en Novembre. Quelle imprudence c'eût été. Nous n'avons pas eu trop de ces six mois de plus pour préparer ce voyage. Mais emportés depuis une semaine dans une telle furie d'achats, qu'il était grand temps de partir. Au dernier moment, on rajoute encore un attirail de pêche, des feux de Bengale, un drapeau français, des mongolfières, etc. Seul manque à l'appel le « Rangoon Oïl », contre les insolations... Hélas ! les fournitures de photo, écrans, parasoleil, etc., que devait nous renvoyer à Bordeaux Mme Théo, ne nous ont pas rejoints à temps. Marc est désespéré ; il se rend compte trop tard de l'imprudence qu'il y avait à déserter Paris les avant-derniers jours, et à se reposer sur des promesses de marchands, de

fournisseurs. J'ai pu craindre un instant que ce contretemps n'eût raison de sa belle humeur.

Je m'étais promis de ne commencer à rien écrire sur ce carnet avant d'avoir quitté Bordeaux. Pourtant j'eusse voulu noter bien des choses, et mon précédent carnet était rempli depuis longtemps. Indicible soulagement d'avoir achevé mes *Faux-Monnayeurs*. Voluptueuse libération de la pensée. Je tâcherai par la suite de me ressaisir de certaines réflexions qui me plaisaient parce qu'elles ne devaient leur rareté qu'au « bon sens », et qu'il s'en faut que le bon sens soit, de nos jours, chose commune. Une certaine prud'hommerie le remplace, aux yeux de qui, souvent, le vrai bon sens paraît folie. Je reviendrai là-dessus. Mais, aujourd'hui, ce que l'on prône le plus en un esprit, c'est sa pente ; et je mets précisément ma sagesse à ne céder point à la mienne, si tant est que j'en aie quelqu'une. Je l'ai déjà dit quelque part : rien ne m'a plus flatté jamais que ce que Claudel m'écrivit un jour : « Vous êtes un esprit sans pente ». Il faut du reste se méfier de cette image qui doit simplement dénoncer certaine préférence et inclination de l'esprit vers ce qui le flatte et le sert ; certaine prédisposition qui risque de fausser sa balance...

J'écrirai dans ce carnet tout et n'importe quoi... Point n'est besoin de le dire ; on verra bien.

Le gênant, dans les relations de voyage, c'est lorsqu'on perd de vue le voyageur ; il ne me plaît point qu il s'efface ; il m'intéresse autant que le pays parcouru.

Si je me souciais d'apporter ici quelque ordre... Mais on ne l'obtient qu'aux dépens de la vie.

On ne bercera jamais assez les enfants, du temps de leur prime jeunesse. Et même je serais d'avis qu'on usât, pour les calmer, les endormir, d'appareils profondément bousculatoires. Pour moi, qui fus élevé selon des méthodes rationnelles, je ne connus jamais, de par ordre de ma

mère, que des lits fixes ; grâce à quoi je suis aujourd'hui particulièrement sujet au mal de mer.

Pourtant je tiens bon ; je tâche d'apprivoiser le vertige, et constate que, ma foi, je tiens mieux que nombre de passagers. Le souvenir de mes six dernières traversées (Maroc, Corse, Tunisie) me rassure.

Compagnons de traversée : administrateurs et commerçants. Je crois bien que nous sommes les seuls à voyager « pour le plaisir ».

Je reprends, avec délices, depuis la fable I, toutes les fables de La Fontaine. Je ne vois pas trop de quelle qualité l'on pourrait dire qu'il ne fasse preuve. Celui qui sait bien voir peut y trouver trace de tout ; mais il faut un œil averti, tant la touche, souvent, est légère. C'est un miracle de culture. Sage comme Montaigne ; sensible comme Mozart.

Hier, inondation de ma cabine, au petit matin, lors du lavage du pont. Un flot d'eau sale où nage piteusement le joli petit Gœthe *letherbound*, que m'avait donné le Comte Kessler (où je relis les *Affinités*).

— Qu'est-ce que vous aller chercher là-bas ?

— J'attends d'être là-bas pour le savoir.

Je me suis précipité dans ce voyage comme Curtius dans le gouffre. Il ne me semble déjà plus que précisément je l'aie voulu (encore que depuis des mois ma volonté se soit tendue vers lui) ; mais plutôt qu'il s'est imposé à moi par une sorte de fatalité inéluctable — comme tous les événements importants de ma vie. Et j'en viens à presque oublier que ce n'est là qu'un « projet de jeunesse réalisé dans l'âge mûr » ; ce voyage au Congo, je n'avais pas vingt ans que déjà je me promettais de le faire ; il y a trente-six ans de cela.

25 juillet.

Ciel uniformément gris ; d'une douceur étrange. Cette

lente et constante descente vers le sud doit nous amener à Dakar ce soir.

Hier des poissons volants. Aujourd'hui des troupeaux de dauphins. Le commandant Scoof les tire de la passerelle. L'un d'eux montre son ventre blanc d'où sort un flot de sang.

En vue de la côte africaine. Ce matin une hirondelle de mer contre la lisse. J'admire ses petites pattes palmées et son bec bizarre. Elle ne se débat pas lorsque je la prends. Je la garde quelques instants dans ma main ouverte ; puis elle prend son vol et se perd de l'autre côté du navire.

26 juillet.

Dakar la nuit. Rues droites désertes. Morne ville endormie. On ne peut imaginer rien de moins exotique, de plus laid. Un peu d'animation devant les hôtels. Terrasses des cafés violemment éclairées. Vulgarité des rires. Nous suivons une longue avenue, qui bientôt quitte la ville française. Joie de se trouver parmi des nègres. Dans une rue transversale, un petit cinéma en plein air, où nous entrons. Derrière l'écran, des enfants noirs sont couchés à terre, au pied d'un arbre gigantesque, un fromager sans doute. Nous nous asseyons au premier rang des secondes. Derrière moi un grand nègre lit à haute voix le texte de l'écran Nous ressortons. Devant l'entrée, quelques enfants à demi nus, charmants. Et longtemps nous errons encore ; si fatigués bientôt que nous ne songeons plus qu'à dormir. Mais à l'hôtel de la Métropole, où nous avons pris une chambre, le vacarme d'une fête de nuit, sous notre fenêtre, empêche longtemps le sommeil.

Dès six heures, nous regagnons l'*Asie*, pour prendre un appareil de photo. Une voiture nous conduit au marché. Chevaux squelettiques, aux flancs rabotés et sanglants, dont on a badigeonné les plaies au bleu de prusse. Nous quittons ce triste équipage pour une auto, qui nous mène à six kilomètres de la ville, traversant des terrains vagues

que hantent des hordes de charognards. Certains perchent sur le toit des maisons, semblables à d'énormes pigeons pelés.

Jardin d'Essai. Arbres inconnus. Buissons d'hibiscus en fleurs. On s'enfonce dans d'étroites allées pour prendre un avant-goût de la forêt tropicale. Quelques beaux papillons, semblables à de grands machaons, mais portant, à l'envers des ailes, une grosse macule nacrée. Chants d'oiseaux inconnus, que je cherche en vain dans l'épais feuillage. Un serpent noir très mince et assez long glisse et fuit.

Nous cherchons à atteindre un village indigène, dans les sables, au bord de la mer ; mais une infranchissable lagune nous en sépare. Admirables baobabs.

Déjeuner très agréable chez M. et Mme Fourneau, avec M. et Mme G. avec qui nous avons voyagé et qui viennent remplacer M. Fourneau à la direction des Chargeurs. Mme G., une des plus attachantes figures de femmes que j'ai rencontrées (et ces mots sont bien insuffisants pour expliquer avec quelle émotion je la quitte).

27 juillet.

Jour de pluie incessante. Mer assez houleuse. Nombreux malades. De vieux coloniaux se plaignent : « Journée terrible ; vous n'aurez pas pire »... Somme toute, je supporte assez bien. Il fait chaud, orageux, humide ; mais il me semble que j'ai connu pire à Paris ; et je suis étonné de ne pas suer davantage.

Le 29, arrivée en face de Konakry. On devait débarquer dès sept heures ; mais depuis le lever du jour, un épais brouillard égare le navire. On a perdu le point. On tâtonne et la sonde plonge et replonge. Très peu de fond ; très peu d'espace entre les écueils de corail et les bancs de sable. La pluie tombait si fort que déjà nous renoncions à descendre, mais le commandant Scoof nous invite dans sa pétrolette.

Très long trajet du navire au wharf, mais qui donne au brouillard le temps de se dissiper ; la pluie s'arrête.

Le commissaire qui nous mène à terre nous avertit que nous ne disposons que d'une demi-heure, et qu'on ne nous attendra pas. Nous sautons dans un pousse, que tire un jeune noir « mince et vigoureux », et que pousse par derrière un enfant. Le ciel est bas. Extraordinaire quiétude et douceur de l'air. Beauté des arbres, des enfants au torse nu, rieurs, au regard languide. Tout ici semble promettre le bonheur, la volupté, l'oubli.

31 juillet.

Tabou. — Un phare bas, qui semble une cheminée de steamer. Quelques toits perdus dans la verdure. Le navire s'arrête à deux kilomètres de la côte. Trop peu de temps pour descendre à terre ; mais, du rivage s'amènent deux grandes barques pleines de Croumens. L'*Asie* en recrute soixante-dix pour renforcer l'équipage — qu'on rapatriera au retour.

Hommes admirables pour la plupart, mais qu'on ne reverra plus que vêtus.

Dans une minuscule pirogue, un nègre isolé chasse l'eau envahissante, d'un claquement de jambe contre la coque.

1er août.

Image de l'ancien « Magasin Pittoresque » : la barre à Grand Bassam. Paysage tout en longueur. Une mer couleur thé, où traînent de longs rubans jaunâtres de vieille écume. Et, bien que la mer soit à peu près calme, une houle puissante vient, sur le sable du bord, étaler largement sa mousse. Puis un décor d'arbres très découpés, très simples, et comme dessinés par un enfant. Ciel nuageux.

Sur le wharf, un fourmillement de noirs poussent des wagonnets. A la racine du wharf, des hangars ; puis, de droite et de gauche, coupant la ligne d'arbres, des maisons basses, aplaties, aux couvertures de tuiles rouges. La ville est écrasée entre la lagune et la mer. Comment imaginer,

tout près, sitôt derrière la lagune, l'immense forêt vierge, la vraie...

Pour gagner le wharf, nous prenons place à cinq ou six dans une sorte de balancelle qu'on suspend par un crochet à une élingue, et qu'une grue soulève et dirige à travers les airs, au-dessus des flots, vers une vaste barque, où le treuil la laisse lourdement choir.

On imagine des joujous requins, des joujous épaves, pour des naufrages de poupées. Les nègres nus crient, rient et se querellent en montrant des dents de cannibales. Les embarcations flottent sur le thé, que griffent et bêchent de petites pagaies en forme de pattes de canard, rouges et vertes, comme on en voit aux fêtes nautiques des cirques. Des plongeurs happent et emboursent dans leurs joues les piècettes qu'on leur jette du pont de l'*Asie*. On attend que les barques soient pleines ; on attend que le médecin de Grand - Bassam soit venu donner je ne sais quels certificats ; on attend si longtemps que les premiers passagers, descendus trop tôt dans les nacelles, et que les fonctionnaires de Bassam, trop empressés à les accueillir, balancés, secoués, chahutés, tombent malades. On les voit se pencher de droite et de gauche, pour vomir.

Grand-Bassam. — Une large avenue, cimentée en son milieu ; bordée de maisons espacées, de maisons basses. Quantité de gros lézards gris fuient devant nos pas et regagnent le tronc de l'arbre le plus proche, comme à un jeu des quatre coins. Diverses sortes d'arbres inconnus, à larges feuilles, étonnement du voyageur. Une race de chèvres très petite et basse sur jambes ; des boucs à peine un peu plus grands que des chiens terriers ; on dirait des chevreaux, mais déjà cornus et membrus, qui dardent par saccade un aiguillon violâtre incroyablement long, tordu en vrille.

Transversales, les rues vont de la mer à la lagune ; celle-ci, peu large en cet endroit, est coupée d'un pont

qu'on dirait japonais. Une abondante végétation nous attire vers l'autre rive ; mais le temps manque. L'autre extrémité de la rue se perd dans le sable d'une sorte de dune ; un groupe de palmiers à huile ; puis la mer, qu'on ne voit pas, mais que dénonce la mâture d'un grand navire.

Lomé (2 août).

Au réveil, un ciel de pluie battante. Mais non ; le soleil monte ; tout ce gris pâlit jusqu'à n'être plus qu'une buée laiteuse, azurée ; et rien ne dira la douceur de cette profusion d'argent. L'immense lumière de ce ciel voilé, comparable au pianissimo d'un abondant orchestre.

Cotonou (2 août).

Combat d'un lézard et d'un serpent d'un mètre de long, noir lamé de blanc, très mince et agile, mais si occupé par la lutte que nous pouvons l'observer de très près. Le lézard se débat, parvient à échapper, mais abandonnant sa queue, qui continue longtemps de frétiller à l'aveuglette. Un indigène accourt avec une grosse pierre pour écraser le serpent, puis longtemps fouille, mais en vain, l'amas de feuilles mortes et de palmes sèches où le serpent s'est réfugié.

Conversations entre passagers.

Je voudrais, comme dans le *Quotidien*, ouvrir une rubrique, dans ce carnet : « Est-il vrai que... »

Est-il vrai qu'une société américaine, installée à Grand-Bassam, y achète l'acajou qu'elle nous revend ensuite comme « mahogany du Honduras ?

Est-il vrai que le maïs que l'on paie 35 sous en France ne coûte que... etc.

Libreville, (6 août), Port-Gentil (7 août).

A Libreville, dans ce pays enchanteur,

où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux,

l'on meurt de faim. L'on ne sait comment faire face à la disette. Elle règne, nous dit-on, plus terrible encore à l'intérieur du pays.

La grue de l'*Asie* va cueillir à fond de cale les caisses qu'elle enlève dans un filet à larges mailles, puis déverse dans le chaland transbordeur. Des indigènes les reçoivent et s'activent avec de grands cris. Coincée, heurtée, précipitée, c'est merveille si la caisse arrive entière. On en voit qui éclatent comme des gousses, et répandent comme des graines leur contenu de boîtes de conserves. J'en saisis une. F., agent principal d'une entreprise d'alimentation, à qui je la montre, reconnaît la marque et m'affirme que c'est un lot de produits avariés qui n'a pu trouver acheteur sur le marché de Bordeaux.

8 août.

Mayoumba. — Lyrisme des pagayeurs, au dangereux franchissement de la barre. Les couplets et les refrains de leur chant rythmé se chevauchent. (Je retrouverai ce chevauchement si particulier, dans les chants de la région du Tchad.) A chaque enfoncement dans le flot, la tige de la pagaie prend appui sur la cuisse nue. Beauté sauvage de ce chant semi-triste ; allégresse musculaire ; enthousiasme farouche. A trois reprises la chaloupe se cabre, à demi dressée hors du flot ; et lorsqu'elle retombe un énorme paquet d'eau vous inonde, que vont sécher bientôt le soleil et le vent.

Nous partons à pied, tous deux, vers la forêt. Une allée ombreuse y pénètre. Etrangeté. Clairières semées de quelques huttes de roseaux. L'administrateur vient à nous en tippoye, et en met aimablement deux autres à notre disposition. Il nous emmène, alors que nous étions déjà sur le chemin du retour ; et nous rentrons de nouveau dans la forêt. A vingt ans je n'aurais pas eu joie plus vive. Cris et bondissements des porteurs. Nous revenons par le bord de

la mer. Sur la plage, fuite éperdue des troupeaux de crabes, hauts sur pattes et semblables à de monstrueuses araignées.

9 août 7 heures du matin.

Pointe Noire[1]. — Ville à l'état larvaire, qui semble encore dans le sous-sol.

1. C'est à ce point de la côte, que doit aboutir le chemin de fer de Brazzaville-Océan, seul moyen d'obvier à l'embouteillage de notre colonie. Le Congo serait un débouché naturel pour les richesses de l'intérieur ; mais, non loin de la côte, ce fleuve traverse une région montagneuse, il cesse d'être navigable à partir de Matadi et ne le redevient qu'au Stanley Pool (Brazzaville-Kinshassa). Matadi est relié à Kinshassa par le chemin de fer que le roi Léopold fit exécuter en Congo belge, sur les indications et sous la direction du Colonel Thys. Ce chemin de fer qui fonctionne depuis 1900 traverse la région que J. Conrad devait encore traverser à pied en 1890 et dont il parle dans *Cœur de Ténèbres* — livre admirable qui reste encore aujourd'hui profondément vrai, j'ai pu m'en convaincre, et que j'aurai souvent à citer. Aucune outrance dans ses peintures : elles sont cruellement exactes ; mais ce qui les désassombrit, c'est la réussite de ce projet qui, dans son livre, paraît si vain. Si coûteux qu'ait pu être, en argent et en vies humaines, l'établissement de cette voie ferrée, à présent elle existe pour l'immense profit de la colonie belge — et de la nôtre. Mais désormais elle est insuffisante ; à quel point, c'est ce que cette lettre du Président de la Chambre de Commerce belge à Kinshassa, laisse entrevoir :

« La situation, au point de vue du « cargo général magasin », c'est-à-dire : marchandises de commerce emballées en caisses, est plus inextricable qu'elle ne l'a jamais été. Au 1er janvier 1926, il y avait dans les magasins de la Manucongo à Matadi 6.089.200 kilos de marchandises en souffrance. Dans ce stock, on comptait 694 tonnes du *Rogier* parti en octobre. Ce dernier steamer était à Matadi depuis plus de soixante-dix jours, et pas un seul colis n'avait encore été déchargé au moment où je me trouvais à Matadi.

» Les chargements des 4 steamers français : *Alba*, *Europe*, *Tchad*, *Asie*, comportant près de 80.000 dames-jeannes et un nombre considérable de caisses de vin, restaient en souffrance dans les magasins de la Manucongo. »

Seule la ligne Brazzaville-Pointe Noire peut mettre fin à cette dépendance déplorablement gênante et onéreuse pour la colonie française. Et l'on peut s'indigner du nombre de vies humaines qu'ont déjà coûté les travaux en vue de son établissement, et qu'ils devront coûter encore ; mais il faut se persuader que notre colonie a le besoin le plus

9 août, 5 heures du soir.

Nous entrons dans les eaux du Congo. Gagnons Banane dans la vedette du commandant Scoof. Chaque occasion de descendre à terre nous trouve prêts. Retour à la nuit tombante.

La joie est peut-être aussi vive ; mais elle entre en moi moins avant ; elle éveille un écho moins retentissant dans mon cœur.

Ah ! pouvoir ignorer que la vie rétrécit devant moi sa promesse... Mon cœur ne bat pas moins fort qu'à vingt ans.

Lente remontée du fleuve dans la nuit. Sur la rive gauche, au loin, quelques lumières ; un feu de brousse, à l'horizon ; à nos pieds l'effrayante épaisseur des eaux.

(10 août).

Un absurde contre-temps m'empêche, en passant à Bôma, d'aller présenter mes respects au gouverneur du Congo belge. Je n'ai pas encore bien compris que, chargé de mission, je représente et suis dès à présent un person-

pressant de cette ligne et qu'elle ne pourra commencer à prospérer que lorsqu'aura pris fin sa servitude. Aucune œuvre de ce genre, on ne peut la mener à bien, hélas, sans consentir à de cruels sacrifices. Des précautions mieux prises auraient-elles pu les diminuer ? C'est ce qu'appréciera la commission d'enquête qui vient d'être envoyée sur les lieux. Pour moi je me refuse à me prononcer sur ce que je ne connais que par ouï-dire, que par des « bruits qui courent ». Je sais trop, en effet, l'intérêt que certains peuvent avoir à les faire courir, et le parti qu'ils en prétendent tirer pour discréditer dans l'esprit des gouvernants et dans l'opinion publique le Gouverneur Général actuel, M. Antonetti. L'animosité qu'il soulève s'explique lorsqu'on apprend que M. Antonetti ose tenir tête aux Compagnies concessionnaires toutes-puissantes, qu'il s'oppose au renouvellement de leurs concessions, à la prolongation, pour le plus grand profit de quelques particuliers, d'un régime monstrueusement abusif et ruineux pour la colonie — sur lequel je n'aurai que trop d'occasions de revenir.

nage officiel. Le plus grand mal à me gonfler jusqu'à remplir ce rôle.

Matadi [1] (10 août), 6 heures du soir.

Van der Velde et Lebeuf, le gendre du colonel Thys, ont écrit pour annoncer ma venue. L'amabilité des Belges est extrême, et M. de Saint-Hubert nous aide à dédouaner des colis en souffrance.

Partis le 12, à 6 heures du matin — arrivés à Thysville à 6 h. 1/2 du soir.

A Thysville, excellent accueil de M. Bouzin, directeur des chemins de fer, qui nous héberge ; conversation des plus intéressante, qui se prolonge fort avant dans la nuit. Nous repartons vers 7 heures du matin, pour n'arriver à Kinchassa qu'à la nuit close.

Le lendemain traversée du Stanley-Pool. Arrivée vendredi 14 à 9 heures du matin à Brazzaville [2].

Brazzaville.

Étrange pays, où l'on n'a pas si chaud que l'on transpire.

1. « La seule raison d'être de cette ville est sa position au point terminus de la navigation et à la tête de ligne du chemin de fer. Construite en toute hâte au milieu des rochers, dans des conditions aussi peu hygiéniques que possible, elle laisse la plus détestable impression à tous les Français qui sont obligés d'y séjourner, malgré l'obligeance des fonctionnaires du chemin de fer belge. »
A. Chevalier, *L'Afrique centrale française*, p. 3.

2. « La voie ferrée (de Matadi à Kinshassa) qui se continue pendant 400 kms à travers une véritable Suisse africaine, a exigé un grand nombre de travaux d'art et coûté environ 70 millions. Elle est entièrement l'œuvre du colonel Thys, qui en présenta le projet dès 1887. Les premiers travaux de terrassement furent commencés en mars 1890, mais ce n'est que huit ans plus tard, en mars 1898, que la locomotive arriva au Stanley Pool. Actuellement la compagnie fait plus d'un million de recettes par mois. Non seulement elle draine tous les produits de l'intérieur du Congo belge, mais elle est aussi l'unique voie actuellement praticable pour accéder dans le Moyen-Congo, dans la Sangha, dans l'Oubangui et dans les territoires du Tchad. »
Chevalier, *ibid.*, p. 3.

A chasser les insectes inconnus, je retrouve des joies d'enfant. Je ne me suis pas encore consolé d'avoir laissé échapper un beau longicorne vert pré, aux élytres damasquinées, zébrées, couvertes de vermiculures plus foncées ou plus pâles ; de la dimension d'un bupreste, la tête très large, armée de mandibules-tenailles. Je le rapportais d'assez loin, le tenant par le corselet, entre pouce et index ; sur le point d'entrer dans le flacon de cyanure, il m'échappe et disparaît aussitôt.

Je m'empare de quelques beaux papillons porte-queue, jaune soufré maculés de noir, très communs ; et d'un autre un peu moins fréquent, semblable au machaon, mais plus grand, jaune zébré de noir (que j'avais déjà vu au jardin d'Essai de Dakar).

Ce matin, nous sommes retournés au confluent de Congo et du Djoué, à six kilomètres environ de Brazzaville. (Nous y avions été hier au coucher du soleil). Petit village de pêcheurs. Bizarre lit de rivière à sec, tracé par une incompréhensible accumulation de « boulders » presque noirs ; on dirait la morène d'un glacier. Nous bondissons de l'une à l'autre de ces roches arrondies, jusqu'aux bords du Congo. Petit sentier, presque au bord du fleuve ; crique ombragée, où une grande pirogue est amarrée. Papillons en grand nombre et très variés ; mais je n'ai qu'un filet sans manche et laisse partir les plus beaux. Nous gagnons une partie plus boisée, tout au bord de l'affluent, dont les eaux sont sensiblement plus limpides. Un fromager énorme, au monstrueux empattement, que l'on contourne ; de dessous le tronc jaillit une source. Près du fromager, un amorphophallus violet pourpré, sur une tige épineuse de plus d'un mètre. Je déchire la fleur et trouve, à la base du pistil, un grouillement de petits asticots. Étrange chenille, longue comme celle du sphinx du troëne, portant de chaque côté de la tête, deux aigrettes de poils très longs ; à l'autre extrémité, un pinceau de

poils soyeux plus longs encore. Regrets de ne pouvoir la conserver. Quelques arbres, auxquels les indigènes ont mis le feu, se consument lentement par la base.

J'écris ceci dans le petit jardin de la très agréable case que M. Alfassa, le gouverneur général intérimaire, a mis à notre disposition. La nuit est tiède ; pas un souffle. Un incessant concert de grillons et, formant fond, de grenouilles.

23 août.

Troisième visite aux rapides du Congo. Mais cette fois, nous nous y prenons mieux, et du reste guidés avec quelques autres par M. et Mme Chaumel, nous traversons un bras du Djoué en pirogue et gagnons le bord même du fleuve, où la hauteur des vagues et l'impétuosité du courant sont particulièrement sensibles. Un ciel radieux impose sa sérénité à ce spectacle, plus majestueux que romantique. Par instants, un remous creuse un sillon profond ; une gerbe d'écume bondit. Aucun rythme ; et je m'explique mal ces inégalités du courant.

— « Et croiriez-vous qu'un pareil spectacle attend encore son peintre ! » s'écrie un des invités, en me regardant. C'est une invite à laquelle je ne répondrai point. L'art comporte une tempérance et répugne à l'énormité. Une description ne devient pas plus émouvante pour avoir mis dix au lieu d'un. On a blâmé Conrad, dans le *Typhon*, d'avoir escamoté le plus fort de la tempête. Je l'admire au contraire d'arrêter son récit précisément au seuil de l'affreux, et de laisser à l'imagination du lecteur libre jeu, après l'avoir mené, dans l'horrible, jusqu'à tel point qui ne parût pas dépassable. Mais c'est une commune erreur, de croire que la sublimité de la peinture tient à l'énormité du sujet. Je lis dans le bulletin de la Société des recherches Congolaises (n° 2) :

« Ces tornades, dont la violence est extrême, sont, à mon avis, la plus belle scène de la nature intertropicale. Et je terminerai en exprimant le regret qu'il ne se soit pas

trouvé, parmi les coloniaux, un musicien né pour les traduire en musique. » Regret que nous ne partagerons point.

24 et 25 août.

Procès Sambry.

Moins le blanc est intelligent, plus le noir lui paraît bête.

L'on juge un malheureux administrateur, envoyé trop jeune et sans instructions suffisantes, dans un poste trop reculé. Il y eût fallu telle force de caractère, telle valeur morale et intellectuelle, qu'il n'avait pas. A défaut d'elles, pour imposer aux indigènes, on recourt à une force précaire, spasmodique et dévergondée. On prend peur ; on s'affole ; par manque d'autorité naturelle, on cherche à régner par la terreur. On perd prise, et bientôt plus rien ne suffit à dompter le mécontentement grandissant des indigènes, souvent parfaitement doux, mais que révoltent et poussent à bout les injustices, les sévices, les cruautés. (Si graves que puissent être les faits reprochés à Sambry, hélas ! nous verrons pire, par la suite).

Ce qui paraît ressortir du procès, c'est surtout l'insuffisance de surveillance. Il faudrait pouvoir n'envoyer dans les postes reculés de la brousse, que des agents de valeur déjà reconnue. Tant qu'il n'aura pas fait ses preuves, un administrateur encore jeune demande à être très étroitement encadré.

L'avocat défenseur profite de cette affaire, pour faire le procès de l'administration en général, avec de faciles effets d'éloquence et des gestes à la Daumier, que j'espérais hors d'usage depuis longtemps. Prévenu de l'attaque, et pour y faire face, M. Prouteau, chef de cabinet du gouverneur, avait courageusement pris place aux côtés du ministère public ; ce que certains ne manquèrent pas de trouver « déplacé ».

A noter l'effarante insuffisance des deux interprètes ; parfaitement incapables de comprendre les questions

posées par le juge, mais que toujours ils traduisent quand même, très vite et n'importe comment, ce qui donne lieu à des confusions ridicules. Invités à prêter serment, ils répètent stupidement : « Dis : je le jure », aux grands rires de l'auditoire. Et lorsqu'ils transmettent les dépositions des témoins, on patauge dans de l'à-peu près.

L'accusé s'en tire avec un an de prison et le bénéfice de la loi Bérenger.

Je ne parviens pas à me faire une opinion sur celle des nombreux indigènes qui assistent aux débats et qui entendent le verdict. La condamnation de Sambry satisfait-elle leur idée de justice ?... Je ne sais.

Durant la troisième et dernière séance de ce triste procès, un très beau papillon est venu voler dans la salle d'audience, dont toutes les fenêtres sont ouvertes. Après de nombreux tours, il s'est inespérément posé sur le pupitre devant lequel j'étais assis, et je m'y suis pris assez habilement pour le saisir sans l'abîmer.

Le lendemain, je reçois la visite de M. X, l'un des juges assesseurs.

« Voulez-vous le secret de tout ceci ? me dit-il ; Sambry couchait avec les femmes de tous les miliciens à ses ordres. Il n'y a pas pire imprudence. Dès qu'on ne les tient plus en main, ces gardes indigènes deviennent terribles. Presque toutes les cruautés qu'on reproche à Sambry sont leur fait. Mais tous ont déposé contre lui, vous l'avez vu. »

Je prends ces notes trop « pour moi » ; je m'aperçois que je n'ai pas décrit Brazzaville. (Et je voudrais tout particulièrement remercier ici M. Prouteau, directeur du bureau politique, et M. Oliveida, chef de cabinet du gouverneur général intérimaire, dont l'extrême amabilité facilita grandement notre voyage et qui pour ainsi dire nous donnèrent les clefs du pays. Tout m'y charmait

d'abord : la nouveauté du climat, de la lumière, des feuillages, des parfums, du chant des oiseaux, et de moi-même aussi parmi cela, de sorte que par excès d'étonnement, je ne trouvais plus rien à dire. Je ne savais le nom de rien. J'admirais indistinctement. On n'écrit pas bien dans l'ivresse. J'étais grisé.

Puis, passé la première surprise, je ne trouve plus aucun plaisir à parler de ce que déjà je voudrais quitter. Cette ville, énormément distendue, n'a de charmant que ce qu'elle doit au climat et à sa position allongée près du fleuve. En face d'elle Kinshassa paraît hideuse. Mais Kinshassa vit d'une vie intense ; et Brazzaville semble dormir. Elle est trop vaste pour le peu d'activité qui s'y déploie. Son charme est dans son indolence. Surtout je m'aperçois qu'on ne peut y prendre contact réel avec rien ; non point que tout y soit factice ; mais l'écran de la civilisation s'interpose, et rien n'y entre que tamisé.

Et je ne doute pas qu'il n'y aurait beaucoup à apprendre sur le fonctionnement des rouages de l'administration en particulier ; mais pour le bien comprendre, il faudrait connaître déjà le pays. Ce qui pourtant commence à m'apparaître, c'est l'extraordinaire complication, l'enchevêtrement de tous les problèmes coloniaux. La question de chemin de fer de Brazzaville à Pointe-Noire serait particulièrement intéressante à étudier ; mais je n'en puis connaître que ce que l'on m'en raconte, et tous les récits que j'entends se contredisent ; ce qui m'amène à me méfier de tous et de chacun. On parle beaucoup de désordre, d'imprévoyance et d'incurie... Je ne veux tenir pour certain que ce que j'aurai pu voir moi-même, ou pu suffisamment contrôler.

Sans interprète, comment interroger les « Saras » que je rencontre, ces grands et forts Saras que l'on fait venir de la région du Tchad pour les travaux de la voie ferrée ? Et ceux-ci ne savent rien encore : ils arrivent. Ils sont là, devant la mairie, en troupeau, répondant à l'appel et

attendant une distribution de manioc, que d'autres indigènes apportent dans de grands paniers. Comment savoir s'il est vrai que, parmi ceux qui les ont précédés sur les chantiers, la mortalité a été, comme on nous le dit, consternante ?... Je suis trop neuf dans le pays [1].

Nous engageons, au petit bonheur, deux boys et un cuisinier. Ce dernier, qui répond au nom ridicule de Zézé, est hideux. Il est de Fort-Crampel. Les deux boys, Adoum et Outhman, sont des Arabes du Ouadaï, que ce voyage vers le nord va rapprocher de leur patrie.

30 août.

Engourdissement, peut-être diminution. La vue baisse ; l'oreille durcit ; aussi bien portent-elles moins loin des désirs sans doute plus faibles. L'important, c'est que cette équation se maintienne entre l'impulsion de l'âme et l'obéissance du corps. Puissé-je, même alors et vieillissant, maintenir en moi l'harmonie. Je n'aime point l'orgueilleux raidissement du stoïque ; mais l'horreur de la mort, de la vieillesse et de tout ce qui ne se peut éviter, me

1. Je ne pouvais prévoir que ces questions sociales angoissantes, que je ne faisais qu'entrevoir, de nos rapports avec les indigènes, m'occuperaient bientôt jusqu'à devenir le principal intérêt de mon voyage, et que je trouverais dans leur étude ma raison d'être dans ce pays. Ce qu'en face d'elles je sentais alors, c'est surtout mon incompétence. Mais j'allais m'instruisant.

Pour le voyageur nouveau venu dans un pays où pour lui tout est neuf, une indécision l'arrête. S'intéressant à tout également, il ne peut suffire et d'abord il ne note rien, faute de pouvoir tout noter. Heureux le sociologue qui ne s'intéresse qu'aux mœurs ; le peintre qui ne consent à voir du pays que l'aspect ; le naturaliste qui choisit de ne s'occuper que des insectes ou que des plantes ; heureux le spécialiste ! Il n'a pas trop de tout son temps pour son domaine limité. Vivrais-je une seconde vie, j'accepterais, pour mon bonheur, de n'étudier que les termites. (C'est à Brazzaville que je rencontrai les premiers ; si prévenu que je fusse, ils ouvrirent devant moi de larges avenues de surprise. J'y reviendrai). Que l'on m'excuse donc si je ne savais encore poser sur tout ce que m'offrait la nouveauté, qu'un regard incertain et vague.

semble impie. Je voudrais rendre à Dieu, quoi qu'il m'advienne, une âme reconnaissante et ravie.

2 septembre.

Congo-Belge. — Nous prenons une auto pour Léopoldville. Visite au Gouverneur Engels. Il nous conseille de pousser jusqu'à Coquillatville (Equateurville) et propose de mettre une baleinière à notre disposition, pour nous ramener à Impfondo, que nous pensions d'abord gagner directement. Je lui avais exprimé le désir de ne point quitter le pays sans avoir quelque peu pénétré dans la forêt équatoriale. Celle que nous trouverions à Impfondo n'est déjà plus la même. De Coquillatville, nous pourrions visiter le jardin d'Essai d'Eala, et peut-être remonter la Bosira jusqu'à la factorerie dirigée par M. Van der Straaten avec qui nous déjeunions hier chez M. Alfassa. (Glace à la noix de coco, incomparable). En tout, cela prendrait six ou sept jours.

Grande complication pour les bagages, dont on nous recommande de « ne jamais nous séparer ».

Notre verandah est encombrée de caisses et de colis. Le bagage doit être fractionné en charges de vingt à vingt-cinq kilos. Quarante-trois caissettes, sacs ou cantines, contenant l'approvisionnement pour la seconde partie de notre voyage, seront expédiés directement à Fort Archambault, où nous avons promis à Marcel de Coppet d'arriver pour la Noël. Nous n'emporterons avec nous, pour le crochet en Congo belge, que le « strict nécessaire » ; nous retrouverons le reste à Liranga, apporté par le *Largeau*, dans dix jours. Brazzaville ne nous offre plus rien de neuf ; nous avons hâte d'aller plus loin.

(Sera continué) ANDRÉ GIDE

JOURNAL DE SALAVIN [1]

10 Juin. — C'est fait, en principe. Premier arrachement. J'ai plaidé ma cause, sans rien dire d'essentiel, naturellement, et même en dérobant toutes mes vraies raisons, car, ce qu'il y a de paradoxal, dans mon cas, c'est qu'il me faut mentir, et chaque jour davantage. La version officielle est, à peu près, celle-ci : surmenage nerveux, cure d'isolement, solitude absolue, nécessaire aux recherches que je poursuis, dans les livres, pour le compte de mon directeur, M. Mayer.

Cette petite délibération avait l'air d'un conseil de famille. Ma mère et Marguerite étaient assises, non loin l'une de l'autre. Ma mère avait les deux mains posées à plat, sur ses genoux. Marguerite, le front penché, tordait et détordait un pli de sa jupe. De temps en temps, elles échangeaient un bref regard en hochant la tête et je sentais que ma mère exhortait ainsi Marguerite à la patience. Moi, je marchais, de ci, de là, dans la chambre étroite. Je parlais beaucoup, beaucoup trop. J'avais l'air d'un collégien qui demande à découcher. Quelle ironie ! Je n'osais pas regarder le visage de Marguerite.

J'ai vu que les deux femmes se prenaient les mains et ma mère a dit alors :

— Puisque c'est pour ton bien, Louis.

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er septembre et 1er octobre 1926.

Nous avons tout décidé, séance tenante. Je vais chercher une petite chambre garnie, dans le quartier. Je viendrai, deux fois la semaine, prendre du linge et déjeuner. Je n'emporterai d'ici qu'une valise. Elle est à moitié faite, déjà. Un espoir immense me gonfle le cœur. Il me semble que je tiens, cette fois, la victoire. Je pars pour un beau voyage, le grand, le seul voyage de ma vie.

J'ai battu toute la région. Les chambres sont rares et chères. Comme toujours, la question d'argent règle toutes les autres.

12 Juin. — J'ai trouvé. Rue Lacépède. Une vieille maison qui ressemble un peu trop à celle que je quitte. La chambre, lambrissée, est au quatrième étage et donne sur la rue. La maison est pauvre, mais semble assez propre et silencieuse. Je suis à la porte même du Jardin des Plantes, excellent lieu de promenade et de recueillement. De l'autre côté de la rue, un hôtel neuf, presque luxueux.

Malgré moi, je reviens à l'ermite. C'est, au fond, mon personnage d'élection. J'entends donc, de ma vie, faire deux parts : l'une que je me réserve, l'autre que j'offre aux hommes. C'est sur un pessimisme fondamental qu'il me faut édifier un optimisme résistant. Que, de ma misanthropie native, sorte enfin une philanthropie raisonnable et raisonnée.

L'ameublement de cette chambre est loin de me donner satisfaction. J'aimerais mieux quelque simple cellule blanchie à la chaux. Il y a, dans un pot, une de ces plantes vertes qui me font horreur, une touffe filandreuse, cartonnée, insensible aux saisons, l'image végétante de la mort. Je la ferai enlever. Le lit est convenable. Deux chaises sans prévenance. Un fauteuil du type crapaud, hideux, obséquieux, si bassement humain, qu'il me gêne comme une personne étrangère. Je tâcherai de le dissimuler.

J'ai rangé, dans ma valise, tous mes papiers, quelques livres. J'ai tiré de leur cachette les premiers feuillets de ce journal. Je suis prêt. Il me semble que je vais entrer en religion, à ma manière : un pied dans le monde, puisque je ne puis m'arranger autrement, et l'autre pied dans la retraite.

15 Juin. — Mon emménagement s'est fait, aujourd'hui dimanche. Rien de plus simple. Ma mère et Marguerite sont venues m'accompagner jusqu'ici. Je ne reconnais plus Marguerite. Ce visage blanc, immobile. De la porcelaine. Pourtant sa lèvre inférieure tremblait. Au moment de me quitter, elle a pris sur elle-même de sourire. Alors il s'est produit quelque chose de mystérieux : je me suis mis à sangloter. Affaire de nerfs. Je devrais être heureux, soulagé, libre. Je suis tel en effet. Pourquoi donc ces sanglots ? Avant de partir, ma mère a dit, de sa voix si calme :

— A jeudi, mon Louis. Laissons-le se reposer, Marguerite.

Et je suis resté seul. Maintenant, la nuit est venue, une belle et chaude nuit d'été. Je contemple, autour de moi, ces objets sans visage, les murailles de cette chambre étrangère. C'est là que je dois vivre et souffrir pour devenir... ce que je veux devenir. J'ose à peine écrire le mot. Je me sens, plus que jamais, loin de mon but. C'est que je viens de faire une expérience grave : j'ai, pour célébrer cette journée, relu tout le début de mon journal. Je suis déçu. Le doute pénètre, avec moi, dans mon nouveau refuge. Tout ce que j'ai relu m'a semblé morne, indigent, sans le moindre intérêt. Certes, il faut tout noter ; mais je ne trouve là que détails mesquins, aventures dérisoires, rien à la mesure de mon rêve. Il me semble, à chaque page, que je m'éloigne et m'égare. Ou je raisonne trop, et c'est dangereux, ou je ne raisonne pas et c'est pitoyable. Et que de sottises présomptueuses ! J'écrivais,

par exemple, en février, que j'espérais bien marquer chaque jour d'une action étonnante. Quelle ambition ! Comme je commence à voir clair ! Heureux celui qui peut, dans sa vie, accomplir, une fois, du moins, quelque action de ce genre.

Je me suis donné quinze ans. Et pourquoi donc ? Arriver ou partir ? Et comment saurais-je que j'ai réussi ? Et si même je parviens un jour à me surpasser, ne risqué-je point, dès le lendemain, de redescendre et de tout perdre ? L'univers doit être rempli d'anciens saints, d'hommes qui ont été saints pendant un mois, pendant une journée, pendant deux minutes et qui sont, presque aussitôt, tombés en déconfiture. Mon oncle maternel, Éloi Montagnol, mort à soixante-quatre ans, avait vécu comme un sage. On le donnait en exemple de douceur et d'intégrité. Six mois avant sa mort, il est devenu terrible. Il a fait mille bévues et pas mal de méchancetés. Il a trépassé dans un accès de rage froide, le nez contre le mur, sans même jeter un regard à ceux qu'il abandonnait, qu'il avait protégés, chéris. On assure, dans toute la famille, que c'était un effet de la maladie. Je suis bien persuadé qu'il avait toute sa cervelle et je ne peux m'empêcher de croire qu'il est mort désespéré d'avoir lâché la course au dernier tour de piste, d'avoir perdu la bataille juste après le coucher du soleil.

Assurément, je devrais me jeter au lit et dormir. De telles réflexions ne peuvent que m'être funestes. J'espérais, ce soir, entonner un alleluia, célébrer ma solitude, ma conquête. J'ai l'air de compter des cadavres. Examen nécessaire, pourtant. Ajouterai-je que ma profession m'inquiète. La médiocrité d'un état n'a, je le sais, pas grand poids dans l'affaire : saint Théodote était aubergiste, saint Alexandre, charbonnier. Mais, employé de bureau ! Il n'y a pas de précédents.

Allons, je vais me coucher, prendre un livre et me

remettre aux mains d'autrui, puisque je suis incapable, ce soir, de m'administrer moi-même.

Que fait Marguerite, à cette heure ? Je sais qu'elle me pardonnera, plus tard, quand elle saura tout. La seule excuse est le succès.

16 Juin. — Un mot, avant de partir au travail. Ça va beaucoup mieux, ce matin. Ma chambre me semble moins laide. Je ne devrais jamais écrire le soir : la fatigue et les émotions du jour m'ont empoisonné le cœur. Le fait même d'écrire mes pensées leur donne une confirmation, l'authenticité d'un acte. Je ne peux plus ne pas les avoir pensées. On dit que les mots affaiblissent nos pensées. Est-ce exact ? Ils leur donnent, surtout, hors de notre âme, une existence dont nous ne sommes plus les maîtres.

Un fait est clair : si j'avais attendu quelques heures, je n'aurais pas noté, ce matin, ce que j'ai cru penser hier soir.

17 Juin. — Nuit d'orage. Ma fenêtre est entrebâillée ; des coups de vent menacent, à toute minute, de souffler ma lampe. Je n'ai rien écrit, hier soir. Je suis allé me promener. Ce soir, le temps est trop douteux, force m'est de rester ici. Me voici donc seul, une fois encore, dans cette chambre inhospitalière. La chaleur fait sourdre une odeur inquiétante de toutes ces vieilles choses dont je ne connais pas l'histoire, même du papier mural, même du carrelage qui, dirait-on, sent le sépulcre.

Depuis deux jours, un repos écrasant s'est appesanti sur mon cœur. Le monde entier semble assoupi. Les voitures roulent dans l'étoupe. Les passants, des somnambules. Les heures du bureau rampent dans la torpeur. Depuis que Cerbelot ne me tourmente plus, je vis en paix ; mais je crois bien que je m'ennuie. Je n'ai point encore dit que Jibé avait un successeur, un gamin

scrofuleux, pâlot, sans relief. Il fait bien son travail et circule comme une ombre. Nulle observation en ce qui le concerne. Je ne le vois pas.

Je vais, quand je peux, et ce n'est pas souvent, chercher un peu de délassement chez Aufrère, l'ingénieur. Il m'a fort bien expliqué la technique de pasteurisation. Rien à tirer de lui quant aux méthodes employées pour oxygéner le lait.

A part les jours où je dois déjeuner rue du Pot-de-Fer, je compte prendre mes repas dans ma chambre : frugalité parfaite. C'est une vertu qui m'est si facile que je ne lui crois pas grande efficacité.

La solitude est évidemment le plus sacré des biens. Je ne me dissimule pas que c'est aussi la plus redoutable des épreuves. Je me sens comme au ban du monde. Marguerite ! ma mère ! Je ne saurais douter de leur affection. Et, cependant, elles m'ont laissé partir tout de suite, sans résistance sérieuse. Elles n'ont vraiment rien fait pour me garder. Étrange. Mes amis ? Tous m'ont quitté, dédaigné, trahi. Je n'ai pas un seul compagnon de travail à qui je puisse donner le beau titre de camarade. Dans ma détresse même, un sévère orgueil me soutient. Je resterai donc seul, comme un proscrit sur son roc. J'attends l'assaut des douleurs.

Je m'aperçois que le cafard ressuscite avec la nuit. Il est évident que ce journal, je ne devrais pas le rédiger le soir. Mais alors ? Le reste du jour ne m'appartient pas. Je ne suis libre que dans l'ombre.

20 Juin. — J'ai fait, hier et aujourd'hui, la plus inquiétante des rencontres. Mon nouvel itinéraire suit la rue Linné, la rue des Écoles et, par le quartier de l'Odéon, rejoint mon ancienne route. C'est un monde à découvrir : magasins, visages, perspectives, odeurs des maisons, rien encore ne m'est familier. Je m'y

intéresserai sans doute quand sera dissipé l'ennui surnaturel qui m'opprime en ce moment.

J'allais donc, hier matin, droit devant moi, le regard mousse. Et, soudain, sensation d'angoisse : je viens de me voir hors de moi. Il ne s'agit pas d'une hallucination : je me porte assez bien, en ce moment. Un passant, un vulgaire passant de la rue, qui me ressemble de façon révoltante. Tout y est : la barbe noire, un peu folle, les joues caves, la bouche mince, même les lunettes de fer. Et le dos voûté, les bras, un peu trop longs, oscillant contre le corps. Ce qui rend, à mon sens, la chose plus effarante, c'est que le passant n'a pas un complet noir comme le mien, mais grisâtre. Son chapeau non plus ne ressemble pas au mien. La bête seule. Ainsi le phénomène n'est pas sur le plan du cauchemar, ce qui n'aurait guère d'importance ; il est sur le plan de la simple réalité. Rien d'un fantôme. Un homme que tout l'effort d'une race, toute une vie, des milliers de jours et de hasards ont, finalement, fait à mon image. C'est tout. C'est monstrueux.

Le passant m'a regardé, quelques secondes, avec des yeux aussi ronds que les miens. Nous nous sommes croisés, puis, dix pas plus loin, je me suis retourné, juste comme il se retournait. Je ne pourrais décrire le sentiment d'humiliation dont j'ai souffert à cette seconde et, d'ailleurs, tout le reste de la journée.

La rencontre avait eu lieu devant les grilles du square Monge. Ce matin, je balançais à changer de rue. Je ne l'ai pas fait, j'ai eu tort. J'ai revu mon homme, à la même heure, devant le Collège de France. Il doit avoir un emploi, comme le mien, et passer aux mêmes endroits, à heures fixes. Il m'a découvert, de loin, et ne m'a plus lâché des yeux. Différence unique : il avait l'air intéressé, moi honteux. Je n'ai pu m'empêcher de l'examiner attentivement, au passage. La ressemblance est criante. J'étais si confus, si gêné,

si furieux sans nul doute que, s'il m'avait adressé la parole, je ne sais ce que j'aurais fait. Je lui aurais peut-être craché au visage. Il a ri. Ensuite il s'est retourné, deux ou trois fois. Je le sais, puisque je me suis aussi retourné. Il a ri, de nouveau. Se peut-il que, dans tout ça, quelque chose lui semble drôle ? Pour moi, j'étais presque défaillant de tristesse. De haine, devrais-je écrire, en toute sincérité.

Inutile de chercher ce qui se passe dans mon cœur. Dès demain matin, je change d'itinéraire. Je filerai par le Panthéon et le Luxembourg. Je ne veux plus jamais rencontrer l'ennemi.

Ce n'est pas sans peine que j'ai fixé mon attention sur ma besogne. Pour me distraire, pour me consoler, j'ai saisi, tantôt, la chance d'une course à notre usine de Saint-Denis. Génie des fourmilières : je dis « notre » comme si quelque chose était à moi, dans cette Cilpô qui me prend tout. Je dis « notre » comme l'esclave dit notre maître. Tragique besoin de possession : « Mes études, mon régiment, mon juge, mon bourreau. »

Je suis donc allé jusqu'à Saint-Denis, par le chemin de fer. Paysage inhumain : collines de ferraille, forteresses de houille, réservoirs à gaz, nids de locomotives et, partout, des tuyaux cracheurs, des fumées vertes, violettes, mastic. Pendant que le train rampait dans son caniveau, j'ai, tout à coup, senti monter le désespoir. Le monde actuel ne peut plus produire de saints. Il n'en veut plus. Il s'en moque. A ce point de ma rêverie, j'ai vu, parmi les escarbilles, les piquets de ciment armé, les écheveaux électriques, j'ai vu, dans le jardinet d'un aiguilleur, dans un jardinet grand comme la main, une délicate petite fleur de capucine. Qu'elle était fraîche, dans cet enfer de suie ! Grâces au ciel, cette fleur ne vivra pas assez longtemps pour être souillée. Ah ! qu'il me soit donné de fleurir et de disparaître aussitôt.

Cette capucine m'a redonné du courage. Il n'est chose si menue où je ne trouve un avertissement. J'avais besoin d'un démenti, car, inutile de me le dissimuler, mes affaires ne vont pas trop bien. Je me suis réfugié dans la solitude pour m'y trouver en état de pureté devant mon grand projet. Mais j'en étais à me demander si mon grand projet, lui-même, ne m'avait pas abandonné, comme le reste du monde, au seuil de la solitude. Le vieux Salavin, mon chiendent, remonte sans cesse de la terre.

22 Juin. — Aujourd'hui, dimanche, huitième jour de ma pénitence et de ma retraite, je suis allé déjeuner rue du Pot-de-Fer. Maman avait fait, elle-même, la cuisine, les plats que j'aime, c'est-à-dire que j'aimais quand je trouvais encore plaisir à ces choses. Comment ne pas contempler avec émotion les vieux meubles, notre chambre, ceux de mes livres demeurés là, tous ces humbles trésors auxquels il me faut renoncer, puisque c'est nécessaire ? Marguerite était muette et toute blanche. Après le déjeuner, je me suis assis dans notre chambre, comme un invité, pour y fumer une cigarette. Marguerite me faisait face, dans le fauteuil Voltaire, ses mains croisées sur un genou. Pendant une heure, nous sommes restés là, sans rien dire. J'avais le sentiment que les pensées de Marguerite tournaient en rond, devant elle, sur le plancher, comme des prisonniers dans une fosse. Je me suis mis à genoux et j'ai murmuré : « Tu sais bien qu'il le faut ! » Elle s'était dressée, m'abandonnant ses mains. Elle se tenait là, toute raidie, presque renversée en arrière et semblait, au delà des murailles, regarder une chose illimitée. Elle n'a d'abord pas répondu, puis son visage s'est décomposé, presque enlaidi. Enfin, d'une voix méconnaissable :

— Et moi ?

C'est la première fois que j'entends d'elle ces mots

que tous les hommes crient cent et cent fois par jour. Comme elle devait souffrir ! Moins pour les dire que de les avoir dits. . . . .

J'ai pensé qu'il fallait m'ouvrir, si peu que ce fût, verser quelque baume sur cette blessure.

— Marguerite, Marguerite, pardonne et patiente. Tu comprendras, plus tard, si je réussis.

Elle attendait... N'en avais-je pas déjà trop dit ? Alors elle a fait, des épaules, un mouvement indéfinissable. J'y songe encore et cherche à saisir. Un mouvement de commisération, peut-être et, bien plutôt, d'incrédulité.

Soit ! Soit ! Que Marguerite doute donc de moi, comme les autres !

23 Juin. — J'éprouve un infini besoin de m'élever. Pour tout dire, je ne sais ni en quoi ni comment.

24 Juin. — L'humilité des saints est paradoxale. C'est à qui sera le plus pauvre, le plus modeste, le plus obscur. Toujours quelque chose de plus que les autres, en somme. La véritable humilité serait d'être et de rester ce que l'on est, comme les pierres. L'inertie. Eh bien, non ! J'avoue mon ambition. Je voudrais, moi aussi, être quelque chose de plus. De plus que moi-même, assurément.

25 Juin. — La rue est mon domaine, puisque je n'ai plus d'intérieur. J'aime encore Paris. Comme tous les piétons, j'y connais, maintenant, les émotions du lièvre pourchassé : l'œil à droite, l'oreille à gauche, la course, la menace de mort à chaque pas. Et, cependant, oui, j'aime encore cette ville gâtée. Je vais, de rue en rue, au hasard quand je le peux, jusqu'à l'extrême fatigue dans laquelle je goûte une farouche ivresse. Personne à saluer : je suis seul au monde. Il est doux d'être inconnu, doux d'être méprisé. Quand je suis las de mon cœur, je regarde cette humanité qui déferle, écumante, entre les murailles.

Hier, j'ai suivi, de loin, pour le plaisir, un homme dont la mine et l'allure m'avaient frappé : cheveux grisonnants, vêtements noirs, les bras pendants, quelque chose, même dans la marche, d'immobile et d'abandonné. Je l'ai suivi plus d'un quart d'heure et, pour finir, l'ai dépassé. Comme j'arrivais auprès de lui, je l'ai vu qui, soudain, esquissait, avec le pouce et l'index, un geste minuscule presque imperceptible. Un geste, eût-on dit, de l'homme qui explique et veut convaincre. Ce geste trahissait tant de véhémence secrète que j'ai pris peur.

Paris ! Brasier d'âmes ! Ton ciel est pluvieux, ton soleil malade ; mais le climat spirituel est tropical. Une brousse humaine où la douleur et la joie vagabondent comme des fauves. Toutes les passions croissent ici, lianes forcenées, se mêlent, se tordent, s'étouffent, fleurissent hideusement. Qui veut jouer les spectateurs est, tout de suite, lacéré, mordu. Se défendre ou s'enfuir. Paris ! Ah ! je n'ai pas choisi mon champ de bataille. Je l'accepte en courbant le dos. Je me défends, à la manière de ces insectes qui prennent la couleur du sol pour ne pas se laisser voir ou plutôt même comme ceux-là qui, quand on les touche, imitent leur propre cadavre. Et je regarde, je regarde ! Je m'efforce de comprendre. Le premier butin de l'intelligence est tout alourdi de dégoût. Je veux croire qu'en cherchant mieux on rencontre la miséricorde.

Ce matin, au coin du Sénat, j'ai vu se séparer deux êtres, l'homme et la femme. Sans doute venaient-ils de se disputer, car la femme avait les yeux rouges et l'homme un visage défait. Ils se sont embrassés, avec gêne, avec douleur, puis ils sont partis, chacun de son côté. Je m'étais arrêté près du kiosque à journaux, et j'épiais. Avant de disparaître, l'un dans la rue de Condé, l'autre dans la rue de Vaugirard, ils se

sont retournés, tous les deux, trois ou quatre fois, mais pas en même temps.

Le long des grilles du Luxembourg, je rencontre aussi, tous les soirs, une petite putain, peinte et poudrée. Elle est amputée d'une cuisse et marche avec des béquilles. L'autre jambe est belle, sous un bas de soie rose à la mode. Il paraît que cette personne a des amateurs : chaque jour elle change de copain.

J'ai mes consolations. Le monsieur de la rue Soufflot, par exemple : un homme grand, très droit, vigoureux, avec un visage d'archange, mâle et régulier. Je ne sais qui ce peut être. Tel, il me plaît. Je l'admire et le respecte. Je le charge de toutes les vertus que je n'ose rêver pour moi. C'est mon héros émissaire.

27 Juin. — Cette fois, crainte de me laisser échapper, sans doute, Jibé m'attendait au coin de la rue du Cherche-Midi.

— Patron, c'est encore moi.

J'ai tâché de faire bon visage, sans grand succès, je crois. Ses habits étaient plus râpés et plus sales que jamais. Deux minutes de bavardage et mon Jibé s'est découvert.

— Un petit secours, patron. Trois fois rien, ce serait encore assez.

— Tastard, excusez-moi. J'arrive à la fin du mois, non sans grosses difficultés. J'ai de la famille, vous ne l'ignorez point. Je suis moi-même très gêné.

— Si peu que ce soit, patron.

J'étais rouge et malheureux. Il me suivait, en retard d'un demi-pas. Tranquille, cette fois, têtu, sûr de son affaire, sûr de ma faiblesse.

J'ai cédé. Je lui ai donné cent sous. Il avait, me regardant fouiller dans mon portefeuille, une insistance à suivre tous mes gestes qui m'exaspérait. Une seconde, il a tenu le billet entre deux doigts, comme pour le

peser. Il a laissé paraître une légère moue puis, joyeusement :

— Vous êtes quand même un chic bonhomme. Non, il n'y en a pas deux comme vous. Alors, patron, un verre ? Une bêtise, une mignonnette ?

J'ai refusé, nettement : Deux « mignonnettes », et les cent sous y passaient. Quel misérable fou !

Jibé ! C'est, pour moi, toute vive, la question de l'aumône. Bien que j'éprouve, à faire l'aumône, un âpre sentiment de honte, j'entends bien qu'il s'agit là d'une pratique élémentaire à laquelle je dois m'astreindre.

Cette répugnance, je peux bien le dire, n'est pas avarice : je suis trop pauvre pour être avare ; mais, en donnant, je me mets à la place de celui qui reçoit, et je me hais. Pour simplifier tout, j'avais eu l'idée de régler ce soin par les voies indirectes, ou, si j'ose ainsi parler, par correspondance, soit en envoyant une offrande anonyme aux caisses de secours, soit en versant quelque argent dans un tronc public. Soulagement clandestin. Eh bien, non ! Parce que l'aumône immédiate m'est pénible, c'est ainsi qu'il convient de m'en acquitter. J'ai donc Jibé. C'est mon pauvre. Lourde charge, hélas ! pour l'infime scribe que je suis. Je donne à Marguerite la plus grande part de mon gain. Je ne garde pour moi que l'indispensable. Jibé satisfait — façon de s'exprimer — il me reste, aujourd'hui, cinq francs à peu près pour vivre trois jours. Le pain et l'eau. Soit ! Soit !

Après-midi, je suis allé, pour mon service, courir dans Paris, et j'ai pris le métro. C'était aux frais de la maison. Le contrôleur du train plaçait des tickets de loterie, pour les victimes d'un accident survenu le mois dernier. Presque tout le monde en prenait : le bon cœur impulsif des foules, la contagion, le faire-comme-les-autres. Chaque billet coûte vingt sous.

A peine de ne plus rien manger, impossible pour moi de lâcher vingt sous. J'ai failli descendre quatre ou cinq stations d'avance pour éviter le petit supplice. J'ai vaincu cette lâcheté, mais je suis tombé dans une autre. Quand le contrôleur m'a présenté ses billets de loterie, j'ai détourné la tête d'un air dédaigneux. Fallait-il lui dire : « Merci, je suis trop pauvre ? » Il ne m'aurait pas cru. J'ai donc pris cet air dédaigneux qui m'eût révolté chez tout autre, qui me révolte aussi chez moi.

30 Juin. — L'archange de la rue Soufflot ! Il entrait au bureau de tabac, ce matin. Je l'ai suivi. Curiosité désastreuse. Il achetait des cigares et s'est mis à parler au patron, qui lui donne la main. Misère ! L'archange s'exprime tout à fait comme Cerbelot. Il disait : « Je ne peux pas fumer n'importe quel cigare, à cause de ma position. La même chose dans l'autobus : je prends des premières. On se fait respecter... » Et pataboum. Je restais là, feignant d'allumer une cigarette au bec de gaz public. Je restais là, stupide, et ne pouvais quitter de l'œil mon archange dégonflé. J'aurais voulu lui crier : « Voleur ! Voleur ! »

N'y pensons plus. Aujourd'hui, jour de paye, comme disent nos ouvriers, — pas les miens, ceux de la Cilpo — Aufrère m'a prié d'accepter un bock à la brasserie. Conversation substantielle. Je suis sur le point d'apprendre enfin, par Aufrère, certaines choses d'importance, à mon point de vue.

L'inaction me tue. Je veux faire quelque chose de bien et de grand. Je suis dans l'obligation d'attendre. Toujours attendre. Cette attente m'épuise. Qu'y a-t-il donc à faire au monde ? Qu'y a-t-il à faire de grand, de magnifique ? Faut-il tant d'invention, tant de génie imaginatif pour devenir... Non, pas ce soir. Je n'écrirai pas le mot, ce soir. Je ne suis pas en état de grâce.

4 Juillet. — Par-dessus l'épaule du voisin, les journaux m'intéressent toujours. Si je m'en empare, ils m'ennuient. Tout aussitôt, ils me tombent des mains. Depuis quelque temps, je les lis, et avec passion. J'étudie l'affaire Thédenat.

Thédenat, s'il faut en croire les feuilles, était un rentier sans enfant qui habitait, avec sa femme, une maisonnette en banlieue. Il y a quatre ou cinq ans peut-être, il s'est mis à donner tout ce qu'il possédait, pièce à pièce, bribe à bribe, selon l'occasion : de l'argent par ci, des meubles ou des vêtements par là. Vers le même temps, il commençait de recueillir et d'héberger des misérables, des mendiants, des animaux vagabonds. Sa femme, dont le rôle, dans toute cette histoire, est bien étrange, sa femme ne se plaignait pas. En revanche, les gens de la petite ville jabotaient, plaisantaient volontiers. En quelques années, Thédenat a dissipé le plus clair de son avoir. Avec ses derniers sous, il continuait de nourrir les rôdeurs et les chiens errants. La petite ville a murmuré. Silence persévérant de Madame Thédenat qui, d'ailleurs, se montrait de moins en moins. L'hiver dernier, qui fut assez rigoureux, Thédenat s'est mis à circuler, le soir, portant sous sa pélerine des fardeaux mystérieux. Inquiétude, énervement général. Enfin la police, alarmée, s'est mise en branle. On a fait, chez Thédenat, une sorte de perquisition. Derrière les hommes de loi, venait toute la populace. On a trouvé la maison vide : plus de mobilier, pas de feu. Thédenat, agenouillé, réchauffait contre son cœur des pierres qu'il caressait de la main, comme on ferait pour une bête malade. Madame Thédenat gisait dans la chambre voisine, à demi-morte, à demi-nue sur un grabat. Elle gémissait : « Messieurs, messieurs, ne lui faites pas de mal. Il est si bon ! » On les a transportés à l'hôpital, tous les deux, pour commencer. Enfin, après des

mois d'enquête, après nombre d'expertises, Thédenat vient d'être interné. Sa femme est en train de mourir et dit toujours : « Il n'est pas fou, messieurs ! il n'y aurait qu'à l'empêcher d'être trop bon. »

6 Juillet. — On ne parle déjà plus de l'affaire Thédenat. Pas une ligne. C'est fini, réglé, presque oublié. Les journaux cherchent un autre os à ronger.

8 Juillet. — Il fait chaud. J'avais ouvert ma fenêtre. Je l'ai refermée. Sur le toit de l'hôtel, en face, travaillent deux plombiers. De temps en temps, ils me regardent et se mettent à rire. Je ne fais rien de risible : je suis assis et je lis. Si j'étais à leur place, là-haut, dans le ciel, et que j'aperçoive Salavin dans son trou, je rirais sans doute aussi ; mais leurs plaisanteries sont injustes, intolérables. Ils ne peuvent, c'est bien évident, ni me comprendre, ni m'aimer. Que suis-je pour eux ? Un oisif, un inutile. Ah ! qu'il me soit donné de sortir de cet abîme. Patience ! Patience !

10 Juillet. — Je sais tout. Aufrère s'est déboutonné, non sans brocards. Le lait de la Cilpo n'est pas oxygéné.

12 Juillet. — Deux jours que je rumine cette grave découverte. Le lait de la Cilpo n'est pas oxygéné. Nul doute pour la pasteurisation : elle se fait régulièrement. Mais l'oxygénation est une supercherie, une escroquerie. Malgré ses réticences, Aufrère est net, à cet égard. Il a ri de mon étonnement : « Ne prenez pas cela trop au tragique. »

Aufrère ne semble guère comprendre où je trouve la tragédie. Ainsi donc, à cette heure, des milliers de femmes donnent à leurs petits enfants un lait qu'on leur dit oxygéné mais qui ne l'est point. Les directeurs de la maison pour laquelle je travaille, mes chefs, M. Mayer lui-même, que j'ai toujours jugé si loyal et si fin, poursuivent, sous le couvert du mensonge, un commerce déshonnête. Je me sens, depuis avant-

hier, compromis dans ce mensonge. Le moment est venu, pour moi, de sortir de l'inertie, de me donner à l'action, de m'immoler peut-être à l'action. Elle s'offre enfin, la chance. Elle est terrible.

Plusieurs solutions se présentent. Je peux, naturellement, faire comme si je ne savais rien et continuer de brouter, tête basse, ma pitance empoisonnée. Je peux quitter la Cilpo, sans commentaires : je romps avec le mensonge et renonce à ses profits. Je peux enfin, je dois, je dois surtout, accomplir un acte fou sans nul doute, mais salutaire. Dévoiler publiquement la tromperie. Je ne me leurre pas : nulle sainteté dans ce geste. Que le juste annonce le saint.

Je prends, faut-il le dire, toutes les responsabilités de mon œuvre, puisque c'est dans la responsabilité que gît, pour moi, le bénéfice.

15 Juillet. — J'ai consacré les jours de fête à la plus rigoureuse retraite. J'ai médité, je pourrais presque dire prié, tant mon âme était tendue. Cette fois, rien ne presse. Nul besoin de présence d'esprit, de sang-froid. L'occasion n'est, aujourd'hui, point de celles qui s'envolent. Elle est là, comme une montagne. devant moi. Je ne la saisis pas, c'est elle qui, petit à petit, s'empare de toute ma volonté.

Il existe à Paris, je crois, un service des fraudes et c'est là que, tout d'abord, je pensais m'adresser. Je crois plus simple et plus franc d'écrire au commissaire de police. Nous dépendons du quartier des Invalides. Je dis encore « nous », c'est de cette Cilpo qu'il s'agit pourtant. Le commissaire se chargera de transmettre à qui de droit mon avertissement.

16 Juillet. — Ma lettre est écrite, depuis hier soir, Je vais la recopier sur mon journal, par prudence. La rédaction m'en a coûté les plus grandes peines.

Monsieur le commissaire, ceci n'est pas une lettre anonyme. Je me nomme Louis Salavin. Vous trouverez

ci-dessus mon adresse. Je suis employé, depuis plus d'une année, à la Compagnie industrielle des laits pasteurisés et oxygénés — firme Cilpo — rue de Sèvres. Je n'ai pas à me plaindre de mes chefs et pense être noté comme un collaborateur consciencieux. C'est précisément pour satisfaire ma conscience que je vous adresse la présente lettre. La Cilpo livre, chaque jour, dans Paris, dans le département de la Seine et dans les départements voisins des milliers de bouteilles de lait destinées à l'alimentation des nourrissons et des malades. Ce lait, s'il faut en croire nos prospectus, nos brochures et la firme elle-même, doit être non seulement pasteurisé mais encore oxygéné. Or j'ai pu, monsieur le commissaire, acquérir la certitude que notre lait, s'il est effectivement pasteurisé, n'est soumis à aucune opération susceptible de l'oxygéner. Il y a donc là quelque chose d'assimilable à un abus de confiance, tant au point de vue commercial qu'au point de vue hygiénique. Je suis persuadé, monsieur le commissaire, que, voyant dans cette lettre un acte de pure moralité, vous lui donnerez les suites qu'elle comporte. Je n'entends aucunement me soustraire aux conséquences de mon geste et je vous prie de croire à ma parfaite considération.

J'ai relu ma lettre vingt fois. Je ne pouvais me résoudre à l'expédier. Nulle frayeur, sinon que cette lettre ne fût pas au point. Maintenant, le sort en est jeté. Je vais à la poste.

Minuit. — La lettre est partie. A peine l'ai-je vu disparaître dans la boîte, j'ai ressenti le plus extraordinaire mélange de fatigue et d'agitation. Pendant une demi-heure, je me suis traîné dans les rues sans recouvrer le calme. J'ai fini par céder au caprice. Nous sommes au début du mois, j'ai quelque argent. Je suis allé passer le reste de ma soirée au cinéma. Non pour me distraire, mais pour observer l'humanité.

Pendant les entr'actes, je songeais, regardant la foule : « Je viens de faire, pour le bien de ces hommes, qui ne s'en doutent guère, un acte qui va me coûter mon pain et mon repos. » J'étais hébété, presque ivre. Le spectacle ne m'a pas ennuyé. J'ai même, grâce à certain film documentaire, appris des choses intéressantes sur la fabrication des boutons de corne. Peut-être ai-je tort de mépriser le cinéma. Derrière moi, plusieurs jeunes gens, des intellectuels à coup sûr, jugeaient les films et devisaient en un langage très savant que je n'ai pas entièrement compris. L'un disait : « Chaplin est le Spinoza du septième art. » Et l'autre : « Dites plutôt le Descartes. » Comme c'est intéressant !

Maintenant, de retour chez moi, je sens que je ne pourrai dormir. Tout se brouille dans mon esprit. La Cilpo, le cinéma, le commissaire. Je vois ma lettre, en caractères lumineux, trembloter sur l'écran. Ah ! comme je suis fatigué !

17 Juillet. — C'est aujourd'hui jeudi. Le commissaire a ma lettre entre les mains. Et après ? Écœurante paresse des administrations. Mettons une grande semaine pour que la lettre atteigne le service compétent. Un mois pour l'enquête, et peut-être davantage. Donc, de la patience ! Si je pouvais oublier, inventer d'autres soucis.

18 Juillet. — Journée morne. Chaleur visqueuse. Cette lettre ! J'ai pourtant fait là quelque chose qui me semble courageux, méritoire. Je ne me sens ni content, ni meilleur, ni plus grand. Exténué surtout. Et quel silence ! En jetant cette lettre à la boîte, j'éprouvais le sentiment de me jeter moi-même au fond d'un puits. Et s'il n'allait rien résulter de tout cela. Si cet énorme effort demeurait vain : la lettre enfouie dans un dossier ou bien même à la corbeille, avec les vieilles paperasses. Je vois le haussement d'épaules du vieux bureaucrate pourri. Et si l'enquête dure un an, comme

dans l'histoire des bouteilles bues par Jibé. Vais-je rester un an dans ces transes ? Je crois que j'aimerais mieux me tuer.

19 Juillet. — Il faut que j'écrive tout, ce soir même. Pas une heure de retard. Demain, peut-être, je ne serai plus capable de sincérité parfaite. Je craignais d'attendre un an ! Le dénouement est venu ce matin même. Moins de quarante-huit heures. Allons, de la méthode et que je n'oublie rien.

Il était peut-être dix heures. M. Mayer me fait appeler au téléphone. C'est régulier. J'ai, néanmoins, en reconnaissant sa voix, un petit frisson vite évaporé, car tout semble normal : « Je n'irai pas dans les services aujourd'hui, me dit-il. Prenez vos dossiers et montez me voir. » Je réunis les dossiers de toutes les affaires à l'étude et m'achemine vers la direction. Je me sens calme, certain, d'ailleurs, que le moment n'est pas encore venu de livrer la grande bataille. Tout est pour me rassurer : le ronron de la grande bâtisse au travail, l'antichambre de la direction, silencieuse et presque vide, l'accueil de M. Mayer, sa poignée de main, son sourire.

J'ouvre mes dossiers et donne sur les affaires en cours tous les renseignements requis. M. Mayer approuve des sourcils, pique, par ci, par là, des « bien », des « très bien », des « parfaitement ». Tout est donc pour le mieux ? Eh bien, non ! Un obscur malaise m'a saisi, depuis quelques minutes. A quoi tient-il ? C'est infime. C'est net. M. Mayer qui, dans nos entretiens, ne dit jamais, et laconiquement, comme tout le monde à la maison, que « le lait », les « bouteilles de lait », les « envois de lait », M. Mayer, aujourd'hui, prononce chaque fois, très exactement, « lait pasteurisé et oxygéné ». Il me semble même qu'il apporte un soin spécial à bien articuler le mot « oxygéné ». Ce n'est pas une illusion. Ce n'est pas un effet de mon inquiétude.

Je suis sûr qu'il y a quelque chose. Je sens le drame approcher, tel un malade son accès nerveux. Et, cependant, M. Mayer est enjoué, les affaires simples, le travail en bonne voie, nos propos d'une complète bénignité.

— Ainsi donc, Monsieur Salavin, tous les médecins qui nous renverront notre carte postale illustrée devront recevoir... Combien disions-nous ?

— Nous disions, Monsieur le directeur, devront recevoir, à titre gracieux, six flacons de lait pasteurisé.

Je me suis arrêté, malgré moi. La chaleur est vive, dès le matin. Quelques gouttes de sueur tombent de mon front. Je m'arrête donc... Il est entendu que je poursuis une tâche noble et courageuse. Alors pourquoi ce désarroi, ce vide béant à la place du ventre, cette panique de l'assassin devant un juge instructeur ? Si ma bonne action me jette dans le trouble moral comme le pourrait faire une infamie, je ne comprends plus.

M. Mayer, lui, n'est pas nerveux. Il tapote, à petits coups de paume, les bras de son fauteuil et reprend, détachant les syllabes :

— Pasteurisé et o-xy-gé-né ! Monsieur Salavin.

Un silence tombe, effrayant, durant lequel je perçois les cris de la rue, les trompes des autos, et, dans la pièce voisine, le cliquetis des machines à écrire. Je voudrais prendre la parole, dire une chose simple et grave. Pas un atome de salive. C'est encore M. Mayer — je l'admire à cette minute, je l'admire et le déteste — c'est encore lui qui va garder la direction du combat.

— Comment, diable ! avez-vous su que notre lait n'est pas oxygéné ?

Les cartes sont sur la table. Je pousse presque un soupir de soulagement. C'est d'ailleurs tout ce qui peut me sortir de la bouche. Aurais-je des mots à

ma disposition que je ne saurais plus les assembler. M. Mayer l'a compris. Il poursuit, sans se presser, d'un ton rêveur :

— Car c'est vrai : notre lait n'est pas oxygéné. Mais le plus curieux, mais ce que vous ne savez pas, Monsieur Salavin, c'est que ça n'a pas la moindre importance. Allons, prenez une chaise, car vous avez l'air souffrant. Prenez une chaise, Monsieur, et laissez-moi vous dire que le mot « oxygéné » figure dans l'histoire parce qu'il fait bien, parce qu'il a je ne sais quel brillant commercial, parce qu'il est merveilleusement « publicité ». Celui de nos ingénieurs qui l'a suggéré, jadis, a, du même coup, augmenté de vingt pour cent notre chiffre d'affaires et fait entrer dans notre firme une belle voyelle sonore. A part cela, personne jamais n'aurait eu l'idée saugrenue d'oxygéner notre bonne marchandise. Car nous vendons une bonne et honnête marchandise. Vous m'entendez ?

M. Mayer ouvre son portefeuille. Il en tire, du bout des doigts, un papier que je reconnais tout de suite, — ma lettre — et qu'il déploie d'une chiquenaude.

— Le commissaire est un ami de la maison. C'est fort heureux. Il a, tout de suite, flairé l'acte d'un mystificateur ou d'un illuminé. Ne blémissez pas, Monsieur Salavin. Je répète : l'acte d'un illuminé. C'est, en vérité, le mot le plus courtois que je puisse vous offrir. Il m'a donc envoyé cette épître, sous pli cacheté, non sans y joindre un petit mot aimable. Grâce à la présence d'esprit de ce galant homme, se trouve évité quelque chose qui eût été sans nul doute une injustice et peut-être un grand malheur. Imaginez, Monsieur, les effets d'une malfaisante campagne de presse, avec ou sans chantage. Imaginez le scandale, notre firme ébranlée, notre maison réduite, peut-être, à congédier tout ou partie de son personnel. Trois ou quatre cents personnes sur le pavé. Tout cela pour que la conscience

de Monsieur Salavin soit en repos. Suis-je, oui ou non, dans le vrai ?

Je parviens, péniblement, à grouper quelques syllabes :

— Monsieur le directeur, je pense que... étant donné...

M. Mayer m'a déjà coupé la parole :

— Vous allez, une fois encore, m'offrir votre démission. Et vous croyez que cela suffit ? Non, Monsieur Salavin. Non ! Tout bien réfléchi, je vous garde. Vous m'entendez ? Vous me comprenez ? Je vous garde. Autrement dit, je ne vous lâche pas. Vous êtes un homme dangereux. J'aime encore mieux vous savoir ici qu'ailleurs. Ici, sous mes yeux.

— Monsieur le directeur, c'est impossible. Après ce que j'ai fait, je veux absolument me retirer.

— Vous le voulez, Monsieur, mais moi je ne le veux pas. Je vous garde et je garde aussi votre lettre. N'oubliez pas, monsieur, que cette lettre, présentée d'une certaine façon...

M. Mayer n'en dit pas plus. Je le vois se diriger vivement vers une armoire et revenir portant un verre d'eau.

— Allons, vite ! Buvez, buvez ! Mais, mais, il se trouve mal...

Je ne suis pas bien sûr d'avoir perdu connaissance. Je me suis réveillé dans un fauteuil, les mains moites, les jambes très faibles.

M. Mayer se tient devant moi. Il a les yeux mi-clos et semble plongé dans une méditation profonde. Il finit par en sortir :

— Remettez-vous, avant de vous en aller. Je n'ai fait venir personne. Bien ! Vous pouvez vous tenir debout ? Attendez encore quelques minutes. A partir de lundi, vous quittez le service de la publicité. Je vous prends, ici même, à la direction, dans mon secrétariat

particulier. Encore un mot, Monsieur Salavin. Pratiquez-vous quelque religion ? Cette confidence, croyez-le, doit rester entre nous.

— Aucune religion, Monsieur le directeur.

— Vraiment ? C'est parfait. Regagnez votre service. N'oubliez pas vos dossiers.

J'ai regagné mon service. Cerbelot était en course. Le gosse aussi, le successeur de Jibé. Je me suis appuyé le front sur la table et je crois bien que j'ai dormi, oui, plus d'une heure.

C'est tout, c'est tout. Je n'écrirai rien de plus là-dessus, ni ce soir ni jamais. Je veux que ce soit tout.

28 Juillet. — Je n'ai pas ouvert mon journal depuis plus d'une semaine. Une semaine ? Non certes, une sorte de longue nuit coupée de cauchemars : mes heures de veille. Ah ! Je ne désespère pas. Je ne m'abandonne pas. Du côté de Marguerite et de maman, détente. J'y vais, je déjeune, reste une heure et m'enfuis. Calme apparent. L'autre jour, comme je partais, mère m'a suivi jusque dans l'escalier. Elle a descendu cinq ou six marches et m'a dit, tout bas, presque bouche contre oreille :

— Quand tu voudras revenir, mon Louis, n'aie pas honte.

Je lui ai baisé les mains, ses vieilles mains flétries. Elle cherchait à les dégager avec confusion. Elle a dit encore :

— Oh ! je ne parle pas pour moi, ni pour elle, je t'assure. C'est pour toi, pour toi seulement.

Au point où j'en suis, je ne peux transiger. Si la solitude n'est pas mon salut, qu'elle soit ma punition.

Mon bureau, le nouveau, celui que j'occupe depuis quelques jours, est une petite pièce toute nue, pour moi seul. Elle ne me déplaît pas trop. On dirait une tombe.

29 Juillet. — J'ai senti, ce matin, dans la rue, que

quelqu'un marchait derrière moi, me serrait de près. J'osais à peine me retourner, dans la crainte que ce ne fût Jibé. C'était lui. Les fins de mois le ramènent à la surface du monde. J'ai tiré de ma poche tout ce que je possédais, quatorze francs, et je lui en ai donné la moitié.

30 Juillet. — Au troisième étage, de l'autre côté de la rue, dans l'hôtel neuf, loge depuis quelque temps un homme qui m'intéresse beaucoup. J'ai, sur sa chambre, un coup d'œil plongeant. Le soir, j'éteins ma lampe, je m'assieds dans le fauteuil crapaud, ce qui est une façon de ne pas le voir, ce fauteuil, puisque je n'ai pu m'en défaire, et, pendant de longues minutes, parfois des heures, je regarde l'inconnu de l'hôtel. Sa fenêtre est ouverte, à cause de l'extrême chaleur. Il n'a pas même l'air de soupçonner qu'on peut le voir.

Les premiers jours, je l'observais négligemment. Je me passionne à ce jeu. L'inconnu se tient, le plus souvent, assis devant une petite table, comme moi-même. Il écrit, sur des calepins, remue toutes sortes de petits papiers, ou bien lit, un stylographe aux doigts. De temps à autre, il recule son fauteuil, allonge les jambes et s'étire en soupirant. La nuit est si calme que j'entends l'homme soupirer. Ah ! voilà qu'il enlève ses chaussures. Il soulève doucement le bout de ses chaussettes, ce qui repose le pied. Il se remet à lire. Il bâille.

C'est un homme seul. Du moins il se croit seul. Peut-il imaginer que, là-haut, immobile comme une araignée à l'affût, un autre homme seul épie, dans l'ombre de la mansarde. Je ne suis pas très sûr de ne pas faire une chose coupable. Il me semble que je viole un secret terrible.

L'inconnu bâille encore. Il se passe la main sur le front. De minute en minute, il glisse un index distrait dans son pantalon et se gratte. Un homme seul, que c'est triste ! Comme il est immobile ! Il dort ? Non, il

doit rêvasser. Ah ! Il se met les doigts dans le nez. Il se lève. Il boit un verre d'eau.

Je ne devrais pas rester là. Ce n'est plus de l'indiscrétion, c'est un crime de lèse-humanité.

Voici qu'il se lève. Il se tord les doigts. Il remonte vers le fond de la chambre et disparaît aux trois-quarts : je ne vois plus que ses jambes. Oh ! oh ! Il vient d'éteindre la lumière.

Que fait-il ? Je frissonne d'une sorte d'horreur. Et j'éprouve un infini soulagement. En éteignant sa lumière, il m'a délivré, désenchaîné. Je vais mettre mes paperasses en ordre et me coucher. Je fermerai ma fenêtre. Il n'y a de solitude que dans la mort.

31 Juillet. — J'ai fait, en lisant mes bouquins, une remarque bien curieuse, c'est que beaucoup d'ermites, de religieux solitaires vivaient par couples, quelquefois par petits groupes. Ils recevaient des visites, accomplissaient en chœur de petits voyages. Alors, la solitude ?

Ce que je pensais de la solitude, hier soir, est absurde. La solitude est partout. Quand je marche dans la rue, s'il arrive, par hasard, que le rythme de mon pas s'accorde au rythme d'une autre personne qui va dans le même sens que moi, l'un de nous, tout aussitôt, fait en sorte que cet accord soit rompu, en pressant ou en ralentissant l'allure. C'est comme une amère politesse. Mille pardons ! Chacun chez soi, chacun dans son trou.

Le mot « nous » me dégoûte : il sert à tout. Il me prostitue à n'importe quelle société. Cerbelot et moi, c'est encore « nous ». Je rêve d'un mot plus chaste, qui ne me servirait que pour ceux que j'aime et pour moi.

2 Août. — Il fait chaud. J'écris, fenêtres closes, pour ne pas être tenté d'observer l'homme de l'hôtel. Aimerais-je qu'un autre larron me regardât regardant ? J'ai mes vices, comme le voisin, mes ridicules, mes

faiblesses. Par exemple, je ne me mets pas les doigts dans le nez, mais... je m'en arrache les poils avec une petite pince. Je dis : la propreté. Non, c'est un amusement, quelque chose comme une transposition de l'instinct du chasseur. Quand j'arrache un poil notable, je suis satisfait. Malheureusement les belles pièces deviennent rares. Ce soir, je cherchais, avec ma petite pince : j'ai vu venir un poil blanc.

Déjà ! Déjà, juste ciel !

8 Août. — Je me sens loin de mon but. L'été m'accable. Je me demande, certains jours, ce que je fais dans cette chambre, à quel rêve j'ai sacrifié les bribes de mon bonheur domestique et ma paix, l'écœurante et douce quiétude. J'aurais encore ma petite part de toutes les petites joies... Je mangerais mon fourrage en courbant le col, comme les bestiaux... Non ! J'attends. L'occasion ne me sera pas refusée. Ah ! que, pour l'honneur du monde, elle ne me soit pas refusée.

Je me corromps dans l'attente. Été maudit. Les mouches me tourmentent. Je les tue. J'ai passé plus de deux heures, hier soir, à tuer des mouches. Je le faisais, au début, par nécessité, non sans répugnance. Et puis, et puis, je ne sais plus... Pourvu que je n'y aie pas pris plaisir ! L'humanité commence à l'homme. Elle ne s'arrête pas à lui. Mais où donc ? Ne pas détruire en vain, ne pas faire souffrir en vain. Bien sûr. Faut-il encore trouver les frontières de l' « en vain ». Mon ex-ami Loisel tuait des grenouilles, un jour, à coups de canne, sur les bords de l'Oise. Je disais : « Pourquoi les tuer ? Elles ne te font aucun mal. » Et lui : « C'est vrai ; mais j'ai besoin d'exercice. Je suis trop sédentaire et je deviens poussif. »

J'ai tué les mouches qui me gênaient. Ai-je eu tort ? Je ne peux dire. Est-ce que les saints tuent leur vermine ? Je l'espère, sinon quelle faute contre la dignité de l'homme. Les saints qui soignent les malades tuent

les microbes des malades. Il faut choisir. La famille d'abord, l'homme avant tout, puisqu'il est notre famille. J'ai lu que certains derviches, saints d'un autre bord, saints quand même, se promenaient en balayant la terre devant eux pour ne pas risquer de meurtrir ou d'écraser quelque insecte. Et pourtant, avec leur balai, ne brisent-ils pas les pattes à toutes ces fourmis, à toutes ces bestioles qu'ils ont projet d'épargner ? Je ne sais. Je ne peux savoir. Un saint même s'y perdrait. Ou vivre d'un compromis, ou quoi ? Mourir ? Tuer un homme ?

10 Août. — Pauvreté sans borne. Insolence de toute joie, même lamentable. Je suis allé, tantôt, faire une course en banlieue. J'ai passé devant la porte d'un asile de vieillards. Les pensionnaires, vêtus de drap bleu, somnolaient derrière les grilles, par petits paquets, sur des bancs. Dix ou quinze loqueteux patientaient sur le trottoir, attendant les reliefs de la table, qu'on leur abandonne en fin de journée. Et soudain, saisis de colère, ces mendiants se sont mis à insulter les vieillards : « Ah ! cochons ! vous mangez, vous autres ! Vous dormez dans des lits ! Cochons, vous avez de bonnes pelures sur le dos. » Les vieux doivent y être faits : ils ne répliquaient même pas. Tous pourtant n'étaient pas sourds. Pour moi, la douleur, pour moi seul.

Je ne peux pas accepter ça. Je ne peux pas sentir de telles choses sans crier justice et réparation. Dix mille et cent mille saints suffiront-ils à la besogne ? Pourront-ils non pas sauver, mais recommencer ce monde mal fait ?

12 Août. — Jibé n'attend plus la fin du mois. Il est venu me guetter à dix pas du bureau. Tout préambule étant superflu désormais, puisque nous savons à merveille l'objet de tels entretiens, dès le premier mot, Jibé pose la question. De l'argent ! De l'argent ! J'avais

mis de côté quelques sous pour acheter des livres. J'ai résisté d'abord. Le malheureux répondait avec rondeur, avec assurance aussi : « Je sais, patron, je sais... Mais enfin, il faut que je mange. Pas à dire. » L'argument lui semble péremptoire. Il l'est. Jibé s'endurcit. Il a, maintenant, le flegme obstiné d'un encaisseur. Puisque j'ai commencé, je dois continuer, c'est tout simple.

Donné l'argent de mes livres.

15 Août. — Journée de vacances, entièrement consumée dans ma chambre, pour laisser la rue à ceux qui s'y amusent.

Deux mois que je vis dans ce réduit. Nul ne vient m'y déranger. Je n'y reçois pas même de lettres. L'oubli. Si, par hasard ou par erreur, on frappait à ma porte, je tremblerais.

Crépuscule. J'écris avec difficulté. Non que je ne sache que dire, j'ai tant et tant de choses à dire. Je ne sais comment les dire. Le plus souvent, je n'ose pas. Alors je m'insulte et me contrains.

Je ne suis pas sûr que la solitude soit le climat de la chasteté. Le démon des nuits n'a même plus peur de la lumière.

Il y a, sur la toilette, un petit miroir fêlé. Je l'ai retourné contre le mur. Je n'aime ni mon visage, ni mon âme, ni mon destin, et, pourtant, si je m'interroge avec franchise, je sens bien que je ne voudrais changer d'essence avec personne. Je ne connais pas d'homme qui voudrait changer vraiment et totalement d'essence avec qui que ce soit. D'un autre, on aimerait les dents, le teint, les traits, la prestance, le savoir, la fortune. Pas la racine, pas l'être profond, pas cette chose qui est le moi, ce moi que l'on préfère, malgré tout, même en le haïssant.

(à suivre) GEORGES DUHAMEL

LETTRE SUR LES FAITS-DIVERS

Mon cher Paulhan,

Je vous demande de bien vouloir ouvrir dans la *N. R. F.* une chronique de Faits-Divers. Si vous le permettez, j'en prendrai la direction.

Il ne s'agit pas de relater à neuf, comme pouvait le faire si pertinemment Charles-Louis Philippe dans la *Revue Blanche*, quelques gros ou petits faits récents. Non ; je compte verser ici le texte même du journal qui m'en aura fait part, et lui laisser la responsabilité du récit dont j'aurai toujours soin d'indiquer la provenance. Tout au plus ajouterai-je, de-ci, de-là, tel commentaire qui me paraîtrait propre à faire ressortir telle particularité cachée. C'est une liberté que je me réserve, mais dont je n'userai peut-être pas.

L'actualité, vous le savez, n'est pas mon fort. Les faits-divers que je vous servirai seront parfois très vieux ; mais de nature à n'en point souffrir. J'ai mes tiroirs pleins de ce genre de glanures ; puisse ce qui m'y intéressait hier intéresser également aujourd'hui vos lecteurs. Au surplus, j'invite chacun d'eux à collaborer à ceci ; c'est-à-dire à m'envoyer ce que lui-même, jadis ou naguère, aurait découpé dans la presse, ou qu'il viendrait de découvrir. Il va sans dire que, parmi ces envois, je garderai ma liberté de choix ; et j'ajoute que je suis difficile. Pour un *beau* « fait-divers » (je veux dire : un récit qui présente un intérêt réel et soit capable de nous instruire, de nous

apprendre quoi que ce soit de neuf en psychologie), combien nous en faut-il lire d'insipides ! L'originalité est aussi rare ici qu'ailleurs ; et plus encore, car il y faut le concours de deux valeurs : celle du fait et celle du journaliste qui le raconte. Je tiens pour certain que le journaliste, souvent, ne sait pas voir ce qu'il y a d'intéressant, d'important, dans tel fait dont il peut prendre connaissance. Les journaux de Paris donnent tous les mêmes, à bien peu près ; une même agence sans doute les renseigne et leur sert le fait déjà cuisiné. Il y a de grandes chances, s'il m'intéresse, pour que vous ne l'ignoriez pas ; et réciproquement. A ceux donc qui tiendraient à cœur de me seconder, je recommande particulièrement les journaux de province. Les découpures des journaux étrangers ne seront pas dédaignées, surtout si une traduction les accompagne.

ANDRÉ GIDE

Je vous envoie aujourd'hui trois histoires :

1° En manière d'appendice au *Journal des Faux-Monnayeurs*, celle du suicide du jeune Nény — pour ceux qui ne la connaîtraient pas encore ; je ne dis pas : pour ceux qui l'auraient oubliée, car elle est de nature à hanter la mémoire. C'est de cette hantise qu'est né mon roman.

2° Celle d'un criminel bien-pensant.

3° Le suicide du Comte Hasnic.

*
* *

LE SUICIDE D'UN LYCÉEN

Nous avons signalé le suicide dramatique du jeune Nény, âgé de quinze ans à peine, qui au Lycée Blaise-Pascal, à Clermont-Ferrand, en pleine classe, s'est fait sauter la cervelle d'un coup de revolver.

Le *Journal des Débats* reçoit de Clermont-Ferrand les étranges renseignements que voici :

Qu'un pauvre enfant, élevé dans une famille où se passent des scènes si violentes que souvent — et la veille de sa mort — il a été obligé d'aller coucher chez des voisins, ait été amené à l'idée du sucide, c'est douloureux, mais admissible ; que la lecture assidue et non contrôlée des philosophes pessimistes allemand l'ait conduit à un mysticisme de mauvais aloi, « sa religion à lui », comme il disait, on peut encore l'admettre. Mais qu'il y ait eu, dans un lycée d'une grande ville, une association malfaisante de quelques gamins pour se pousser mutuellement au suicide, c'est monstrueux et c'est malheureusement ce qu'il faut constater.

On dit qu'il y aurait eu un tirage au sort entre trois élèves, pour savoir qui se tuerait le premier. Ce qui est certain, c'est que les deux complices du malheureux Nény l'ont pour ainsi dire forcé, en l'accusant de lâcheté, à mettre fin à ses jours ; c'est que la veille, ils lui ont fait faire la répétition et la mise en scène de cet acte odieux : la place où il devait, le lendemain, se brûler la cervelle, a été marquée à la craie sur le sol. Un jeune élève étant entré à ce moment, a vu cette répétition ; il a été mis à la porte par les trois malfaiteurs avec cette menace : « Toi, tu en sais trop long, tu disparaîtras » — et il y avait, paraît-il, une liste de ceux qui devaient disparaître.

Ce qui est certain encore, c'est que dix minutes avant la scène finale le voisin de Nény emprunta une montre à un élève et dit à Nény : « Tu sais que tu dois te tuer à trois heures vingt minutes ; tu n'as plus que dix — que cinq — que deux minutes ! »

A l'heure juste, le malheureux se leva, se plaça à l'endroit marqué à la craie, sortit son revolver et s'en tira un coup dans la tempe droite.

Ce qui est vrai encore, c'est que, lorsqu'il tomba, un des conjurés eut le sang-froid de se jeter sur le révolver et de le faire disparaître.

On ne l'a pas retrouvé encore. A quoi le destine-t-on ?

Tout cela est atroce : l'émotion chez les parents des élèves est à son comble : cela se conçoit !

(*Journal de Rouen*, 5 juin 1909).

*
* *

PARRICIDE PAR PEUR DE L'ENFER

Il fallait que l'un des deux disparût...
et le fils tue son père pour échapper au suicide.

Metz, 26 octobre. — Télégr. *Matin.* — Un parricide dont les circonstances sont particulièrement tragiques, a jeté l'émoi dans la commune de Nilvange.

M. Emile Reiser, 50 ans, comptable aux usines de Wendel, a été tué par son fils Pierre, âgé de 23 ans.

L'assassinat a été commis avec une sauvagerie déconcertante. Le meurtrier s'approcha de son père qui reposait sur une chaise longue et lui asséna sur la tête neuf coups d'un tranchet de boucher.

La tête fracassée, M. Reiser succomba trois heures plus tard.

Interrogé par le juge d'instruction. M. Loubatière, le parricide a déclaré ne regretter son acte qu'en tant que sa famille était déshonorée.

— La vie était intenable chez nous, dit-il, en raison des remontrances continuelles que me faisait mon père sur ma conduite. Il fallait que l'un de nous deux mourût. Je ne voulais pas me suicider, parce que j'aurais été en enfer. Maintenant, je pourrai mourir en état de grâce.

Le juge lui ayant fait remarquer que son père pouvait lui-même n'avoir pas été dans cet état an moment de sa mort, le fils indigne répondit :

— Cela m'est tout à fait indifférent.

(*Le Matin*, 29 octobre 1925).

*
* *

LE SUICIDE DU COMTE HASNIC

Le comte Hasnic, d'origine polonaise, était arrivé à Paris possesseur d'une très grosse fortune. Il mena la vie à grandes guides, et voici quelques mois, se vit à peu près ruiné.

Il retourna alors en Pologne, pensant rétablir ses affaires, mais il ne réussit point comme il l'espérait. Toutefois il rencontra dans son pays une jeune femme charmante qu'il ramena avec lui à son retour à Paris.

Le comte continua son existence de luxe et de jeu. Avant-hier, il se trouvait à son cercle habituel, boulevard des Capucines, lorsque entra un de ses amis, qui avait, lui, gardé sa fortune. Le comte Hasnic proposa une partie d'écarté. L'ami accepta. Le comte gagna presque toutes les parties et se trouvait à la tête d'une somme relativement considérable, lorsqu'un autre joueur, qui venait d'entrer, s'adressa à l'ami du comte en lui disant :

— Mais comment jouez-vous, cher ami ? Vous écartez vos atouts !

Le comte Hasnic, très pâle, se leva aussitôt.

— J'ai compris, dit-il à son ami. Je vous remercie, mais je ne puis accepter.

Et il sortit.

Une heure plus tard, il se tuait d'un coup de revolver dans une chambre qu'il venait de prendre dans un hôtel des environs de la gare Saint-Lazare.

(*Le Temps*, 4 janvier 1908).

*
* *

CHRONIQUE DRAMATIQUE

LE DICTATEUR

Le plan primitif du *Dictateur* est daté du 2 novembre 1910. Novembre 1910... M. Aristide Briand est déjà Président du Conseil, il l'est pour la première fois et son passé révolutionnaire rend plus passionnante et significative sa lutte contre les cheminots en grève. M. Briand n'a pas hésité à signer l'ordre de mobilisation pour les agents des réseaux, il a déclaré à la Chambre qu'il était prêt, s'il le fallait, à sortir de la légalité pour maintenir l'ordre. On ne peut guère douter que Jules Romains ait pris là l'idée première de son ouvrage, mais qu'il a aussitôt transfigurée. Il serait aussi absurde de prétendre faire de M. Briand le prototype de Denis que de voir par exemple en Marie Mancini et en Louis XIV les modèles de Bérénice et de Titus. Mais ce n'est pas sans raison que Romains nous a fait connaître cette date : elle nous signifie qu'aucun des dictateurs d'après-guerre, de Lenine à Mussolini, ne l'a inspiré.

Jules Romains s'est de propos délibéré abstenu de copier l'histoire et sans aucun doute, c'est l'impossibilité de faire des rapprochements avec la réalité, la pénurie absolue d'allusions qui tout d'abord a déconcerté le public, plus encore que l'absence d'une partie satirique violente ou d'une prise nette de position. Le drame que Romains a abordé, celui « du chef dans la démocratie sociale moderne », il a voulu le traiter à l'état pur, en le dégageant des contingences, en se refusant pour mieux séduire son public tout recours à l'actualité, en se refusant également tout truquage, toute déformation de son héros et de ceux qui l'entourent. D'une part, un homme, un chef. De l'autre, des événements. L'homme et les événements évoluant selon leur loi, selon leur exigence intérieure et s'affrontant dans

la conscience de l'homme. Quand ce débat moral sera terminé, quand Denis, ayant résolu pour lui-même, en lui, le problème, n'aura plus qu'à agir techniquement, la pièce prendra fin. Le sujet choisi par Romains n'est pas la *Dictature*, c'est le *Dictateur*, ou plus exactement *Un dictateur*.

Le caractère de Denis, tel est le centre et le pivot du drame, et ce caractère, comme celui du docteur Knock ou d'Emmanuel dans *Cromedeyre*, c'est celui d'un héros unanimiste. Emmanuel était le gardien de « l'esprit » de Cromedeyre, Knock était le créateur de « l'existence médicale » dans un canton, Denis sera le créateur de lui-même au contact des événements. Perpétuellement disponible, il ne l'est pas à la façon des disponibles de Gide qui entendent ne s'enchaîner à rien ; il n'abandonne une réalité que pour une réalité plus vraie, plus « actuelle » et chaque réalité qu'il empoigne, c'est pour l'imposer autour de lui ; pour en imposer le sens au groupe dont il est le centre ; non pas pour en jouir égoïstement, mais pour créer des valeurs nouvelles, et en faire prendre conscience aux masses amorphes qui l'environnent. Cette force et cette volonté, il les a excercées d'abord sur un parti, puis sur un parlement, il aspirera tout naturellement quand l'occasion s'en présentera à les exercer sur la nation entière.

Au contraire du grand homme démocratique, dont M. Le Trouhadec est le type caricatural et qui se repaît de formules, d'idéologie, de catégories, impuissant à se colleter avec le réel, le chef, tel que le conçoit Jules Romains et qu'il incarne en Denis, n'est intéressé que par le réel, par l'événement à affronter et à vaincre. Ce n'est ni une théorie sociale, ni un parti qui pourra le tenir en tutelle. Il déplace pour cela trop de hasard avec lui. Il est « plus homme que politicien, plus homme que doctrinaire ». Et précisément parce qu'il est d'abord « un homme », il n'y a pas « qu'un seul rêve de grandeur, toujours le même qui lui fasse plaisir ». Il a « plusieurs visions, tour à tour, et un sentiment de grandeur, plus intense que les visions mêmes, un peu comme dans certains pays la lumière compte plus que le paysage. » La seule loi à laquelle il puisse se plier, c'est sa loi propre et il n'est rien qu'il hésite à y soumettre : « N'importe quoi pouvait se présenter, dit-il en parlant de son adolescence... On nous aurait offert je ne sais pas quoi, le commandement

d'une armée, deux sièges de cardinaux à Rome, un trône à occuper par impòsture, nous étions prêts à voir,... à accepter un tête-à-tête avec l'événement, sans perdre une miette de notre présence d'esprit, ni de nos moyens. Nous n'avions pas cette buée de peur devant les yeux, cette crainte honteuse de ne pas être « de taille » qu'on connaît plus tard, et qu'on est bien content de pouvoir colorer par des principes, des scrupules, ou le prétexte d'une discipline étrangère. » A quarante ans, il n'a pas changé. Certes il y a en Denis du carnassier, prêt à se jeter sur toute proie, mais sa noblesse est de n'être pas un simple ambitieux. S'il répudie le formalisme d'une doctrine, si ce mot « la Révolution », au moment d'agir, lui paraît creux, il ne renonce pas à faire une révolution dans le sens qu'il juge le meilleur : « Je me moque des mots. Suppose qu'on me laisse travailler trois ans. Quand je m'en irai, est-ce que la société aura la même figure qu'aujourd'hui ? Voilà tout. »

Tel est Denis. Quand le rideau se lève sur le premier acte, « l'occasion » se présente à lui. Il vient de renverser le ministère ; le roi va sans aucun doute l'appeler pour lui offrir la présidence du Conseil. Tout de suite nons sentons qu'il ne la laissera pas échapper. Mais, avant de pouvoir la saisir, deux obstacles se dressent, l'un matériel, c'est le parti révolutionnaire, l'autre moral, c'est son ami d'enfance Féréol, comme lui socialiste, mais d'une intransigeance qui l'a tenu éloigné du parlement. Jules Romains néglige l'obstacle matériel, il porte l'obstacle moral au premier plan. Le drame du *Dictateur* sera le drame de l'amitié, de la fidélité au passé, représenté par l'immobile Féréol. Quand Féréol propose à Denis de profiter des circonstances pour déclencher à fond un mouvement révolutionnaire, Denis, déjà acquis à la nouvelle expérience qui s'offre à lui, se croit encore hésitant ; il demande à se rendre compte de la réalité, avant de prendre une décision aussi grave.

Cette réalité concrète du pouvoir, elle lui est révélée au second acte par le roi. Jamais encore il ne l'avait approchée, tâtée de si près. Le conservatisme lucide du souverain attaché à ce qui est (« le fait qu'une chose existe lui donne une valeur, un droit sur vous ») exalte le réalisme de Denis. Son sens, son goût du réel abolissent momentanément en lui tout idéalisme. Il se sent déjà prêt à se soumettre aux choses, à recon-

naître la nécessité d'un ordre. Il vient de passer sans s'en douter de l'autre côté de la barricade. Il s'étonnera au tableau suivant que Féréol refuse de prendre avec lui le pouvoir, ce Féréol qui s'enferme dans ses convictions comme dans un couvent, mais ne peut parfois s'empêcher de songer : « Personne ne verra la victoire ». Troublé par « la force d'attaque » de Denis, Féréol ne sait que lui répéter : « Tu es victime de ta force, de tes dons. Tu ne sais pas te croiser les bras. »

Et voici Denis président du Conseil. Ses anciens amis ont déclenché un mouvement révolutionnaire que son loyalisme envers le roi, ni son goût de l'ordre ne lui permettent de tolérer. C'est là que son tempérament de chef achève de se révéler : « Je ne me suis jamais senti si à l'aise, avoue-t-il au roi, ni si heureux. » Ce troisième acte où nous devrions voir Denis aux prises avec le réel est le moins réussi de l'ouvrage. Alors que le deuxième acte dressait avec une force aisée une synthèse de la politique moderne et mettait en mouvement devant nous l'homme d'action, le conservateur, le dilettante et le doctrinaire, le troisième acte affronte trop longuement Denis à des vétilles (employés n'arrivant pas à l'heure ou faisant mal leur service) et après la pathétique révélation du roi que les chemins de fer sont en grève, la dictée d'un « appel aux travailleurs » ne suffit pas tout à fait à combler notre attente.

Le quatrième acte la satisfera puisque Denis arrachera au souverain le décret de dissolution des Chambres qui le transformera en dictateur et que son premier geste alors sera pour faire arrêter Féréol après une scène où celui-ci l'aura traité de renégat. Peut-être la scène entre Denis et la reine affolée, que la terreur des anarchistes et l'effroi d'être haïe bouleversent, retarde-t-elle sans grand avantage la crise finale qui fait de Denis à la fois l'homme le plus seul et le plus représentatif du royaume. Le terme du grand débat psychologique et moral qui constitue tout le drame, c'est la réalisation « unanimiste » de lui-même par Denis. Il a franchi les limites de sa personne et, comme il le crie à Féréol qui ne peut plus le comprendre : « Il est bien question de l'homme qu'on a pu être ! Tout est pris par le présent, par un présent à mille pointes qui vous attaque de tous les côtés... On sent que des milliers d'accrochages, de jonctions se font soudain sur votre corps, qu'une immense

chose fourmillante va converger sur vous, se servir avidement de vous et que toute votre pensée n'y suffira pas... Tout craque ? Eh bien ! moi, ici, je force tant que je peux pour que tout s'empêche de craquer, se retienne ensemble, fasse encore une fois, et encore une fois, l'effort de durer. » Denis n'est plus lui-même, il n'entend plus que « l'appel de détresse de la société ». Il est dépassé, asservi par une réalité plus forte que lui. Ce vainqueur est en même temps un vaincu. Ce chef qui demain sera victorieux de l'émeute a dû renoncer tout ce qui en lui était d'un apôtre. C'est une chose que d'être prophète, une autre que d'être homme d'action.

On pourrait longuement encore dénombrer toutes les richesses, toutes les nuances du caractère de Denis. Ce dictateur tout imaginaire, — trop noble, trop conscient aussi pour avoir son pareil dans l'histoire — est parfaitement cohérent, plausible, d'une « crédibilité » inattaquable. La même analyse trouverait chez tous les autres personnages du *Dictateur* la même étoffe humaine : Féréol, le roi, le cabaretier révolutionnaire, les policiers, tous sont à trois dimensions et vivent leur vie, leur emploi avec une honnêteté, une vérité complète. L'œuvre de Jules Romains forme un bloc sans une fissure. Elle sonne plein où qu'on l'éprouve du doigt.

Les critiques qui lui sont adressées se réduisent en somme à deux : l'une portant sur le contenu, l'autre sur la forme. Ce dictateur, ce roi, ce révolutionnaire ne ressemblent à aucun de leurs pareils, ils ne permettent avec la réalité quotidienne, avec l'expérience historique, aucun rapprochement (sauf peut-être le roi). D'autre part ils montrent en s'exprimant une telle maîtrise de leurs pensées et de leurs sentiments, ils dominent si parfaitement leur inconscient que les passions qui les animent en paraissent refroidies.

Il est certain qu'il n'y a aucun point de coïncidence entre Denis et les dictateurs de l'antiquité ou de l'époque présente. La tragédie dont Romains s'est institué le dramaturge n'est ni historique, ni réaliste, elle tend à dépasser l'histoire et le réalisme pour prendre une valeur poétique, ce caractère d'évidence extrême plus vrai que le réel lui-même et dont le réel à l'occasion s'inspire. Quant à la forme, elle a cette plénitude tantôt faite de concision, tantôt au contraire d'un harmonieux

développement de la pensée propre aux œuvres classiques. Tous les personnages s'expriment, non pas avec une froide retenue, mais avec la décence et la simplicité des grands héros classiques. Ni hoquets, ni balbutiements, ni phrases hachées, ni fièvre apparente. Nous voilà loin des demi-fous et des inconsistants à la mode d'aujourd'hui. Nous feignons d'admirer la maîtrise de soi du gentleman britannique, nous nous récrions sur ce qu'elle témoigne d'aristocratique et de fort. Nous demandons à cor et à cris des héros de théâtre solides et normaux, nous leur souhaitons de la grandeur. Et à peine un auteur nous offre-t-il des personnages de cette sorte, nous détournons la tête en les accusant de froideur et de solennité.

Mais comment donc parlent les empereurs de Corneille. Je cite au hasard ce passage sur la répression :

Mais quoi, toujours du sang et toujours des supplices !
Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrêter ;
Je veux me faire craindre et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile ;
Une tête coupée en fait renaître mille ;
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits et non plus assurés.

Nous demandons-nous un instant s'il est possible, « historique » qu'un empereur parle de la sorte ? De Corneille, nous acceptons de la peinture, de nos contemporains, nous exigeons de la photographie ou du cinéma.

Faut-il vraiment faire effort pour aimer ce *Dictateur ?* Pour ma part, je ne le crois pas. Mais ce dont je suis sûr, c'est que cet effort, s'il est nécessaire, mérite d'être fait, si l'on veut sauver, régénérer le théâtre-expression et si l'on veut y ramener autre chose que des épileptiques. Voilà pourquoi la nouvelle pièce de Jules Romains, dans ce qu'elle a de serein et de quasi-olympien, me paraît une manifestation d'une extrême importance, beaucoup plus féconde que la plupart des pièces d'avant-garde les mieux réussies.

Si j'avais à adresser une critique d'ordre général au *Dictateur*, elle serait d'un ordre tout différent de celles qu'on lui a faites jusqu'ici. Le *Dictateur* est une tragédie de caractère. Les grandes comédies sont presque toutes des comédies de caractère. Mais peut-on mettre un caractère à la base d'une tragédie ? Le tra-

gique naît toujours de la fatalité qui est inhumaine, qui écrase l'homme. A l'origine d'une tragédie, il y a souvent une faute commise, parfois une simple imprudence, parfois le hasard seul dont le destin s'empare pour le grossir, s'acharner sur l'homme et le broyer. Ici cette fatalité extérieure à l'homme ne s'exerce pas, ou à peine. Denis est d'un bout à l'autre de la pièce maître de la situation et libre de choisir. Il pourrait à l'acte II refuser le pouvoir, à l'acte III refuser la répression, à l'acte IV refuser la dictature. Ce sont des motifs d'ordre psychologique qui le retiennent ou le font agir, jamais la fatalité. Denis reste trop libre pour être un héros complètement tragique.

Du *Tombeau sous l'arc-de-triomphe*, j'écrivais un jour qu'on ne l'avait pas compris parce qu'on l'avait considéré comme un simple drame et non comme une tragédie. De ce *Dictateur*, je dirais au contraire que ce n'est pas une tragédie, que c'est une grande comédie. Dans le sens où on peut dire que l'*Egoïste* de Meredith ou le *Père Goriot* en est une. Après nous avoir redonné le goût de la farce avec *Knock* et *Le Trouhadec*, Romains nous rend aujourd'hui le sentiment de la grande comédie. Et ce n'est pas en vain que l'acte le mieux réussi de sa pièce est le second acte, le moins pathétique, le plus détendu des quatre.

Que la Comédie-Française ait failli à sa mission, mission qu'elle se soucie trop peu de remplir, en ne représentant pas le *Dictateur*, il n'est en tout cas plus permis d'en douter.

BENJAMIN CRÉMIEUX

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

ÉLÉMENTS D'UNE DOCTRINE RADICALE (Éditions de la N. R. F.) ; LE CITOYEN CONTRE LES POUVOIRS, par *Alain* (Kra).

Les *Eléments d'une Doctrine radicale* furent une révélation pour quelques esprits excellents qui avaient réservé leur jugement sur l'auteur des *Propos*, car ils lui reprochaient entre autres choses ce qu'ils appelaient ses rancœurs de curé contre l'Histoire. Ils découvraient dans ce livre une conception vraiment nouvelle des rapports de l'individu et de l'état, qui leur prouvait qu'Alain, soucieux avant tout de se donner une conscience active du présent, savait fort bien s'appuyer sur une tradition. Et cette heureuse surprise leur permit de digérer sans trop de grimaces les exemples assez équivoques dont Alain a voulu étayer sa thèse. « L'idée est belle, me dit l'un deux, mais tout de même, le portrait de Pelletan, c'est du pur roman ! »

Dans *Le Citoyen contre les Pouvoirs*, Jean Prévost a réussi à ordonner ces éléments, à les plaçer dans une belle perspective, ce qui n'était pas une tâche aisée. La pensée d'Alain, extrêmement claire mais toujours à haute pression, gagne beaucoup à être soutenue et prolongée par un choix judicieux opéré dans le fouillis des illustres propos. Cette pensée applique une méthode originale à des sujets si variés que tant de raisonnements comprimés, épars, finissent par détourner l'attention du lecteur vers l'homme qui écrit au détriment de ce qui est écrit. Prévost a eu l'excellente idée de diviser les propos en chapitres et de faire précéder chaque propos d'un titre explicatif. Les idées de l'auteur se trouvent ainsi doublées d'un commentaire discret qui les rend mieux utilisables.

Elles se tirent fort bien de l'épreuve. Avant Alain l'individu était considéré, soit comme une unité abstraite, soit comme le produit de l'évolution sociale, c'est-à-dire de toute façon, et dès avant la solution du conflit, comme socialisé. Alain entend maintenir jusque dans la mêlée politique les droits de l'homme tel qu'il se saisit lui-même dans sa pensée et dans sa vie individuelles. « Si nous voulons, écrit-il, une vie publique digne de l'Humanité présente, il faut que l'individu reste individu partout, soit au premier rang, soit au dernier. Il n'y a que l'individu qui pense ; toute assemblée est sotte. » Là est l'essence du radicalisme d'Alain, qui n'est pas une doctrine politique mais au contraire un moyen pour préserver l'intégrité personnelle au sein du groupe politique, quel qu'il soit. On peut être radical dans n'importe quel parti excepté dans ceux qui dépersonnalisent leurs membres, ce qui les juge. En somme le livre aurait pu s'intituler : l'individu contre le citoyen. Attitude spontanée du Français moyen. La pensée d'Alain, si elle était suivie, marquerait un tournant de la pensée démocratique. « Pour tout dire en peu de mots, je me méfie beaucoup d'une Volonté Générale qui sortirait du peuple assemblé. Tyran métaphysique. » Condamnation de la mystique politique de Rousseau dont Ostrogorsky a analysé les conséquences pratiques chez les Anglo-Saxons, de ce qu'Augustin Cochin appelait les sociétés de pensée ; dénonciation des *wire pullers*, des « machines » à fabriquer l'opinion, où le consentement abstrait des voix s'obtient au détriment des sentiments réels. Alain se rend-il compte qu'il menace l'idéologie des Droits de l'Homme et du Citoyen ? La théorie de la volonté générale s'est formée quand il s'est agi d'introduire précisément le facteur individuel dans la vie publique. Peut-on changer la technique du consentement sans renoncer à la démocratie ?

A parler franc, je cesse de m'entendre avec lui quand il prétend que les « comités » du combisme répondaient à son idéal. Je vois bien ce qu'avait de respectable, de défendable cette action ingrate et préparatoire ; mais je ne puis du tout souhaiter que la philosophie politique du début de ce siècle revienne en honneur. Il nous faut aujourd'hui quelque chose de plus substantiel. L'erreur d'Alain me paraît être de vouloir à tout prix que le radicalisme politique soit l'incarnation de son radica-

lisme philosophique. La pauvreté de ses exemples est bien inquiétante. Georges Sorel pensait que la seule façon d'affranchir l'homme de la contrainte des pouvoirs était d'isoler les travailleurs. Peut-être la société bourgeoise est-elle capable de procéder par elle-même à cette épuration, mais la forte dialectique d'Alain ne parvient pas à nous en assurer. D'où vient qu'une pensée si solide, si confortante, nous laisse, somme toute, insatisfaits.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LAMIEL, par *Stendhal* (Stendhal et Compagnie).

C'est bien au *Rouge et Noir* qu'il faut comparer *Lamiel* : il s'agit de montrer un être puissant, qui ne veut dans la vie que se satisfaire, et qui brise les barrières de l'hypocrisie. Mais un homme, comme Julien Sorel, doit chercher la puissance ; une femme, comme Lamiel, doit chercher le plaisir. Créer un être selon son cœur, pour lui faire suivre sa courbe dans la société réelle c'est une méthode romanesque que Stendhal empruntait au dix-huitième siècle. Je ne me moque pas : Julien Sorel et Lamiel, voilà son Emile, sa Sophie, sa Julie. L'homme idéal pour Stendhal est celui qui use de sincérité envers soi-même pour chercher ses buts, qui accepte pleinement ses passions et ses appétits, et qui use d'énergie pour les atteindre. Julien Sorel a contre lui la constitution de la société, les préjugés, l'hypocrisie : il hait donc la noblesse, le clergé, la vertu ; pour le dessiner, Stendhal pouvait s'aider de l'esprit jacobin et de l'exemple de Napoléon. Lamiel n'a contre elle la caste et les préjugés que parce qu'ils engendrent l'ennui et la contrainte personnelle. L'auteur ne pouvait, pour dessiner ce type, s'inspirer d'aucune opinion récente : ce roman aurait été, pour les contemporains, beaucoup plus déplaisant encore que *le Rouge et le Noir*. Le modèle qui inspirait Stendhal, on le voit de mieux en mieux à mesure qu'avance le roman, c'est l'italienne de la Renaissance : Lamiel mêlée aux crimes devient la sœur de Béatrix Cenci, de Vittoria Accoramboni, de l'Abbesse de Castro. Mais, jusqu'à son arrivée à Paris femelle et femme jusqu'au bout des ongles, elle apparaît, dans la fin du roman demeurée canevas, une espèce d'androgyne.

Dans aucun autre livre Stendhal ne donne aussi libre carrière à son

esprit satirique : Carville, les parents adoptifs de Lamiel, la duchesse de Miossens et le docteur Sansfin sont des caricatures bien chargées. Le récit de la mission à Carville nous montre l'anticléricalisme de Stendhal plus déchaîné qu'il ne le fut jamais. Aurait-il, en achevant Lamiel, adouci ces pages excessives ? Il n'était pas de ceux qui se calment en vieillissant.

Le style de *Lamiel* reste cette même merveille de facilité, de précision et d'invention continuelle de la forme que nous admirons dans *le Rouge et le Noir*. Mais il s'y trouve une vivacité d'allures, une ironie plus puissante et une joyeuseté d'inventions qui en redoublent l'agrément. C'est la manière dont Mérimée parait, du temps de sa jeunesse, la sécheresse de sa manière, et Mérimée était déjà célèbre lorsque *Lamiel* fut commencé. Peut-être le maître a-t-il pensé à s'approprier ce moyen de succès de son disciple ?

Le texte republié ici n'a pas les mérites d'une édition savante. Il reproduit la première publication, dont la fidélité au manuscrit est bien plus grande que pour *Lucien Leuwen*, mais des fautes matérielles s'y étaient glissées. Certaines ont été effacées ici au nom de l'évidence (comme les droits « imperceptibles » de la noblesse) ; d'autres sont restées sans doute. Du moins *Lamiel*, de curiosité introuvable, a pu redevenir livre public.

JEAN PRÉVOST

*
* *

DISJECTA MEMBRA, par *Barbey d'Aurevilly* (La Connaissance).

La publication de ce livre pouvait mettre l'éditeur dans une cruelle alternative : fallait-il publier ou non les notes d'histoire de Barbey, notes sans rareté, sans originalité, simples compilations pour un ouvrage à venir ? Nous savons tous, aussi bien que Barbey, que le grand Condé était pédéraste, et que l'an Mil fut une vision de Michelet... Néanmoins on pouvait trouver dans ces notes comment Barbey travaillait, comment il choisissait dans les faits. L'éditeur a préféré le document complet à l'œuvre homogène et tout originale, et il a bien fait.

Les réflexions morales réunies au début, les anecdotes, les vers même, nous plaisent tous comme fait Barbey lui-même,

malgré des défauts choquants. Barbey connaît mal la langue française ; ses images sont plates ; ses idées, sauf quelques rencontres heureuses, ne sont ni subtiles ni fortes. Et pourtant le plaisir de lire est évident ; il est redoublé si on lit tout haut.

Le grand mérite du style de Barbey, c'est que la phrase sort d'un jet, que son contour suit exactement la pensée, que son rythme suit exactement le sentiment. Trop peu logique et trop brisé pour être complètement éloquent, ce style nous fait sentir l'éloquence en phrases détachées. L'homme s'y voit mieux que dans une idée fine ou une métaphore bien trouvée : content de soi, poussant le lecteur, l'air cavalier. On y retrouverait le son des harangues ou des anecdotes de Blaise de Montluc, si Montluc n'était pas lui-même un méconnu. Les pièces de vers de *Disjecta Membra* sont le plus souvent regrettables, mais là aussi quelques vers bien frappés soutiennent l'intérêt, et rappellent parfois un Normand (tout de même plus grand) : le Pierre Corneille des pièces fugitives.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LE ROMAN

NOTES SUR MARCEL JOUHANDEAU, à propos de MONSIEUR GODEAU INTIME (Éditions de la N. R. F.)

Rien ne nous importe plus que l'itinéraire spirituel de M. Godeau. Nous avons vu ce personnage sortir des Pincengrain et proliférer comme un prodige de l'âme. D'abord maigre Tartufe de petite ville, « distingué », renchéri et d'un acide égoïsme sous des façons quasi sacerdotales, il a conquis jusqu'au cynisme la franchise de sa perversion. C'est que, sous l'hypocrisie pincée, sous ses fausses délicatesses et sa politesse dévote, il nourrissait à son insu la passion de Dieu, l'insatiabilité d'une vocation. A Paris, ce Parfait adoré par trois filles d'épicier devient une sorte de docteur Faust clérical, à la recherche de son Ipseité éternelle. Mais en se perdant, il se trouve : il perd ces fadeurs vinaigrées de méchancetés qui font la morale des Marguilliers et des Mères Chrétiennes pour trouver la Vérité de M. Godeau dans la création. Ainsi il gagne beaucoup à fréquenter Rose et Bouche d'Ivoire et à essayer de deviner « le

rapport qu'il peut y avoir entre la Vérité et une danseuse de l'Olympia ». Comme s'étant nourri de William Blake, il paraît dans les bordels faisant figure d'un gnostique valentinien en gants noirs, plus compassé qu'un notaire, s'épanchant en ténébreux poèmes, l'amoureux d'impossibles amours, damné par un mot de Perfection écrit sur la fibre de sa moelle. Il veut se tuer et ne meurt point, car ayant voulu « jouer de Dieu », l'ironie de Dieu le réserve à la Suprême Gloire. Le colloque de M. Godeau et du Créateur devient le drame et la farce du Monde. Cependant les « Terebinte » en jouent un bon acte devant le visage de Dieu où semble apparaître comme le sourire d'Arouet.

*
* *

A la fin du livre, M. Godeau, parti de la région la plus externe et la plus dérisoire, devient tangent à Marcel Jouhandeau. Cette promotion doit nous mettre en garde contre l'erreur de réduire les personnages de ces livres à leurs sèches silhouettes, au tracé de leurs ridicules : sur le théâtre de la vie, ils sont eux-mêmes le théâtre de puissances latentes, marionnettes emplies d'un souffle surnaturel.

Jouhandeau est un mystique exprimant son arcane non point par le vocabulaire, les symboles ou les concepts des philosophes : il traduit ses agonies, ses nuits et ses splendeurs par des personnages de roman, choisis avec une blessante ironie douloureuse dans les « milieux » du plus morne réalisme : dans la rue du Sentier où règne M. du Bujadoux, ou bien, avec les exagérations inouïes de son religieux sarcasme, dans le bourg de Chinchila où fleurit le charcutier Terebinte. Tant il aime les visages, la chair et l'âme humaine, ses locutions et ses tropes sont Véronique Pincengrain ou Pimpanneau, lieutenant du train. Ce goût cruel des âmes s'est formé dans l'orgueil de Théophile, sur ce fond d'or byzantin qui rehausse la figure d'un enfant catholique enivré de se découvrir, dans la médiocrité de sa paroisse, comme « un trésor formidable », enivré de constater, au giron hydropique de Madame Alban, la promesse de son élection. Théophile est un cas d'orgueil sacerdotal d'une précocité étonnante. Il est né prince de l'Eglise, possesseur d'un monde transfiguré en reliquaire de son privilège et de sa

gloire. Combattant les timidités de sa « Distinction », un orgueil de dominer par la science des cœurs jette Théophile à la poursuite des âmes de sa province, des âmes de femmes, les plus précieuses, à la conquête de la sienne, suréminente. Mettre la connaissance des âmes au service d'une volonté de puissance qui dérobe le secret de Dieu, voilà l'infernale noirceur de Godeau ; parvenir par elle à « la jouissance de l'âme de Dieu », voilà le vœu exalté de Jouhandeau poète catholique.

*
* *

Ce sont les puissances de la vie mystique, changées de signe et renversées vers l'Enfer qui composent l'orgueil de Godeau, ricanant de sa spéciale connivence avec Dieu, connivence qui lui fait voir le monde et la nature à travers une gemme taillée d'ironie surhumaine, inhumaine. Dans le néronisme transcendant du chroniqueur de Chaminadour, se déchaîne la cruauté fatale des âmes possédées. Jouhandeau pénètre dans les maisons et viole le secret des âmes avec une passion sacrée semblable à celle de Clodomir. Dans cette analyse outrageante qui dénude et ruisselle de sang, M. Godeau est obsédé par « cette mystérieuse puissance qu'est un assassin », force tout opposée à l'intelligence, mais pleine d'affinités avec l'amour. L'assassin est possédé par une folie d'atteindre l'âme et d'accomplir son orgueil, qui donne le vertige à M. Godeau. La solitude du mystique, vis-à-vis de Dieu, telle que Jouhandeau la veut réaliser par une appropriation du cœur le plus intime des créatures ressemble à la solitude de l'assassin, éternellement, qui n'a plus à démêler qu'avec l'assassiné. Tel est l'enfer de Godeau, du fond duquel il parle à Dieu avec le cynisme de qui se sent indispensable, disant non pas comme le saint de l'Islam « par le droit de mon humanité sur ta divinité », mais « par le droit de mes vices sur ta sainteté. » De là le scandale que cause Jouhandeau à l'intérieur d'une religion où le sacerdoce et le cérémonial maintiennent les fidèles dans l'humilité de la règle et en dehors du chœur. Mais lui franchit l'iconostase avec un rire plein de négations mêlé de tous les superlatifs de l'union suréminente [1].

1. Les Jésuites dont la tradition est de condamner les exagérations verbales, comme les excès de l'orgueil mystique, au nom de la so-

*
* *

Déchiffrer les visages, déchiffrer les âmes, ou même, par le péché, se perdre dans « l'antique animal », c'est se prémunir contre ce système de Distinction que représente pour le Parfait la vie religieuse. Le péril pour Véronique ou Godeau serait de s'enfermer dans l'égoïsme de la Politesse et de la Propreté, dans le goût de soi et la passion de l'unique. Propreté, propriété. C'est la folie des âmes de petite ville de s'accomplir dans un chef-d'œuvre de Quant-à-soi, l'ivresse d'autonomie qui dévore mademoiselle Zéline, altérée d'un absolu cherché en elle-même. Jouhandeau est le peintre profond de cet enfer provincial : une desséchante dévotion à soi prenant mensongèrement la forme de la dévotion à Dieu. Son réalisme apparaît ainsi comme le prix d'une victoire remportée sur cette délicatesse native du petit Théophile cultivée dans les rites précieux du culte. Comme le petit amoureux de Jeanne devait entreprendre contre lui pour descendre chez les bêtes et chez les paysans, malgré son effroi de la vie obscène, de l'odeur rurale, des verres de vin, comme M. Gide a éprouvé le besoin de combattre sa Distinction par l'Immoralisme, M. Godeau triomphe de la sienne par les excès de son enfer, et Jouhandeau par le réalisme de son art. Reste d'atteindre la vraie douleur, la seule épreuve

Qui prépare les forts aux saintes voluptés.

M. Godeau commence par se taire, si satisfait de lui. Dans tout le premier cahier, on ne lui voit « qu'un sourire supérieur à toute chose ». Mais l'outrage qu'il fait aux créatures et à Dieu par le culte rendu à lui-même retombe sur lui pour son avancement dans la voie de Dieu. Nous entrons alors dans le royaume des échanges mystérieux, des réversibilités. Ce qu'il y avait de meilleur en Godeau s'était imprimé intégralement en Eliane qui lui restitue plus tard ces mérites accrus, irrésistibles. L'action du roman se passe sans péripéties et presque en dehors des paroles, toute en radiations, en transferts, en cessions secrètes.

briété humaniste et de l'obéissance nécessaire, sont peu favorables à Jouhandeau, blâmé dans les *Etudes*. Max Jacob, hostile à toute nuance de baudelairisme, se demande si le père de M. Godeau n'a pas perdu la foi.

L'unité du livre est intérieure et toute spirituelle : c'est l'action illuminatrice de l'homme sur la femme ; comme l'homme a besoin de l'adoration de la femme qu'il porte suspendue à lui, il lui restitue ce don en la métamorphosant pour la sauver. Tout cela dans la sphère de l'éternelle ironie divine. Les dames Pincengrain avaient cru que Godeau les élevait au-dessus d'elles-mêmes et de la vulgarité ; mais au contraire c'est la faute de Pincengrain qui faisait tout leur mérite et toute leur vertu ; leur déchéance vient de la bonté de Godichon et de la prétention hypocrite de Godeau. Désagrégation qui pousse Prisca à la vie galante, Eliane au cloître et Véronique à l'abstraction du Désir stérile. M. Godeau doit se pervertir et subir toute la souffrance de son Enfer pour qu'il guérisse un jour par la vertu de Véronique qui transfigure ce qu'elle a de commun avec son père, et par l'ascension d'Eliane, la Réparatrice.

L'hypocrisie des uns fait ainsi sortir et rayonner la vérité des autres. Les êtres sont faux à cause des autres êtres et des images d'eux-mêmes qu'ils donnent aux autres, cependant qu'ils éveillent les uns par les autres le ressouvenir de la vérité. Ce qui fait un système universel d'ironie, l'Unité suprême changeant mystérieusement les signes dont sont affectés les êtres multiples. Le progrès mystique consiste, pour Jouhandeau, à construire sa vérité personnelle en peignant ces personnages dont il a besoin comme Dieu a besoin de ses créatures. Il dessine Théophile, Séraphin, Godeau pour s'éloigner de ses peaux mortes et insulte à ses dépouilles pour mieux s'en dépouiller. Godeau est une charge ténébreuse d'un Jouhandeau possible vaincu par la raillerie du Jouhandeau réel que travaille, à travers ses livres, une mue spirituelle profonde, térébrante. Ainsi tout un peuple hallucinant et fatidique, aux noms grotesques d'automates, est placé, comme les figures du rébus universel, autour du Parfait qui se cherche. Ils sont à la disposition du mystique pour recevoir son bombardement spirituel, lui renvoyer métamorphosées les radiations qu'il leur dispense : « Les parfaits soufis, disait Djami, disposent par l'influence de leurs désirs et par les forces de leurs âmes, des êtres inférieurs qui sont contraints de leur obéir. Mais les grands mystiques ne font point usage de cette émanation et de cet empire. » Godeau, parfait soufi, en fait usage et trouve là son enfer. Ainsi le goût des âmes détourne

de Dieu et ramène à lui. Le roman de Jouhandeau est une introspection, une science du cœur.

Une métaphysique. La multiplicité des existences est un mensonge que Dieu se fait à lui-même, une farce que se joue l'unité de son Essence. La personne qui s'accomplit, comme l'assassin ou le passionné, les êtres de l'Enfer, c'est-à-dire ceux qui mentent jusqu'à l'absolu, sont ceux qui réjouissent le mieux peut-être, l'ironie insondable de la Vérité. De là cette effroyable tératologie humaine qui est le monde de Jouhandeau, avec ces larves ridicules qui font mentir les mots de la splendeur et pourtant les appellent, ces créatures merveilleuses ou purulentes, porteuses d'une qualité indicible qui fleurissent dans les épiceries ou les boutiques de charcutiers. Chacun de ces êtres environné d'un silence solennel, d'une majesté. Pas de récit dans Godeau : Jouhandeau ne racontant jamais, sinon ce qui ne se raconte pas, ne décrivant jamais, mais faisant une série de constatations ou de révélations. Constatations à distance et séparées les unes des autres par une marge mystique, un espace où joue la lumière sans ombre de l'ironie divine et une miséricorde supérieure à la farce des crimes et au bruit des médiocres.

Godeau a la discontinuité et le piétinement des mystiques, la complication infinie, les outrances d'un verbe excessif et raffiné, la dérision ténébreuse, les mots sublimes et outrageants, ceux qui rendent sensible la présence du Surnaturel. Les Terebinte sont un roman de Voltaire écrit par un catholique doué d'un sens de l'enfer aussi profond que celui d'un Bayazid ou d'un Blake : la bouffonnerie de la création éclate dans le relief caricatural de ces personnages peints par un seul trait, dans cet enchaînement grotesque de faits à l'envers qui sont la surface de l'abîme. Créatures dérisoires, flagellées du sarcasme de Candide, qui sortent de la pensée ironique de Dieu et y rentrent, comme les bouffons paraissent sur les planches et retournent dans la coulisse. La facilité à naître et à mourir qu'ont tous les personnages de Jouhandeau nous fait deviner la machinerie mystérieuse de ce théâtre de poupées. Les âmes ne sont pas attachées pour toujours à ces masques grotesques, ni à ces mouvements de comédie, la vie, la mort, que Jouhandeau règle d'un mot, brèves indications scéniques d'un dramaturge mystique (« La même nuit, Robert meurt. » .... « Godichon est mort. »)

Les Terebinte sont écrits non par Jouhandeau, mais par Godeau ; or l'enfer de Godeau c'est d'avoir l'imagination mystique sans avoir le cœur mystique. Il faudra, — on le devine — qu'il aille par la véritable agonie jusqu'au Cœur caché, ce Cœur qui a besoin du cœur de l'homme pour que son amour soit connu de son amour même. Se rendant fort de ce besoin de l'homme éprouvé par un Dieu qui « supplie qu'on le reconnaisse et qu'on l'aime », Godeau se perd par son orgueil d'être un collaborateur nécessaire de Dieu. De là ce noir manuel d'une Spiritualité « en confidence avec l'extrême Bien et l'extrême Mal », cet héroïsme du vice qui renouvelle le vœu étrange du Bistami d'être dilaté à lui tout seul aux dimensions même de l'enfer, d'être le damné unique et parfait. Ces livres ne seront goûtés que des très rares personnes qui ont mesuré l'empire des sept péchés capitaux.

Jouhandeau, la flamme du sang dans un visage de peu de chair, blessé des épées mystiques, avec un goût de Dieu déchaîné d'abord comme la forme la plus inhumaine de l'orgueil, est en chemin pour trouver sur les confins de l'homme le secret de notre âme et les puissances de la gloire. Sa sincérité négatrice, cynique, admirable, compte parmi les espoirs de ce temps qui va nous dire bientôt peut-être tout ce que l'on a toujours tu jusqu'ici : les hontes de la folle chair, les remords et les confidences de l'âme, sa nudité pitoyable devant Dieu. Au prix de cette vérité, celle de Proust nous paraît tronquée, pour qui le secret de l'homme se tient dans les vases de nuit, les linges secrets et les propos des larbins. Jouhandeau nous apporte une formule d'étude qui a un pouvoir d'explication infiniment plus large et plus profond. Il n'est que de comparer la page compacte de Proust où ne s'ouvre aucune fissure par où Dieu puisse entrer — pas une seule coupure de paragraphe dans cette analyse étonnante où puisse se glisser un mot qui vienne de plus haut que l'homme — avec les blancs de ces pages où joue l'action surnaturelle, cette invasion perpétuelle de Dieu qui fuse silencieusement autour de tous les gestes et des moindres paroles. Les livres de Jouhandeau sont un des dons les plus précieux fait par l'esprit catholique aux lettres de la France.

GABRIEL BOUNOURE

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

LES CAHIERS DE MALTE LAURIDS BRIGGE, par *Rainer Maria Rilke*, traduit par *Maurice Betz* (Emile-Paul).

Depuis que la première partie en avait été publiée par les soins de Maurice Betz, ces *Cahiers*, impalpables et pressentis, flottaient sous cette forme interrogative et inachevée et se mêlaient à bien des préoccupations. Leur publication ne peut décevoir. Au contraire, plus d'un trait s'affirme, qui n'avait été qu'entrevu, une subtilité extraordinaire, neuve, singulière, par quoi le poète si merveilleusement aiguisé peut, à l'occasion de n'importe quelle rencontre, d'une lecture de Froissart, d'un nom entendu, s'enfoncer dans son évasion : alors ses démarches se font de plus en plus sûres, il reconstruit un lieu, un moment, un climat. Les situations se combinent à nouveau devant son esprit, et les diverses attitudes sentimentales des personnages qu'il évoque, qu'il s'est pris à aimer, à être. Il y a chez Rilke un auteur tragique ; l'aire d'aucune scène n'aurait mieux isolé qu'il l'a fait ces beaux drames : Charles le Fou, Gaston Phœbus, la Mort du Téméraire, le Retour de l'Enfant Prodigue. Une forme d'angoisse est saisie à part, contournée, développée. Chaque destin est percé jusqu'à son point extrême. Et quand le rideau tombe, c'est que tout ce qui pouvait être dit l'a été.

La solitude de Rilke, les races et les voyages qui le composent nous valent cette étrange merveille d'un livre enfin humain dont les protagonistes sont la mort, la peur, le rêve, la poésie et tous ces sentiments sans nom que l'on reconnaît à un certain accent et dont quelques auteurs romantiques nous ont donné le goût et la nostalgie. Il y a là cette voix de l'âme que l'on a entendue déjà chez quelques Allemands et quelques Scandinaves, et cette indéfinissable aisance à passer du réel à l'impossible, à faire du songe un élément quotidien de la vie. Mais ce qu'il faut admirer plus particulièrement chez Rilke, c'est une sorte de fierté chevaleresque et féodale avec quoi il se promène parmi les miracles et qui prolonge les imageries héroïques de Novalis. Rilke est de la race d'Henri d'Ofterdingen, il en a l'harmonieuse candeur, la noblesse et cet air toujours étranger.

On s'explique mal les malentendus qui se sont formés en France sur le mot de romantisme et comment — après avoir vu dans le romantisme le renversement, au profit d'une éloquence hybride et d'une versification cliquetante et pittoresque, de certaines formules d'art qui avaient accompli leur temps — on a fait de ce mot le symbole du désordre, de la politique sentimentale, des cris de fureur et de l'hystérie. Le romantisme, tel que Rilke nous oblige à le considérer, est une façon d'envisager les grands problèmes humains à la mesure de sa propre personne et de sa propre expérience, dans ce que celles-ci ont de plus irréductible et de secret. Il peut s'allier aux dons d'analyse les plus lucides, à l'observation calme et profonde. Ce qu'il repousse, c'est la platitude et le compromis avec toute préoccupation d'ordre social ou apologétique. Les rapports entre les hommes apparaissent au poète romantique dégagés de tous les déguisements sous lesquels notre civilisation de centralisation, de machinisme et de publicité les veut étouffer. Au lieu de ces relations égo-altruistes selon lesquelles chaque homme se soucie surtout de l'image sous quoi il apparaît aux yeux d'autrui et d'une sorte de place qu'il tient à se ménager dans ce qu'on lui a appris être l'histoire, le héros de Rainer Maria Rilke vit dans son instant le plus purement égoïste et par cela même le plus vaste et le plus humain : alors il communie véritablement avec les autres hommes dans ce qu'ils ont de plus profond, et avec le passé, dans ce qu'il a de plus significatif, et avec la vie.

Malte Laurids Brigge, frère des héros de Dostoïevsky, vit selon les hasards du cœur et de l'esprit, demeure en correspondance directe avec les mystères de l'état d'homme ; les heures comptent pour lui, et les saisons, et les choses ; il surgit de cette heureuse brume que lui crée sa pauvreté et qui confond tous les êtres ; et de ceux-ci il ne veut voir que les visages.

JEAN CASSOU

*
* *

VIE DE DOSTOIEWSKY, par sa Fille (Emile-Paul). — DOSTOIEWSKY A LA ROULETTE, par *R. Fulop Miller* et *Fr. Eckstein*, traduit par *Hélène Legros* (Editions de la N. R. F.).

Soixante ans se sont écoulés depuis la mort de Dostoïewsky. Mais son œuvre est demeurée si vivante et sa figure conserve un tel éclat, qu'elles suscitent encore aujourd'hui les pires haines comme les admirations les moins contenues. Maintes années nouvelles seront nécessaires pour que son apport original pénètre en nous et, que nous le voulions ou non, fasse partie de nous-mêmes, comme en font partie toutes les grandes œuvres du passé.

Deux documents viennent de nous être révélés en français, qui tous deux ont trait en même temps à la vie et à l'œuvre de Dostoïewsky. L'un, la *Vie de Dostoïewsky par sa fille*, m'a profondément déçu. Sans doute, on y peut trouver des renseignements précieux sur l'intimité de l'écrivain russe ; sans doute aussi il fut composé avec amour et piété. Mais de l'ensemble du livre, je ne sais quelle fadeur se dégage. La piété filiale de l'auteur ne semble pas avoir été toujours clairvoyante, et, ce qui pis est, semble même parfois s'être volontairement aveuglée d'un bandeau. Les intentions apologétiques de Mlle Dostoïewsky l'ont desservie ; plutôt qu'une image exacte de son père, elle a voulu donner une image idéale. N'a-t-elle donc pas jugé cette figure assez belle, qu'elle l'ait retouchée selon sa propre conception de la beauté ? Elle a passé sous silence quelques-unes des actions de Dostoïewsky, auxquelles nous attachions le plus de prix : elle a voulu dégager de ses œuvres certaines conclusions qui ne s'imposaient point. Elle nous a peint un Dostoïewsky bon citoyen, bon époux, bon père et bon écrivain ; elle s'est appliquée surtout à montrer en lui un homme normal ; et c'est là une silhouette fort estimable, mais dont nous avons le droit de suspecter l'exactitude.

L'autre document me paraît de portée beaucoup plus grande que celui-là ; il est extrêmement émouvant ; on y voit vivre l'âme même de Dostoïewsky : c'est l'histoire de sa passion pour le jeu, histoire établie à l'aide de ses lettres et du journal intime de sa seconde femme, histoire développée sans artifices littéraires. Ce livre n'intéresse qu'une partie de la vie de Dostoïewsky ; mais lorsque Dostoïewsky est atteint par sa passion du jeu, il s'y livre entièrement, et c'est presque dans toute sa complexité que nous le voyons évoluer. Il me semble que cet abandon total à la passion présente est précisément un des

traits essentiels de Dostoïewsky. Il se laisse emporter par la passion comme par une fatalité ; il paraît animé d'une sombre fureur ; il joue jusqu'à son dernier sou ; il engage ses vêtements, les bijoux de sa femme, perd encore, emprunte, s'accuse d'être un misérable, jure de ne plus jouer et court à la roulette. Peu d'histoires sont plus dramatiques que celle de son séjour à Baden-Baden. Il est marié depuis cinq mois, et, sur l'ordre des médecins, veut emmener en Italie sa femme, Anna Grigorievna, qui est enceinte. Mais en route pour Genève, il est repris par son démon et s'arrête à Baden-Baden. Le peu d'argent du ménage passe au jeu ; les deux époux n'ont presque plus de linge ; ils osent à peine sortir, de peur qu'on ne leur réclame le prix de leur loyer ; certains soirs ils ne savent comment ils mangeront le lendemain. Chaque jour, et plusieurs fois par jour, ce sont des crises de repentir et d'humiliation. « Fédia se jeta à genoux devant moi, note la jeune femme, me baisa les mains, me dit qu'il n'avait connu personne de meilleur et de plus cher que moi... Fédia se prit à se lamenter, disant que la conscience qu'il avait de son indignité à mon égard était une torture effroyable, que, la dernière nuit, ses remords ne l'avaient pas laissé dormir, que je ne lui témoignais que de la tendresse et que sa conduite envers moi était abominable. » Et cette remarque, écrite après une nouvelle perte d'argent : « Fédia était très gai aujourd'hui et riait à tout propos. C'est toujours ainsi chez nous : quand nous sommes dans la peine, nous rions et plaisantons comme des fous ». Longtemps après, revoyant cette époque, Anna Grigorievna écrira : « Il m'avait paru singulier au début, qu'un homme, comme Fédor Michaïlovitch, qui avait porté sans faiblir de si lourdes croix depuis la prison, la condamnation à mort et la Sibérie, jusqu'à la perte de sa femme et de son frère préféré, n'eût pas assez de force de volonté pour s'obliger à quitter le jeu... Cela me semblait en quelque sorte une dégradation indigne d'une âme aussi élevée, et cette faiblesse chez un être cher me blessait et me contristait profondément. Mais je compris bientôt qu'il ne s'agissait pas ici d'une faiblesse vulgaire, que c'était plutôt une passion, quelque chose de si puissant, que la plus grande force de caractère ne pouvait le vaincre. »

Ce Dostoïewsky tourmenté, au cœur d'enfant, en proie aux

passions et aux instincts, nous sentons bien que c'est le vrai Dostoïewsky, et que son œuvre eût été moins sincère, moins humaine et moins profonde, s'il n'avait pas été tel. Mlle Dostoïewsky se plaît à retracer la période glorieuse de sa vie. Dirai-je que c'est précisément celle qui m'intéresse le moins. Dans tout triomphe, il y a quelque chose de bas. La fameuse apothéose de Dostoïewsky aux fêtes données en l'honneur de Pouchkine me touche peu ; je l'y sens prisonnier d'une attitude et d'une doctrine. Que vaut cette doctrine ? Plus, à coup sûr, que la plupart de celles que de génération en génération se proposent les hommes ; mais moins, peut-être, que les élans, que le tourment, que la gestation, qui avaient conduit Dostoïewsky à l'élaborer. Quand un homme aboutit à une doctrine, je vois assez nettement le bénéfice de stabilisation et parfois même de couronnement qu'il y trouve ; mais je ne puis m'empêcher de voir aussi combien il se limite, il se réduit et parfois se fausse. Je suis peu sensible à la métaphysique souvent nébuleuse de Dostoïewsky ; ses grands rêves humanitaires n'ont rien apporté que le christianisme n'eût déjà introduit. Ce qui m'émeut surtout en lui, c'est son extraordinaire sensibilité, c'est le tourment et le désintéressement de sa vie ; c'est aussi qu'il n'a rien mis au-dessus de connaître les hommes, de les connaître par le cœur et par l'esprit, et non point pour les juger, mais pour les admettre et pour communier avec eux dans tout ce qu'ils ont d'humain.

MARCEL ARLAND

*
* *

NOTULES

Thomas Deloney par *Abel Chevalley* (N. R. F.) ; **Jack de Newbury** et **Thomas de Reading** par *Thomas Deloney* (trad. A. Chevalley, N. R. F.).

Depuis une vingtaine d'années l'Angleterre redécouvre son premier romancier corporatif ; Abel Chevalley, ému d'une cordiale sympathie pour le tisseur de soie de Norwich qui fut « un bon travailleur du roman et un bon romancier du travail », a entrepris de révéler au public français Thomas Deloney et le « petit trésor graisseux », dont il enrichit, de 1596 à 1600, la littérature élizabéthaine. *Thomas Deloney* offre un tableau, pittoresque et documenté, de l'Angleterre travailleuse au temps de Shakespeare ; en même temps qu'elle suggère une atmosphère sociale, cette biographie évoque ingénieusement une curieuse

physionomie de réaliste sain. Fresque et portrait, l'ouvrage d'Abel Chevalley remplit son double dessein avec une bonne humeur qui en fait la plus convaincante introduction.

Jack de Newbury vaut par une savoureuse bonhomie cocassement relevée d'euphuismes ; ce roman d'une composition un peu lâche nous peint le monde des tisseurs et des fileurs avec leurs occupations, leurs chansons, leurs facéties. Mais l'intérêt est concentré sur le personnage de Maître John Winchcomb, tisseur de drap fin, généreux jusqu'à l'ostentation, capable d'héroïsme bourgeois et de courage civique, osant en remontrer au roi Henry VIII et refuser d'être anobli par lui. Peu à peu Deloney l'érige en redresseur des torts et porte-parole de sa corporation. C'est une plaisante image, plus significative sans doute d'être si naïvement tendancieuse.

L'exaltation des « clothiers » se poursuit dans *Thomas de Reading* où Deloney s'efforce d'établir que, dès le début du XIIe siècle, ces marchands bourgeois n'étaient pas « de mince conséquence pour la richesse publique » ; il les montre donc, au sortir de leur besogne quotidienne, voyageant somptueusement ou frayant avec la famille royale. D'avoir pour protagoniste toute une corporation, le roman y gagne en ampleur. Il atteste aussi un réel progrès chez le narrateur : les individus sont mieux caractérisés, les épisodes chevaleresques ou populaires mieux raccordés ; en plusieurs scènes Deloney s'élève à la puissance et son récit de l'assassinat du vieux Cole est incontestablement un chef-d'œuvre.

*

De Profundis par *Oscar Wilde* (trad. Henry D. Davray, Mercure de France).

Cette nouvelle édition incorpore à la version donnée par Robert Ross en 1907 de multiples additions qui doublent le texte connu d'abord. Aussi l'œuvre, sous cette forme « aussi complète qu'il est possible de la connaître actuellement », apparaît très différente de ce qu'on avait imaginé. Le *De Profundis* contient bien une confession poignante écrite dans cette prose éloquente où résonnent les échos de la savante musique de Walter Pater. Mais c'est essentiellement une lettre à Lord Alfred Douglas dans laquelle Wilde se justifie moins qu'il n'attaque « Bossie », l'accusant d'avoir causé sa ruine, moralement et artistiquement, pour assouvir une haine filiale. L'analyse par Wilde de cette tyrannie du faible sur le fort est d'une inquiétante âpreté. Non moins troublante reste la conclusion : car cette lettre dont le but change plusieurs fois au cours de ses 225 pages s'achève sur le désir de revoir l'ami maudit. Ainsi complété, le *De Profundis* perd sa belle ordonnance oratoire : mais quel terrible document humain !

*

Nostromo par *Joseph Conrad* (trad. Ph. Neel ; N. R. F.).

Une vaste fresque maritime, politique et militaire ; les conflits des races et des intérêts matériels dans une propice république sud-américaine... L'œuvre ne va pas sans artifice : Conrad y joue de ses procédés d'enchevêtrement, de rétrospection, de recoupement ; il groupe et oppose un peu schématiquement ses personnages. Mais le protagoniste du drame et son principe psychologique, c'est la lumière : elle embrasse tout ici, êtres et choses, irrésistiblement, et teint ce récit moderne de la pourpre dorée d'une légende.

*

Le Spectre par *Arnold Bennett* (trad. Emile Chardome, N. R. F.).

Les amateurs d'émotions fortes trouveront leur pâture dans *le Spectre*, Arnold Bennett n'ayant pas lésiné sur le merveilleux. Son héros est un vrai spectre moderne en habit noir et en chapeau de soie qui poursuit d'une redoutable jalousie les adorateurs de son élue. Les passions anthumes et posthumes peuplent d'incidents variés ce dramatique roman d'une soprano fatale, dans une atmosphère wagnérienne jusqu'à la rédemption par l'amour inclusivement. Ajoutons que l'humour britannique pimente cette symphonie astucieusement réduite par l'auteur pour le piano d'un jeune médecin écossais et prodigue : ainsi, sans trahir le secret de la fiction, nous aurons rendu pleine justice à la virtuosité d'Arnold Bennett.

*

L'Homme qui devint femme par *Sherwood Anderson* (trad. Bernard Fay et Jean Rivière, Cahiers du Mois).

Bernard Fay situe de façon intéressante (mais quand donc ce raffiné aux vues cavalières atteindra-t-il le suprême raffinement de la simplicité ?) la personnalité de Sherwood Anderson daus un raccourci d'histoire littéraire américaine. Comme justification il offre trois nouvelles où Anderson s'efforce à saisir les instinctives réactions d'une âme américaine à trois moments de l'évolution humaine : puberté, jeunesse, virilité créatrice. La première est une puissante hallucination rendue vraisemblable grâce à la richesse des sensations ; la seconde laisse voir le procédé qui s'étale dans la dernière. Etudes d'une virginité néo-freudienne, le tryptique forme une symphonie composite en blanc mineur.

RENÉ LALOU

* * *

LES REVUES

LE ROSEAU D'OR

En deux années d'existence, le *Roseau d'Or* s'est acquis un succès très vif et d'ailleurs mérité. Ce groupement possède une doctrine, ce qui est rare aujourd'hui ; il possède surtout d'ardents animateurs, et c'est encore plus rare. On sait qu'il a publié plusieurs ouvrages importants, entr'autres les *Trois Réformateurs* de Jacques Maritain, la *Correspondance* entre Jacques Rivière et Paul Claudel, *La vie admirable de Marie des Vallées* d'Emile Dermenghem, et *Sous le soleil de Satan* de Georges Bernanos. Tout récemment a paru dans cette collection *Notre Baudelaire* de Stanislas Fumet, livre de foi, sinon de bonne foi [1]. En outre le *Roseau d'Or* a fait paraître deux volumes de *Chroniques*, abondants, hétéroclites, et qui, comme les meilleures revues, renferment du pire et de l'excellent. C'est dans le premier de ces volumes que fut publiée la première *journée* d'une *action* espagnole, en quatre parties, de Paul Claudel, œuvre d'un lyrisme et d'une puissance admirables, à n'en juger que par ce premier acte, digne de *Tête d'Or* et du *Père Humilié*, œuvre qui m'a réjoui profondément, tant j'y ai senti l'affirmation et le poids superbe du plus grand poète que nous ayons aujourd'hui. Dans le second volume, à côté de pages édifiantes du père Clérissac sur Jeanne d'Arc, d'une lettre où M. Bernanos se félicite d'avoir converti M. Gaston Leroux au catholicisme, et de critiques où Henri Massis, piqué d'émulation, tente la conversion d'Anatole France, — on rencontre un roman d'enfant [2], sans doute charmant, mais dont la présence inattendue conduit à quelques réflexions.

« Réunir pour un témoignage commun (disait une sorte de manifeste placé en tête du premier volume de *Chroniques*) des écrivains par ailleurs très différents les uns des autres, voire opposés, rassemblés cependant par un même souci spirituel très supérieur à toute littérature, tel est le dessein de cette nouvelle collection qui groupe... » Suivent les noms de onze écrivains, onze seulement, ce qui me prive du plaisir de les comparer aux douze portes et aux douze fondements de la Ville (le premier de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, etc.) que l'ange de l'Apocalypse mesure avec son roseau d'or. La déclaration est nette : les fondateurs de ces cahiers visent à établir avant

1. Que Baudelaire ait eu un esprit essentiellement religieux, j'en suis moi-même convaincu ; et que, s'il eût plus longtemps vécu, il se fût déclaré nettement catholique, je n'y vois rien que de très possible. Mais expliquer tous ses actes et tous ses vers par le catholicisme, comme le fait M. Fumet, il me semble que c'est aller un peu loin.

2. *Les Jeunes Visiteurs*, par Daisy Ashford ; un fragment de ce livre avait déjà paru dans les *Feuilles Libres*.

tout un témoignage catholique. Un tel but me semble très noble. Pour que ce témoignage fût plus éclatant, ils ont négligé certaines considérations littéraires, dans le choix de leurs collaborateurs, et n'ont pris souci que d'une confession commune. J'avoue que le résultat me gêne un peu. Car, qu'il n'y ait pas d'unité littéraire dans ces cahiers, et que des œuvres parfois médiocres (mais catholiques) semblent approuvées et patronées par les directeurs du *Roseau d'Or*, du fait même qu'ils les admettent, — c'était à prévoir, pour peu qu'on eût lu le manifeste. Mais au moins ce témoignage commun, qui était le véritable but de l'entreprise ? Je ne vois qu'une juxtaposition, non pas une fusion, de témoignages, l'un sous forme d'homélie, l'autre, de sonnet à Iris, etc... Sans doute, ici comme là, on trouve certains grands mots identiques ; mais on sait combien il y a d'arrangements avec les mots ; l'on aurait pensé qu'il y en avait moins avec le ciel.

De mauvaises langues ont dit que les moralistes, fondateurs de ce groupe, ont voulu, en appelant à eux certains écrivains, parer leur doctrine selon la dernière mode, (c'est ainsi qu'un médicament prend parfois l'aspect engageant d'un bonbon). Cette malice est facile. Autant prétendre que ce sont ces écrivains, qui ont pensé trouver la dernière mode dans le commerce de nos doctrinaires ! Le monde est si méchant !...

*

OPINIONS DE MADAME DE NOAILLES

Les admirateurs de Mme de Noailles, s'ils ne sont pas ingrats, s'avoueront comblés par les déclarations que l'illustre poétesse a faites à M. Frédéric Lefèvre (*Nouvelles littéraires*, 18 septembre). On y trouve de tout, (hélas ! nous ne pouvons tout citer). Et d'abord de hautes méditations, comme celle-ci :

« Examinons la poésie. Tous les sens, dans un subit rassemblement de leur délicatesse et de leur force, apportent au poète les exquis prélèvements obtenus par la vision, par l'audition et l'odorat. La mémoire, frémissante, suscite le désir, la nostalgie, et compose des images qui dirigent la pensée dans la voie du preste discernement où elle choisit la mesure, le nécessaire et l'immuable. »

(*Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentillesses ?*)

Mme de Noailles a d'ailleurs inventé un genre de poésie, par opposition à la poésie pure : « La poésie *papure*. Ce mot absurde me satisfait. » Il nous ravit. Mais peut-être préférera-t-on ceci :

« Je voudrais, Monsieur, parler avec vous de la critique. Ce mot, pour moi, ne s'applique pas seulement au talent des écrivains éminents qui tiennent ces rubriques fameuses et redoutées... »

MM. Souday, Jaloux, Thibaudet... ont dû être heureux. Au reste Mme de Noailles fait elle-même de la critique ; qu'on en juge :

M. Paul Valéry — « Ne vous effrayez pas si je vous entretiens de notre ami avec naturel... Valéry l'emporte [sur Mallarmé] par la multitude des ailes et la délicatesse d'un métal plus précieux [le manganèse]. »

Maurice Barrès — « Malgré la différence de nos opinions politiques, nous nous rejoignions toujours par la profondeur. »

M. Jean Rostand — « notre La Bruyère et notre La Rochefoucauld. »

Mme Gérard d'Houville — « Une rose pensante ».

Mme Delarue-Mardrus — « Poète et romancière, d'une valeur égale ».

Le général Mangin — « Nulle forme de l'intelligence et de la beauté ne lui échappait. »

M. Painlevé — « Allie à la connaissance de tout, le caractère le plus généreux, etc... »

Et enfin ce portrait du peintre : « Fille des Grecs, je suis née sous le signe de la connaissance de soi-même ; c'est ainsi que j'ai, plus que d'autres, peut-être, la faculté de réduire et d'immobiliser les défauts d'esprit que j'observe en moi et plus d'autorité et d'excuse pour envisager tout modestement mes qualités. On n'ignore pas les sentiments philosophiques, politiques, sociaux, qui m'ont animée sans défaillance, dans la lumière de la raison, et dont mes relations, ma conversation et, plus secrètement, mes œuvres, témoignent... »

C'est parfait.

*
* *

Et puisque nous sommes en veine de belles citations, encore cette phrase ; elle est détachée de la *Renaissance d'Occident* ; elle a trait aux *Examens de Conscience*, qu'ont publiés les *Cahiers du Mois* :

« Les gens de lettres français font un tort inouï à la France intellectuelle, en s'étalant l'un vis-à-vis de l'autre et vis-à-vis d'eux-mêmes avec trop souvent de la complaisance tenant plus du cirque, de la parade et du boniment que de la saine et forte pensée. »

Ce sont là d'excellents sentiments.

MARCEL ARLAND

*
* *

MEMENTO

COMMERCE (nº 8) : *22-25 Août 1914*, par Jacques Rivière.

L'EMANCIPATION : *Propos* d'Alain.

EUROPE : *A propos d'expériences de métagnomie*, par Gabriel Marcel.

REVUE DES DEUX-MONDES : *Coups de couteau*, par François Mauriac.

REVUE EUROPÉENNE (Octobre) : *William Blake, prophète*, par Julien Green.

REVUE DE GENÈVE (Octobre) : *Guillaume II*, par Emil Ludwig.
REVUE UNIVERSELLE (1er Octobre) : *Le pithécanthrope et les professeurs*, par G. K. Chesterton.

*
* *

LE THÉATRE ALFRED JARRY

De jeunes écrivains fondent le « Théâtre Alfred Jarry ». Ils nous demandent de publier quelques passages de leur manifeste :

Le théâtre participe à ce discrédit dans lequel l'une après l'autre tombent toutes les formes de l'art. Au milieu de la confusion, de l'*absence*, de la dénaturation de toutes les valeurs humaines, de cette angoissante incertitude dans laquelle nous sommes plongés touchant la nécessité ou la valeur de tel ou tel art, de telle ou telle forme de l'activité de l'esprit, l'idée de théâtre est probablement la plus atteinte. On chercherait en vain dans la masse des spectacles présentés journellement quelque chose qui réponde à l'idée que l'on peut se faire d'un théâtre absolument pur.

Si le théâtre est un jeu, trop de graves problèmes nous sollicitent pour que nous puissions distraire au profit de quelque chose d'aussi aléatoire que ce jeu, la moindre parcelle de notre attention. Si le théâtre n'est pas un jeu, s'il est une réalité véritable, par quels moyens lui rendre ce rang de réalité, faire de chaque spectacle une sorte d'événement, tel est le problème que nous avons à résoudre.

Notre impuissance *à croire*, à nous illusionner est immense. Les idées de théâtre n'ont plus pour nous le brillant, le mordant, ce caractère de chose unique, inouïe, *entière* que conservent encore certaines idées écrites ou peintes. Au moment de lancer cette idée d'un théâtre pur et d'essayer de lui donner une forme concrète, une des premières questions que nous devons nous poser est celle de savoir si nous pourrons trouver un public capable de nous faire le minimum de confiance et de crédit nécessaires, en un mot de *lier partie* avec nous. Car à l'encontre des littérateurs ou des peintres il nous est impossible de nous passer du public, qui devient d'ailleurs partie intégrante de notre tentative.

. . . .

Le théâtre est la chose du monde la plus impossible à sauver. Un art basé tout entier sur un pouvoir d'illusion qu'il est incapable de procurer n'a plus qu'à disparaître.

... Les mots ont ou n'ont pas leur pouvoir d'illusion. Ils ont leur valeur propre. Mais des décors, des costumes, des gestes et des cris faux ne remplaceront jamais la réalité que nous attendons. C'est cela qui est grave : la formation d'une réalité, l'irruption inédite d'un monde. Le théâtre doit nous donner ce monde éphémère, mais vrai, ce monde tangent au réel. Il sera ce monde lui-même ou alors nous nous passerons du théâtre.

Quoi de plus abject et en même temps de plus sinistrement terrible que le spectacle d'un déploiement de police. La société se connaît à ces mises en scène, basées sur la tranquillité avec laquelle elle dispose de la vie et de la liberté des gens. Quand la police prépare une rafle, on dirait des évolutions d'un ballet. Les agents vont et viennent. Des coups de sifflets lugubres déchirent l'air. Une espèce de solennité douloureuse se dégage de tous les mouvements. Peu à peu le cercle se restreint. Ces mouvements qui semblaient de prime abord gratuits, peu à peu leur but se dessine, apparaît — et aussi ce point de l'espace qui leur a servi jusqu'à présent de pivot. C'est une maison de quelconque apparence dont tout à coup les portes s'ouvrent, et de l'intérieur de cette maison voici sortir un troupeau de femmes, en cortège, et qui vont comme vers l'abattoir. L'affaire se corse, le coup de filet était destiné non à une certaine population interlope, mais à un amas de femmes, seulement. Notre émotion et notre étonnement sont à leur comble. Jamais plus belle mise en scène n'a été suivie d'un pareil dénouement. Coupables certes nous le sommes autant que ces femmes, et aussi cruels que ces policiers. C'est vraiment un spectacle complet. Eh bien ce spectacle, c'est le théâtre idéal. Cette angoisse, ce sentiment de culpabilité, cette victoire, cet assouvissement, donnent le ton et le sens de l'état mental dans lequel le spectateur devra sortir de chez nous. Il sera secoué et rebroussé par le dynamisme intérieur du spectacle et ce dynamisme sera en relation directe avec les angoisses et les préoccupations de toute sa vie.

L'illusion ne portera plus sur la vraisemblance ou l'invraisemblance de l'action, mais sur la force communicative et la réalité de cette action.

Voit-on maintenant á quoi nous voulons en venir. Nous voulons en venir à ceci : qu'à chaque spectacle monté nous jouons une partie grave, que tout l'intérêt de notre effort réside dans ce caractère de gravité. Ce n'est pas à l'esprit ou aux sens des spectateurs que nous nous adressons, mais à toute leur existence. A la leur et à la nôtre. Nous jouons notre vie dans le spectacle qui se déroule sur la scène. Si nous n'avions pas le sentiment très net et très profond qu'une parcelle de notre vie profonde est engagée là-dedans, nous n'estimerions pas nécessaire de pousser plus loin l'expérience. Le spectateur qui vient chez nous sait qu'il vient s'offrir à une opération véritable, ou non seulement son esprit mais ses sens et sa chair sont en jeu. Il ira désormais au théâtre comme il va chez le chirurgien ou chez le dentiste. Dans le même état d'esprit, avec la pensée évidemment qu'il n'en mourra pas, mais que c'est grave, et qu'il ne sortira pas de là-dedans intact. Si nous n'étions pas persuadés de l'atteindre le plus gravement possible, nous nous estimerions inférieurs à notre tâche la plus absolue. Il doit être bien persuadé que nous sommes capables de le faire crier.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

PRODUIRE, ÉPARGNER

L'année dernière à pareille époque, l'équilibre des changes, maintenu pendant les mois de vacances, était déjà rompu, et l'esprit public commençait à aller à la débandade devant une trésorerie débordée et l'annonce d'une regrettable incertitude politique. Il y a tout de même quelque chose de changé. Espérons que les intrigues parlementaires ne reviendront pas mettre tout en question.

Le succès rencontré par l'emprunt, les rentrées d'impôts, l'aisance actuelle de la Trésorerie, l'approvisionnement en devises pour les plus prochaines échéances extérieures, ce sont là des éléments très réconfortants. Faut-il compter l'ampleur actuelle des opérations de rachats d'or et d'argent monnayé parmi les causes actuelles de la résistance du franc ? Il est encore trop tôt pour juger de l'efficacité immédiate du procédé. L'accroissement du stock d'or a sa contre-partie du côté de la circulation monétaire et le bénéfice net réel de la combinaison est relativement modique. En tout cas, si l'or mobilisé doit être ultérieurement employé à la défense de la devise, il faudra que la vente du métal sur le marché international s'accompagne du retrait d'une quantité équivalente de billets.

Ce qui est encore plus suggestif que l'empressement des détenteurs d'or à le céder à la Banque de France, c'est le regain de faveur dont bénéficient les Bons de la Défense. Il est certain que le Trésor Public pourrait trouver encore des milliards, s'il voulait bien consentir à mettre en vente des titres dont le type agrée à sa clientèle.

La prédilection persistante des épargnants pour les Bons de la Défense contraste d'ailleurs avec la méfiance entêtée que leur inspirent les autres valeurs à revenu fixe. Ainsi, il apparaît que la peur du fisc agit beaucoup plus sur l'esprit des capitalistes, que la peur de la dépréciation du franc.

En tout cas, la campagne qui tend à représenter la France dans une situation financière désespérée, à la veille d'une catastrophe ou au bord de l'abîme n'a, heureusement, pas trop d'effets. Bien que, tous les

jours presque, le franc soit qualifié de monnaie avariée, guettée par le démon inflationniste, voué à l'avilissement à brève échéance, le public conserve sa foi dans le franc : il achète des titres dont le capital est en francs et dont le revenu est en francs, à la seule condition que le fisc ne prétende s'emparer ni de ce capital ni de ce revenu.

Les capitaux restent abondants. La France travaille et il est fou de prétendre qu'elle se ruine. Elle reste aussi le pays classique de l'épargne. On considérait jadis que sa fortune, en valeurs mobilières seulement, lui laissait bon an ou mal an, un excédent de capital d'au moins 2 millards. Et il n'y avait alors à cette epoque qui nous semble lointaine bien qu'elle ne remonte qu'à une douzaine d'années — que des mouvements de cours de faible ampleur et des dividendes d'une extrême modestie. Croit-on que depuis 1923, la masse des capitaux employés en valeurs ne se soit pas accrue bon an, mal an, des 12 milliards que représentent environ les 2 milliards de francs-or d'avant-guerre, malgré la baisse des valeurs à revenu fixe et bien que les dividendes des sociétés industrielles et commerciales n'aient pas toujours suivi une progression suffisante pour parer contre la dépréciation du franc ? Ou si l'on veut envisager la question sous un autre angle, croit-on qne la puissance d'épargne de la France soit moindre actuellement qu'à la veille de la guerre, que les capitaux ne s'y reconstituent plus aussi vite ?

Nous ne le pensons pas et notre opinion a quelque fond, car nous connaissons la composition, nous suivons pour ainsi dire l'évolution des portefeuilles de milliers de capitalistes appartenant à des classes diverses de la nation. Et nous nous félicitons que la plupart d'entre eux aient pu constituer ces portefeuilles de telle façon qu'ils ont presque totalement échappé aux conséquences de la baisse du franc. Va-t-on leur reprocher de posséder des fonds d'Etat à change, des valeurs industrielles à change ? Mais la France elle-même n'a-t-elle pas émis une rente à change et ne rachète-t elle pas aujourd'hui les pièces d'or avec une prime de change ?

Mais ni le travail, ni l'épargne ne sauraient produire leurs fruits au milieu du tumulte et des intrigues et il ne pourrait rien être de plus dangereux en ce moment que le retour à une politique dirigée contre tout ce qui en France produit et épargne, quand la France a tant besoin de produire et d'épargner.

PETIT COURRIER

Stat tristis arator ! — Ce n'est pas une question de budget ni de finances. C'est au nom de l'idéal nouveau de son peuple que le Roi de Béotie, armé du plumeau célèbre, donne la chasse à Platon et à Virgile.

Lyonnais 137. — L'assignation n'est pas encore lancée. Elle le sera à la rentrée des tribunaux.

LÉON VIGNAULT.

Pour les enfants intelligents, nous lancerons bientôt la COLLECTION MAÏA, composée de livres copieux, d'une constante valeur littéraire écrits par les grands auteurs de la littérature mondiale, et qui captivent l'imagination sans la gâter. On exclut les oeuvres d'un burlesque grossier ou d'une plate sentimentalité. Les volumes sont composés avec soin et d'aspect élégant. La plus grande attention est donnée aux illustrations. Nous recommandons ces livres aux familles soucieuses d'offrir à la jeunesse, filles et garçons, des ouvrages de bon goût, capables de charmer plusieurs générations. Un chef-d'oeuvre pour les enfants est toujours un chef-d'oeuvre pour tous les âges.

Demandez à votre Libraire de vous communiquer, dès leur apparition, les premiers volumes de la COLLECTION MAÏA : MAÏA L'ABEILLE ET SES AVENTURES ; UNE POURSUITE DANS LES TERRES DE SILENCE ; TROIS PETITS ENFANTS BLEUS.

LIBRAIRIE STOCK.
DELAMAIN ET BOUTELLEAU.

R. F.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES VOLUMES PARUS

Anthologie des Écrivains morts à la Guerre (1914-1918)

	Tome premier	30.—
	Tome deuxième	30.—
	Tome troisième	30.—
	Tome quatrième	30.—
	Tome cinquième et dernier	30.—
BALKIS	**Personne**, roman	7.50
—	**En marge de la Bible**, contes	7.50
PIERRE BILLOTEY	**Le Pharmacien spirite**, roman	7.50
—	**Raz Boboul**, roman	7.50
LÉON BOCQUET	**Les Destinées mauvaises**	7.50
—	**La Commémoration des Morts**	7.50
EMMANUEL BOURCIER	**La Beleba**, roman	7.50
—	**L'Homme de l'Ombre**	9.—
MARTIN DE BRIEY	**La Maria-Fosca**, roman	9.—
SUZANNE DE CALLIAS	**Jerry**, roman	7.50
NONCE CASANOVA	**Messaline**, roman	12.—
—	**La Libertine**, roman	12.—
JANE CATULLE-MENDÈS	**France, ma bien-aimée**, poésies	7.50
HENRY CÉARD	**Sonnets de guerre**	10.—
RENÉE DUNAN	**Baal ou la Magicienne passionnée**, roman	7.50
RAYMOND ESCHOLIER	**Le Sel de la Terre**, roman	7.50
FAGUS	**La Danse Macabre**, poème	7.50
—	**La Guirlande à l'Epousée**, poèmes	7.50
—	**Frère Tranquille**, poème	7.50
—	**Essai sur Shakespeare**	7.50
ANDRÉ FONTAINAS	**Récifs au Soleil**, poésies	7,50
G.-T. FRANCONI	**Untel, de l'Armée française**	9.—
MAURICE D'HARTOY	**L'homme bleu**, roman	7.50
RENÉ-MARIE HERMANT	**Kniazii**, roman	7.50
—	**En détresse**, roman	7.50
—	**La Femme aux hommes**, nouvelle	7.50
—	**Fakir**, roman	7.50
—	**Ballades et Pamphlets**	7.50
—	**Le Gerfaut**, roman	7.50
LUCIEN JACQUES	**La Pâque dans la grange**, poésies	7.50
JONCQUÉL ET VARLET	**Les Titans du Ciel**, roman	7.50
—	**L'Agonie de la Terre**, roman	7.50
TRISTAN KLINGSOR	**Humoresques**, poésies	7.50
—	**Scheherazade**, poésies	9.—
LOYS LABÈQUE	**Le Miroir Mystique**, poésies	7.50

ÉDITIONS EDGAR MALFÈRE — AMIENS

Yvon Lapaquellerie ..	**L'Angoisse et la Volupté,** roman	7.50
Philéas Lebesgue ..	**Les Chansons de Margot,** poésies.	9.—
Le Fauconnier	**Album de Peintures**	7.50
Docteur Lomier	**Les Gardes d'Honneur,** histoire	25.—
Magali-Boisnard . ..	**Maadith,** roman	7.50
— ..	**L'enfant taciturne,** roman	7.50
Georges Maurevert ..	**L'Affaire du grand Plagiat,** contes	7.50
Alphonse Métérié ..	**Le Livre des Sœurs,** poésies	7.50
— ..	**Le Cahier Noir,** poésies	7.50
Marcel Millet	**La Lanterne Chinoise,** contes	7.50
Abel Moreau	**Le Fou,** roman	7.50
Henry Mustière	**La Nouvelle Franciade,** satire	7.50
Bernard Nabonne ..	**La Butte aux Cailles,** roman	7.50
Alice Orient	**La Tunique Verte,** roman	7.50
Louis Payen	**La Coupe d'ombre,** poésies	7.50
Gaston Picard	**Les Surprises des Sens,** roman	7.50
Jean-Renaud	**L'Homme au Loup,** roman	12.—
Jean Royère	**Poésies**	7.50
Ch. de Saint-Cyr. ..	**Le Livre d'Iseult,** poésies	7.50
Thierry Sandre	**Mienne,** roman	7.50
—	**Le Purgatoire** (Prix Goncourt).	7.50
—	**Mousseline,** roman	7.50
—	**Robert le Diable,** roman	7.50
—	**Le Livre des Baisers,** traduction	7.50
—	**Les Amours de Faustine,** traduction	7.50
—	**Héro et Léandre** (Prix Catulle-Mendès)	7.50
—	**Le Chapitre Treize** (Prix Goncourt)	7.50
—	**Les Epigrammes d'Amour,** traduction. ..	7.50
Henry Strentz	**Théâtre de Hans Pipp**	7.50
—	**Nouveau Théâtre de Hans Pipp**	7.50
P.-J. Toulet	**Behanzigue,** contes	7.50
Théo Varlet	**La Bella Venere,** contes	7.50
—	**Aux Libres Jardins,** poésies	7.50
—	**Le Dernier Satyre,** contes	7.50
—	**Le Démon dans l'âme,** roman.	7.50
Varlet et Blandin ..	**La Belle Valence,** roman	7.50
Paul Vimereu	**Les Amants du Rempart,** roman	12.—
Willy et Menalkas ..	**L'Ersatz d'amour,** roman.	12.—
— ..	**Le Naufragé,** roman	12.—

Depuis cinq ans, la « Bibliothèque du Hérisson » ne nous a donné, en roman ou poésie, que des volumes de l'art le plus intéressant et de la meilleure tenue.

Fernand Vandérem (*Revue de France*, 15 janvier 1925).

F.